

Découvrir Québec

ARRONDISSEMENT DE

LA CITÉ-LIMOILOU



Cette publication a été réalisée par le Service de la culture et des relations internationales de la Ville de Québec, avec la collaboration du Service de l'aménagement et du développement urbain, dans le cadre de l'Entente de développement culturel intervenue entre le ministère de la Culture et des Communications du Québec et la Ville de Québec.

COORDINATION	Annie Blouin, Ville de Québec
RECHERCHE ET RÉDACTION	Louise Côté avec la collaboration de Marie-Thérèse Bournival, de Pierre Lahoud, de Camille Lapointe et de Martin Dubois
PHOTOGRAPHIES	Ville de Québec (sauf indication contraire)
CARTOGRAPHIE	Larochelle Communication graphique
GRAPHISME	LMG Communication graphique
COMITÉ DE LECTURE	<i>Ville de Québec</i> Odile Roy <i>Ministère de la Culture et des Communications du Québec</i> Amélie Gagné
RÉVISION LINGUISTIQUE	Ghislaine Fiset
ÉDITION	Mario Brassard Service des communications, Ville de Québec

Dépôt légal – 2016
Bibliothèque et Archives nationales
du Québec

ISBN : 978-2-89552-147-1

© Ville de Québec, 2016

PAGE COUVERTURE

- < L'édifice de la Fabrique, dans Saint-Roch, une ancienne manufacture qui loge aujourd'hui l'École d'art de l'Université Laval. *Photographie Ville de Québec.*
- < Le jardin de Saint-Roch, au cœur de la revitalisation du quartier. *Photographie Ville de Québec.*
- < À l'ère de la modernité, au début du 20^e siècle, la 1^{re} Avenue dans Limoilou. *AVQ; N019397.*
- < Le domaine de Maizerets en hiver. *Photographie Ville de Québec.*
- < Marchandises sur le quai Renaud, au bassin Louise, vers 1930. *AVQ; photographie Thaddée Lebel; N017606.*
- < Un aperçu du Vieux-Québec, haute-ville et basse-ville, un ensemble urbain inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco. *Photographie Ville de Québec.*

COUVERTURE ARRIÈRE

- > Lendemain de tempête, avenue des Érables, en 1898. *AVQ; fonds Louis Lachance; N012518.*
- > Devant l'hôtel du Parlement, la belle fontaine de Tourny. *Photographie Ville de Québec.*

LA CITÉ-LIMOILOU À VOL D'OISEAU



ZONES

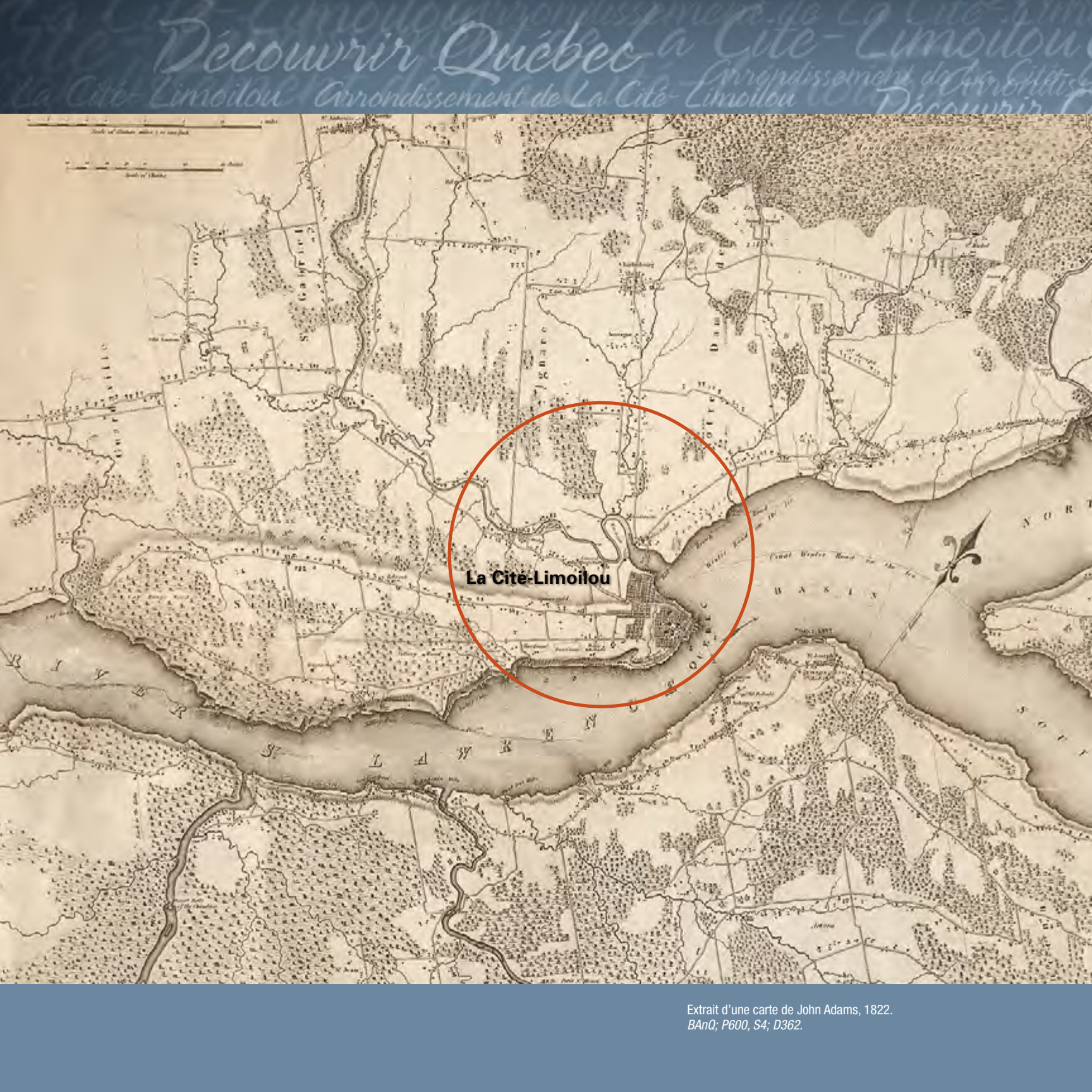
1. L'îlot du Séminaire
2. Le cœur du faubourg
3. L'îlot des Tanneurs
4. La rue Champlain à Près-de-Ville
5. La terre à Bédard
6. Les belles avenues de Montcalm
7. Le Vieux-Limoilou
8. Le village de Saint-Sacrement
9. L'avenue Maufils
10. L'îlot du pont Scott

AUTRES SITES D'INTÉRÊT

- A L'hôtel du Parlement
- B Les plaines d'Abraham
- C Les remparts et la citadelle
- D Le parc linéaire de la Rivière-Saint-Charles
- E Le parc Victoria
- F Le domaine de Maizerets
- G Le site d'ExpoCité
- H Le parc des Braves

Découvrir Québec

ARRONDISSEMENT DE
LA CITÉ-LIMOILOU



Découvrir Québec à Cité-Limoilou
Arrondissement de La Cité-Limoilou

La Cité-Limoilou

Extrait d'une carte de John Adams, 1822.
BAHQ; P600, S4; D362.

Découvrir Québec

Nous vous convions à découvrir une ville de 450 kilomètres carrés. Une ville constituée d'anciens noyaux villageois et de rangs, de quartiers urbains, de commerces, d'industries, de milieux agricoles et forestiers, de lacs et de rivières, de vallées, de plateaux et de montagnes. Une ville qui, depuis 1608, ne cesse d'ajouter des volets à sa culture, à son art de vivre, à ses paysages et à ses frontières. Une ville en perpétuel mouvement...

Pour découvrir Québec, nous vous offrons ici des lieux, des repères, des adresses, des itinéraires, comme autant d'évasions et de sorties possibles. Pour bien en profiter, il faudra prendre le temps de s'arrêter, d'observer le paysage et d'aller vers les gens pour qu'ils racontent leur arrondissement. Et la surprise sera au rendez-vous parce que chaque arrondissement a sa personnalité, ses particularités et ses secrets bien gardés...

Ce cahier, le dernier d'une série de six sur les arrondissements de Québec, est une invitation à découvrir Québec autrement, par zones géographiques et par thèmes.

Zoom sur nos coups de cœur en espérant qu'ils deviennent aussi les vôtres!



Découvrir Québec à Cité-Limoilou
La Cité-Limoilou Arrondissement de La Cité-Limoilou Découvrir



Le parc linéaire de la Rivière-Saint-Charles. Photographie Luc Boulanger.

DES LIEUX D'INTÉRÊT

ZONE 1	Les vies multiples de l'îlot du Séminaire	4
ZONE 2	Un faubourg à flanc de coteau	12
ZONE 3	L'îlot des Tanneurs : lieu de vie, de travail et de création	20
ZONE 4	Au pied de l'escalier du Cap-Blanc...	28
ZONE 5	D'hier à aujourd'hui sur la terre à Bédard	36
ZONE 6	Le charme à l'anglaise de belles avenues de Montcalm	44
ZONE 7	Un air de jeunesse dans le Vieux-Limoilou	52
ZONE 8	L'éternel village de Saint-Sacrement	60
ZONE 9	L'avenue Maufils : sous le signe de la diversité	68
ZONE 10	L'îlot du pont Scott : douillet et convoité	76

LE PATRIMOINE ET SES CURIOSITÉS

Là où tout se croise...	82
La richesse archéologique de La Cité-Limoilou	88
Matières d'architecture	96

EN CONNAÎTRE PLUS...

Des promenades dans La Cité-Limoilou	106
Quelques repères chronologiques	110
Portrait de famille	112
La Cité-Limoilou en trois temps	114
Bibliographie sommaire	116
La Cité-Limoilou à vol d'oiseau	Couverture intérieure



DES PAYSAGES URBAINS RICHES ET CONTRASTÉS

Que l'on se promène à l'ombre du cap Diamant ou parmi les maisons de pierre du Vieux-Québec; que l'on sillonne les rues colorées de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-Sauveur, ou celles grouillantes d'animation de Saint-Roch et du Vieux-Limoilou; que l'on explore des secteurs méconnus de Maizerets ou de Saint-Sacrement, les contrastes sont étonnants. Car chacun des quartiers de La Cité-Limoilou a son identité propre.

Forgés souvent sur des centaines d'années, les paysages urbains de ces quartiers bordent le Saint-Laurent ou dominent les coteaux, domptent d'anciennes terres marécageuses ou émergent sur le plateau et le long de la rivière Saint-Charles. Ils sont nés sous l'impulsion de grands propriétaires terriens, de communautés religieuses, de compagnies immobilières, d'hommes politiques et d'affaires, parfois même d'artisans. Ces personnes ont fait quadriller et baliser la terre pour y tracer des routes, des avenues, des rues et des ruelles qui sont devenues des îlots urbains, le cœur d'une paroisse ou d'un quartier. Et sur cette trame de fond ont pris racine des familles d'artisans, d'ouvriers, de commerçants, de bourgeois et même d'aristocrates. Ce sont les acteurs de la très riche histoire de La Cité-Limoilou.

Pour vous aider à découvrir quelques pans de cette histoire, à lire autrement le paysage, nous avons ciblé dix secteurs qui, chacun à leur façon, ouvrent de larges fenêtres sur la richesse de l'arrondissement. On y explore les vies multiples des quartiers les plus anciens façonnés par la proximité du fleuve, par les besoins défensifs ou l'industrie, par la construction navale, mais également par de nombreux incendies. On y raconte aussi des secteurs planifiés et développés au début du 20^e siècle par des promoteurs immobiliers. Et pas n'importe lesquels : un millionnaire canadien-français, un maire, un futur premier ministre... Puis, caché dans Saint-Sauveur, il y a cet îlot né des besoins de la Seconde Guerre mondiale et remodelé par ses résidents.

Dans ce sixième et dernier cahier de la série *Découvrir Québec*, nous proposons de plus les points de vue de trois amoureux de la ville qui partagent leur vision de l'arrondissement sous les angles de l'architecture, de l'archéologie et du paysage... vu du haut des airs! Nous vous suggérons également des visites inspirantes et des promenades dans les parcs et les escaliers de l'arrondissement, certains célèbres, d'autres méconnus. À l'évidence, il y aurait beaucoup plus à dire pour compléter ce tour d'horizon; d'autres zones, d'autres thèmes et approches à explorer... Nous espérons tout de même que les choix exprimés dans ces pages sauront vous intéresser et vous plaire.

Bonne lecture!

< Vue aérienne de l'arrondissement. Photographie Ville de Québec.





LES VIES MULTIPLES DE L'ÎLOT DU SÉMINAIRE



ZONE 1

Depuis la rue Saint-Jean, on pénètre dans ce secteur du site patrimonial du Vieux-Québec par une entrée discrète, la sinueuse rue Couillard, sorte de voie principale bordée entre autres d'une épicerie, d'un café d'habitues, d'un centre de la petite enfance et de l'imposante Maison Béthanie des Sœurs du Bon-Pasteur. Elle traverse une série de rues étroites, Christie, Ferland et autres, au tracé parfois irrégulier, indice de leur ancienneté. Les murs de pierre brute ou taillée dominent dans ce secteur : ceux du rempart, du monastère des Augustines, du Séminaire de Québec et de maisons plus que centenaires. Les larges cheminées y abondent, comme les fenêtres à petits carreaux, les toits de tôle et les lucarnes. Un paysage urbain d'un autre temps où l'on croise pourtant des étudiants en uniforme, des résidents qui reviennent du marché, des touristes

curieux et des promeneurs qui ne se lassent jamais du panorama depuis le rempart. Car ce secteur unique, véritable enclave à l'intérieur du Vieux-Québec, déborde de vie, lui qui en a connu de multiples en 400 ans d'histoire.

Des pruniers, des vignes et des canons

Ce secteur fut d'abord une terre agricole nourricière, grâce aux bons soins de l'apothicaire Louis Hébert, de sa femme Marie Rollet et de leurs trois enfants. Arrivés à Québec en 1617, ils s'établissent sur le premier plateau des hauteurs qu'ils partageront plus tard avec les Augustines de l'Hôtel-Dieu. Un ruisseau qui coule au niveau des actuelles rues Christie et Hamel sépare les deux propriétés. Celle de Louis Hébert devient un fief noble sous le nom de Sault-au-Matelot. On y élève du bétail de France et l'on récolte assez d'orge, de blé d'Inde et de pois pour en vendre les surplus. Les familles de Louis Hébert et de son gendre Guillaume Couillard possèdent également des pruniers, des vignes et des pommiers de Normandie sur leur terre clôturée, appelée « l'enclos ». On y trouve au moins deux maisons dont il subsiste des vestiges sur le terrain du Séminaire de Québec. Car la vénérable institution fondée par M^{gr} de Laval pour former et soutenir les prêtres de la colonie achète le fief du Sault-au-Matelot en 1666. Elle y construit peu après ses premiers bâtiments permanents, près d'un sentier qui mène à la grève et à un abri de canots. Ce sentier deviendra la rue Sainte-Famille et la côte de la Canoterie.

◀ Les fortifications et les murs de pierre, rue des Remparts, deux éléments forts de l'identité du secteur. *Photographie Ville de Québec.*

∨ Le Sault-au-Matelot en 1685, alors qu'il appartenait au Séminaire de Québec. *BnF; détail d'une carte de Robert de Villeneuve; Carte des environs de Québec en la Nouvelle-France; GE SH 18 PF 127 DIV 7 P-4.*



La transformation des lieux en un secteur résidentiel s'amorce en 1696 lorsque le Séminaire accorde des concessions le long des rues Sainte-Famille et Saint-Joseph (Garneau), puis à la limite de la propriété des Augustines, où l'on implante par ailleurs un cimetière, dit peu après « des Picotés ». On y enterrera en effet les centaines de victimes de l'épidémie de « picote » ou variole qui frappe la colonie en 1701-1702. La rue des Remparts est ouverte à la même époque pour desservir les batteries de canons installées au sommet de la falaise, en surplomb du port de Québec. L'ingénieur du roi Gaspard Chaussegros de Léry fait alors prolonger la rue Saint-Flavien pour faciliter l'accès à ces batteries. Cette partie de la ville n'est pas encore fermée d'une enceinte permanente, mais une petite redoute de maçonnerie protège le sommet de la côte de la Canoterie.

Humbles masures et petits manoirs

L'îlot du Séminaire est le secteur de peuplement le plus dynamique de la ville dans les années 1720. Les futures rues Couillard, Ferland, des Remparts et Saint-Flavien prennent forme, tandis qu'il ne reste presque plus de lots dans les rues Sainte-Famille et Saint-Joseph (Garneau). Même la terre au nord du jardin du Séminaire, un « terrain vague et mouillé ne produisant que des chardons », s'ouvre au lotissement. Les maisons sont de dimensions variables, en pièce sur pièce ou le plus souvent en pierre, comme celle du tonnelier Simon Touchet au 13 de la rue Sainte-Famille. À la veille de la Conquête britannique, l'îlot presque entièrement bâti demeure toutefois spacieux et champêtre avec ses nombreux jardins clos.



Le 13, rue Sainte-Famille, en 1950. *BAnQ; photographie Lida Moser; P728.*





Un foyer d'architectes dans une capitale britannique

Les autorités britanniques qui règnent désormais sur la ville complètent le système de défense du secteur au tournant du 19^e siècle. Elles font ériger la porte Hope au sommet de la côte de la Canoterie, puis elles entreprennent la construction d'un rempart de maçonnerie de plus de six pieds de hauteur (1,82 mètres). En 1820, plus de 80 soldats britanniques logent dans le corps de garde de la nouvelle porte. Des officiers occupent aussi le 45-51 de la rue des Remparts, une maison où Louis-Joseph de Montcalm, lieutenant général des armées en Nouvelle-France, a résidé quelques mois avant la Conquête.

La présence britannique se manifeste également par l'arrivée de civils anglophones et la construction d'une chapelle protestante rue Ferland. Mais c'est dans l'architecture résidentielle qu'elle s'illustre le mieux. Des architectes anglais introduisent de nouveaux modèles, comme la maison étroite de trois étages en pierre ou en brique, que l'on retrouve dès lors dans l'îlot. Apparaissent aussi des maisons en rangée et une terrasse de type londonien aux 5, 7 et 9 de la rue Sainte-Famille.

À cette époque, le secteur compte une majorité de gens de métier, des charpentiers, des menuisiers, des cordonniers, mais aussi de riches marchands et d'importants fonctionnaires. D'humbles masures de bois côtoient donc de grandes maisons de maçonnerie, comme celle de l'armateur François Lemaître dit Jugon, rue des Remparts, aujourd'hui disparue. Gaspard Chaussegros de Léry, à qui l'on doit le rempart ouest de la ville, s'est également fait construire un véritable petit manoir seigneurial rue Sainte-Famille, au centre d'un terrain emmuré où l'on a planté des peupliers. La résidence sera démolie au début du 20^e siècle.

Les bombardements de la guerre de la Conquête en 1759 détruisent la basse-ville et les principaux édifices de la haute-ville, dont la cathédrale Notre-Dame, qui n'a plus que ses murs calcinés. Il faut aussi refaire la charpente et la menuiserie de certaines résidences endommagées de l'îlot.

À gauche, l'avenue Garneau en 1760, après les bombardements de la guerre de la Conquête. BAC; gravure d'après un dessin de Richard Short; C-000356.

Le bas de la rue Sainte-Famille depuis la porte Hope, qui pendant près de 100 ans fermera l'accès à la côte de la Canoterie. AVQ; N030885.



BRANLE-BAS DE COMBAT DANS L'ÎLOT

Le samedi 17 mars 1810, des soldats entrent au 20 de la rue Saint-François (Ferland) où est imprimé le journal *Le Canadien*. Ils arrêtent l'imprimeur Charles Lefrançois et saisissent les presses et le matériel jugé séditieux. Défenseur des intérêts des francophones, *Le Canadien* a osé critiquer les autorités coloniales, ce qui lui attire la colère du gouverneur James Craig : il ordonne l'arrestation de tous les collaborateurs du journal. *Le Canadien* renaîtra quelques années plus tard, avant de disparaître définitivement en 1825. Quant à Lefrançois, il est libéré après cinq mois sans jamais avoir subi de procès.

Plus britannique en apparence, l'îlot conserve tout de même une population majoritairement francophone formée de gens de métier. En 1804, le sculpteur et architecte François Baillairgé fait construire deux maisons mitoyennes, les 20 et 24 de l'actuelle rue Ferland. En fond de cour, son atelier donne sur la rue Saint-Flavien. C'est là qu'il initie son fils Thomas, qui deviendra l'un des plus grands architectes de l'époque et qui dessinera notamment la façade de la basilique-cathédrale de Québec. Devenu maître de l'atelier, Thomas forme à son tour son fils Pierre-Florent et un grand nombre d'élèves dont plusieurs connaîtront la renommée, tels Raphaël Giroux, François-Xavier Berlinguet et Charles Baillairgé, petit-cousin de Thomas. Hors de l'atelier, les cours de dessin, de calcul ou de statuaire se poursuivent le soir à la résidence des Baillairgé. Car pour devenir architecte, il faut apprendre à dessiner, à concevoir des plans, à rédiger des devis techniques et à superviser les chantiers et les différents corps de métiers qui y œuvrent. Plusieurs élèves de Baillairgé s'installent dans le voisinage, de sorte que l'îlot sera pendant quelques décennies un véritable foyer de l'architecture et de la sculpture à Québec.



◀ Menant à la basse-ville, la rue Sainte-Famille est très fréquentée dans les années 1830. BAC; aquarelle de James Pattison Cockburn; C-040047.

∨ Le 20-24, rue Ferland, une propriété qui demeurera dans la famille Baillairgé jusqu'en 1923. Photographie Ville de Québec.



Deux institutions marquantes

La population de la ville augmente considérablement dans les premières décennies du 19^e siècle, Québec étant l'un des principaux ports d'Amérique. L'espace se raréfie à la haute-ville et en particulier dans l'îlot du Séminaire, où les cours et les jardins disparaissent au profit des habitations et des bâtiments institutionnels. En 1852, l'Université Laval, première université francophone d'Amérique, est fondée par le Séminaire de Québec qui inaugure trois pavillons de quatre et cinq étages pour loger ses services, ses étudiants et ses facultés. Le pavillon central (3, rue de la Vieille-Université), conçu par Charles Baillaigé, est alors l'édifice le plus haut de Québec. Il est coiffé du premier toit plat de la ville, remplacé 20 ans plus tard par une toiture mansardée.

L'hospice de la Miséricorde s'établit par ailleurs dans une maison de la rue Couillard. Fondée en 1874 par les Sœurs du Bon-Pasteur, l'œuvre est un refuge et une maternité pour les filles « déshonorées » par une grossesse hors des liens du mariage. L'établissement servira aussi à l'enseignement pratique de la nouvelle faculté de médecine puisque ce sont ses étudiants qui veilleront aux accouchements. L'hospice emménage dans de nouveaux locaux en 1878, toujours rue Couillard, malgré les protestations des gens du voisinage qui estiment que leurs maisons perdront de la valeur en étant associées aux « filles perdues ». Pour permettre aux

femmes d'entrer discrètement dans l'établissement, on prévoit une porte latérale rue Ferland, encore visible aujourd'hui. Le vaste édifice de brique rouge conçu par l'architecte David Ouellet au 14 de la rue Couillard devient un élément marquant du paysage. Il perdra sa fonction initiale en 1929, à l'ouverture de la crèche Saint-Vincent-de-Paul du chemin Sainte-Foy. Rebaptisé la Maison Béthanie, le bâtiment est aujourd'hui en attente d'une nouvelle vocation.

Le secteur s'embourgeoise

Objet de nombreuses plaintes en raison des odeurs qui s'en dégagent, le cimetière des Picotés est fermé au milieu du 19^e siècle. Après le transfert des restes des défunts, l'inspecteur des chemins Joseph Hamel s'associe à quelques personnes, dont ses frères Abraham et Ferdinand, pour faire ouvrir la rue Hamel sur les terrains libérés. Cinq maisons mitoyennes de brique à trois étages y sont construites d'après les plans de Charles Baillaigé. Des avocats, des marchands et des hommes de lettres s'y établissent. Rue Saint-Flavien, sur d'autres lots dégagés par la fermeture du cimetière, un second ensemble de trois résidences de pierre est conçu par Joseph-Ferdinand Peachy. Au n° 14, l'architecte réalise une maison d'esprit néoclassique où logera une galerie de personnages illustres, dont l'historien François-Xavier Garneau.

L'ancien hospice de la Miséricorde puise à différents styles architecturaux, notamment au néogothique pour ses ouvertures.
Photographie Ville de Québec.

V V

Après l'abaissement des murs d'enceinte, la rue des Remparts devient un lieu de promenade apprécié.
AVQ; gravure du Canadian Illustrated News, 7 août 1875; N016356.





< L'écrivain et poète François-Xavier Garneau (1809-1866), considéré comme le premier historien national. AVQ; N010189.

v Scène du quotidien, rue Saint-Flavien, en 1932. BAC; collection Johnston; PA-5654.

Au moment où il prend l'aspect qu'on lui connaît aujourd'hui, l'îlot du Séminaire s'embourgeoise. Après le départ de la garnison britannique en 1871, on a démolit la porte Hope et son corps de garde, puis abaissé le rempart à hauteur d'appui, dégageant du coup une fenêtre sur le fleuve et les Laurentides. Les demeures cossues se multiplient alors rue des Remparts pour loger des professionnels et des hommes d'affaires, comme le marchand Georges Tanguay ou les propriétaires de la fonderie Terreau et Racine. Ces derniers se font ériger en 1891 deux vastes résidences d'esprit victorien aux 43 et 43 ½, rue des Remparts. Lomer Gouin, premier ministre du Québec de 1905 à 1920, habite aussi la rue devenue prestigieuse.

Ailleurs dans l'îlot, parmi des employés du Séminaire et de l'Hôtel-Dieu, des voyageurs de commerce et des fonctionnaires, on trouve beaucoup d'hommes de lettres, d'artistes, de médecins et de juristes attirés sans doute par la présence de l'Université Laval. Louis-Philippe Sirois, réputé professeur de droit constitutionnel, réside au n° 1 de la rue Christie. L'ancien premier ministre Edmund James Flynn, qui enseigne le droit romain, vit au 9 de la rue Hamel. L'organiste Gustave Gagnon, futur directeur de l'École de musique de l'Université Laval, habite rue Saint-Flavien et l'artiste Charles Huot, rue Sainte-Famille.



Un quartier latin qui déborde

À l'étroit dans ses locaux, l'Université Laval s'étend dans les rues de l'îlot à compter des années 1920. L'École de musique occupe une maison de la rue Sainte-Famille et l'École des sciences sociales, fondée dans les années 1930 par le père Georges-Henri Lévesque, s'établit rue Hébert. Elle sera célèbre dans tout le Québec pour la qualité de son enseignement et les idées qui y circulent.

Un commis peu banal

« Dans la côte Sainte-Famille qu'il fallait emprunter, les Presses de l'Université Laval avaient pignon sur rue. Nous nous y arrêtions souvent pour regarder les livres. Au fond du magasin, sur un tabouret, un commis lisait sans prêter attention à ses éventuels clients. C'était Gilles Vigneault. Tout à coup, reprenant conscience de ses responsabilités, il se levait et nous entretenait avec brio de ce qu'il était en train de lire [...]. »

> Godelieve De Koninck, *Souvenirs pour demain*, 2011, p. 84

La sortie des cours à l'Université Laval dans les années 1940. AVQ; N000111; original à BANQ; Office du film de la province de Québec.

Le 5, rue Saint-Flavien, en 1981, une maison aujourd'hui restaurée. AVQ; N020839.



Mais l'université étouffe dans ses locaux. Ses dirigeants optent pour la création d'un campus moderne aux limites de Sainte-Foy et de Sillery. Le déménagement de l'institution se terminera à la fin des années 1960. Dur coup pour le Vieux-Québec et pour l'îlot vidé de sa substantifique moelle. La vieille ville se détériore. Des démolitions et des incendies laissent des trous béants. Plusieurs édifices sont abandonnés et délabrés, en dépit de la création en 1963 de l'arrondissement historique de Québec, aujourd'hui le site patrimonial du Vieux-Québec.



Au même moment, la bourgeoisie quitte le secteur, attirée notamment par les nouveaux développements du quartier de Montcalm. Plusieurs maisons unifamiliales sont divisées en logements, un phénomène qui s'accélère dans les années 1940. Les maisons de chambres se multiplient pour loger les étudiants de plus en plus nombreux. Des imprimeurs et relieurs s'installent rue Garneau, les Presses de l'Université Laval s'établissent rue Sainte-Famille et diverses associations étudiantes, dont le Cercle universitaire et le journal *Le Carabin*, investissent la rue Couillard. L'îlot du Séminaire devient un véritable quartier latin qui évolue au rythme de la vie étudiante. On y entend les conversations enflammées des philosophes ou sociologues en herbe et les échanges scientifiques des jeunes médecins en devenir; on y croise les professeurs les plus respectés et on s'y attarde avec plaisir après les cours de littérature d'Auguste Viatte ou de philosophie de Charles De Koninck...



< Avec son café d'habituels, son épicerie et ses restaurants, la rue Couillard forme une véritable rue principale pour les résidents de l'îlot. Photographie Ville de Québec.

Une vocation résidentielle confirmée

La dégradation du Vieux-Québec, la multiplication des bars et la disparition des commerces et des services font réagir certains résidents qui ont à cœur leur qualité de vie et la préservation des résidences anciennes. Pour veiller à leurs intérêts, ils fondent le Comité des citoyens du Vieux-Québec au milieu des années 1970. La Ville de Québec adopte de son côté des mesures de protection du secteur ancien et se donne des outils pour guider ses interventions. Elle accorde notamment une aide financière à la restauration qui bénéficie à plusieurs maisons de l'îlot, dont la maison Juneau au 5, rue Saint-Flavien. Depuis, plusieurs résidences ont été transformées en copropriétés, multipliant du coup le nombre de propriétaires. L'arrivée de jeunes familles a permis l'ouverture d'une garderie, rue Couillard, dans les locaux désaffectés d'une ancienne école. On retrouve même un peu de l'ambiance du temps passé depuis que l'École d'architecture de l'Université Laval, avec ses dizaines de professeurs et ses centaines d'étudiants, est venue s'établir en 1988 dans les vieux locaux restaurés du Séminaire de Québec. L'îlot a retrouvé sa vitalité, comme il l'avait fait à maintes reprises en 400 ans.

Vivre dans la vieille pierre

« Quand tu vis dans la vieille pierre, tu as vraiment l'impression d'habiter ta maison. Le patrimoine, on le vit directement. En plus, ça nous amène plein d'activités qui se passent dans notre cour. [...] C'est un vrai quartier résidentiel ici. On connaît nos voisins, on se parle, du moins ceux qui sont ici depuis au moins cinq ans. On se croise à l'épicerie de la rue Couillard, à la quincaillerie de la rue Garneau ou dans des cafés et restaurants du secteur. Ce qui est remarquable, c'est qu'il y a des gens de tous les âges et entre autres beaucoup de jeunes dans les condos du secteur. »

> Entrevue avec Daniel Deraîche, 6 mars 2015





UN FAUBOURG À FLANC DE COTEAU



Dans ce secteur dense de Saint-Jean-Baptiste, en plein cœur du « faubourg », on est frappé d'emblée par la majesté de l'église de Saint-Jean-Baptiste, véritable figure de proue du quartier, à l'avenir aujourd'hui incertain. Elle domine entièrement les petites rues qui s'étendent derrière elle dans une pente abrupte jusqu'au coteau Sainte-Geneviève. Des rues bordées d'enfilades de maisons de brique à deux ou trois étages dont l'uniformité est parfois brisée par la hauteur ou la couleur d'un bâtiment, la forme et la variété des toitures et des ouvertures, fenêtres en saillie, portes cochères ou portes de bois sculpté. De prime abord, rien ne filtre du mode de vie derrière ces longs pans de murs. Puis on remarque une affiche militante dans une fenêtre, un atelier d'artisan, un potager sur un balcon ou une cour arrière remplie de verdure. En remontant le fil du temps, on entre dans un monde riche de petits et de grands labeurs et malheurs, d'adaptation et d'action citoyenne. Sur des formes urbaines héritées du 19^e siècle, ce secteur attachant est un milieu de vie en constante évolution.

ZONE 2

< Depuis le terrain de l'église de Saint-Jean-Baptiste, rue D'Aiguillon, un ensemble de maisons caractéristiques du faubourg. Photographie Ville de Québec.

Un développement à la pièce

Le faubourg Saint-Jean naît aux abords de la porte Saint-Jean dans les années 1730. Pour des raisons de stratégie défensive, impliquant notamment la construction d'un nouveau rempart, il ne prend véritablement racine qu'à la fin du 18^e siècle. À ce moment-là, les Augustines de l'Hôtel-Dieu font lotir une terre qui s'étend du chemin Saint-Jean (rue Saint-Jean) jusqu'au coteau Sainte-Geneviève et du rempart jusqu'à la côte Sainte-Geneviève. Les religieuses confient le travail à l'arpenteur William Vondenvelden qui prévoit un lotissement où les rues se coupent à angle droit. Ce plan orthogonal s'imposera dans toute la partie nord du faubourg.

Au début du 19^e siècle, à une époque de grande croissance économique, la ville intra-muros ne suffit plus à contenir l'affluence d'immigrants et de travailleurs des campagnes. Le faubourg se développe alors au-delà de la côte Sainte-Geneviève, sur des terres qui appartiennent aux Ursulines et à des particuliers. Comme l'administration municipale en est à ses balbutiements, le lotissement est plutôt chaotique : des maisons obstruent le



prolongement de certaines rues et empêchent l'ouverture de voies nouvelles. En 1823, l'inspecteur des chemins Jean-Baptiste Larue s'en prend à la sinueuse rue Saint-Jean qu'il veut régulariser car « elle choque le point de vue » et rend cette partie du faubourg « désagréable ».

À l'ouest de la « petite rue Sainte-Claire », l'extension du faubourg se fait à la pièce au cours des années 1820. Joseph-Rémi Vallières de Saint-Réal fait ouvrir la rue Saint-Réal sur le bord du coteau. Puis François Deligny, résident du faubourg, fait tracer la rue qui portera son nom. Plus loin, un dénommé Vocelle lotit son terrain en bordure des rues D'Aiguillon et Richelieu et le relie à la rue Saint-Jean par l'actuelle rue Vauban. La rue Saint-Pierre (Sutherland) sera tracée un peu plus tard sur la propriété de Daniel Sutherland. Le faubourg s'arrête aux abords de cette rue, à la limite de la zone militaire de la tour Martello n° 4.

Quand la maladie frappe

De condition modeste, les premiers résidents du faubourg Saint-Jean habitent généralement des maisons en pièce sur pièce d'un étage dont les toitures à deux versants sont recouvertes de planches ou de bardeaux. Les chefs de famille sont des journaliers et des hommes de métier, tonneliers ou charrons par exemple, mais surtout des artisans de la construction, menuisiers, maçons, charpentiers et autres. On recense aussi en 1818 de nombreux charretiers et quelques « filles publiques ».

▲ En 1799, le faubourg Saint-Jean ne s'étend guère au-delà du cimetière Saint-Matthew (flèche), aujourd'hui un parc urbain. BAC; William Hall; détail de Plan of a Survey of the City and Fortifications of Québec; NMC-11084.

< La rue Saint-Jean vers 1830 compte surtout des maisons de bois. ROM; aquarelle de James Pattison Cockburn; 2005.1473.1.



Le faubourg gagne en autonomie dans les années suivantes avec l'ouverture d'écoles et de commerces. Un marché sera aussi aménagé sur le site actuel du parc Berthelot, à la frontière du faubourg Saint-Louis qui s'est développé depuis la porte Saint-Louis. En 1823, l'hôpital des Émigrés s'installe en haut de la rue Sainte-Claire, une véritable nuisance pour les habitants qui s'en plaignent régulièrement. Le bâtiment de bois à deux étages, surpeuplé et insalubre, rejette ses eaux usées dans l'environnement. Il accueille plus de 450 malades en 1832, au moment où éclate une virulente épidémie de choléra. Selon Olivier Robitaille, jeune étudiant du faubourg, les malades sont soignés avec du calomel (chlorure mercureux) combiné à de l'opium et à des stimulants. On ignore alors que l'eau souillée propage la maladie, qui fait près de 2 800 morts en deux mois. La plupart des victimes proviennent des faubourgs Saint-Jean et Saint-Louis.

L'hôpital des Émigrés est transformé peu après en maison de refuge pour les pauvres, avant d'être détruit dans un incendie. Quant au choléra, il reviendra à plusieurs reprises faucher des vies dans le faubourg, notamment en 1849. Devenu médecin, Olivier Robitaille est alors complètement débordé par l'épidémie qui l'oblige par exemple à faire évacuer une maison de la rue de la Tourelle « encombrée de pauvres familles », où 17 personnes meurent sur les 50 qui l'habitent. Les épidémies se font plus rares par la suite, grâce entre autres à la mise en place d'un réseau d'aqueduc et d'égouts municipaux. Robitaille retourne alors à sa pratique régulière. Ses talents d'accoucheur et d'arracheur de dents sont renommés et la guérison « par magnétisme » lui attire une légion « d'aveugles, de sourds, de boiteux ».



^ Vue du faubourg en feu, le 28 juin 1845, depuis la rive nord de la rivière Saint-Charles. AVQ; lithographie de George T. Sanford; N010648.

Un paysage modelé par les incendies

Dans ces rues étroites, où dominent le bois et le bardeau de cèdre, le feu est le pire ennemi après la maladie. Le 28 juin 1845, un mois jour pour jour après le grand feu de Saint-Roch, un incendie se déclare chez le notaire Michel Tessier, de la côte d'Abraham. En une nuit, le faubourg Saint-Jean est entièrement détruit, de même qu'une grande partie du faubourg Saint-Louis. Près de 1 300 habitations disparaissent en laissant plus de 9 000 personnes sans foyer. Pour ceux qui n'ont pas d'autres ressources, on dresse des tentes sur les plaines d'Abraham en attendant la reconstruction qui permettra d'améliorer le tracé des rues. La Ville en profite aussi pour adopter un règlement interdisant les revêtements de bois. Ce qui ne sera pas toujours suivi à la lettre.

Prêtres, médecins et corbillards à l'été 1832

« La maladie frappait avec tant de violence que tel, qui le matin avait été vu en pleine santé, était avant le soir cadavre et porté au cimetière. [...] On ne voyait dans les rues que prêtres, médecins et corbillards. Par intervalles durant la journée, on entendait de fortes décharges d'artillerie dans la pensée de purifier l'air en l'ébranlant. Le soir, au devant des portes des maisons, on voyait des chaudières dans lesquelles on faisait brûler du goudron; mais la mort frappait toujours avec furie [...]. »

> Olivier Robitaille, *Mes Mémoires*, 1882. BANQ; P232.

L'incendie contribue à dégager des terrains à l'angle des rues Sainte-Claire et Saint-Jean pour y bâtir une église, conçue dans le style néoclassique par le jeune architecte Charles Baillairgé. L'église de Saint-Jean-Baptiste devient une succursale de Notre-Dame-de-Québec en 1860 : on peut désormais y célébrer les baptêmes, les mariages et les funérailles. C'est aussi le feu qui amène l'élargissement de la rue Saint-Jean, à laquelle on ajoute dix pieds (trois mètres) du côté sud, ce qui favorise le commerce. Dans les années 1850, près d'une centaine de marchands, d'épiciers et de

commerçants y tiennent boutique. C'est le cas de M. Auguste, charcutier « originaire de Paris » qui vend du bon « boudin blanc français », de l'andouillette et des pieds de cochon farcis « préparés avec la plus grande propreté ».

Le faubourg Saint-Jean n'est toutefois pas au bout de ses peines. Le 8 juin 1881, il est à nouveau la proie des flammes : 700 maisons sont détruites et 6 000 personnes se retrouvent à la rue. Tout le secteur est ravagé, dont l'établissement des Frères des écoles chrétiennes qu'il faut reconstruire et l'église, rebâtie d'après les plans de Joseph-Ferdinand Peachy, un architecte réputé du faubourg. La fin des travaux coïncide avec la création en 1886 de la populeuse paroisse de Saint-Jean-Baptiste.



< L'incendie de la première église en 1881. AVQ; gravure du *Canadian Illustrated News*, 25 juin 1881; N022282.

v Des bâtiments de la rue Saint-Jean reconstruits après l'incendie de 1845 et la première église du faubourg. BAnQ; photographie Samuel McLaughlin; vers 1865; P1000.





De beaux exemples de maisons inspirées du style Second Empire, rues Richelieu et D'Aiguillon. En haut à gauche, une version plus élaborée de ce style, au 429, rue Saint-Jean. Photographies Ville de Québec.

La rue Lavigueur, ici vers 1930, a longtemps fait partie du quartier chaud du faubourg. AVQ; photographie Jules-Ernest Livernois; N001264.

Le secteur prend dès lors l'aspect qu'on lui connaît de nos jours. Dans les petites rues qui descendent vers le coteau, certains reconstruisent des maisons traditionnelles d'un étage avec combles, comme on en voit encore rues Lavigueur et de la Tourelle. Mais toutes les habitations sont recouvertes de brique, un matériau qui s'impose. La maison type est inspirée du style Second Empire, à l'image de la nouvelle église. Elle comporte généralement trois étages, une toiture mansardée, des ouvertures cintrées et des portes cochères pour accéder à la cour arrière, où se trouvent les écuries. On en remarque de beaux exemples aux 434 à 474 de la rue D'Aiguillon et 440 à 460 de la rue Richelieu. Rue Saint-Jean, l'aisance matérielle se manifeste par d'abondants détails architecturaux comme au 429, une résidence de Joseph-Ferdinand Peachy dessinée pour l'industriel François-Xavier Dussault. Les toitures plates apparaîtront au tournant du siècle, derrière de larges corniches ornées, comme aux 400 à 418 de la rue Saint-Olivier. Ces résidences mitoyennes construites en 1895 sont les premières maisons à logements multiples du faubourg.

Le quartier chaud du faubourg

La prostitution est florissante près du coteau, dans un secteur qu'on appelle « le coin flambant ». Depuis le milieu du 19^e siècle, de nombreux citoyens se plaignent par pétition des désordres occasionnés par les maisons de débauche des rues Saint-Réal, Sainte-Cécile (Lavigueur) et de la Tourelle. La zone à problèmes, qui abrite aussi des débits d'alcool illégaux et des maisons de jeu, notamment rues Richelieu et Deligny, est située près de la côte de la Négresse (Badelard), un odonyme qui rappellerait une tenancière de bordel renommée. On écrit que des prostituées se promènent dans ce secteur toute la journée et très tard la nuit « avec une impudente effronterie ». Si bien que les habitants du voisinage ne peuvent plus sortir de chez eux en raison « des spectacles les plus indécents, les plus repoussants, les plus grossiers ».

Ville de soldats, de matelots et d'immigrants en transit, Québec compte au moins une trentaine de bordels et quelque 200 prostituées, dont la moitié d'origine irlandaise. Pour limiter la visibilité des activités illicites, la Ville adopte en 1866 un règlement qui interdit la sollicitation publique et oblige les maisons de débauche à clore leurs fenêtres de volets. Les citoyens se font aussi plus vigilants, se regroupant parfois pour vider une maison malfamée, comme en septembre 1880, rue de la Tourelle. En 1898, ils font plutôt appel à la municipalité pour qu'elle ferme trois autres maisons de la rue Sainte-Cécile. Les descentes plus nombreuses et les arrestations pour vagabondage n'enraient pas la prostitution. Presque toutes les maisons de la rue Sainte-Cécile, entre la rue Deligny et la côte de la Négresse, semblent habitées en 1911 par des femmes qui marchandent leurs faveurs. Il faut attendre un nouveau règlement municipal deux ans plus tard pour que la prostitution soit interdite dans les limites de la ville. Elle se fait alors plus discrète.



À l'ère du commerce et de l'industrie

Le faubourg se développe au-delà de l'actuelle rue Philippe-Dorval au tournant du 20^e siècle, la tour Martello ayant perdu son utilité. En prolongeant les rues Richelieu, Saint-Olivier et de la Tourelle, il faut les redresser pour suivre les lignes du coteau, créant ainsi de belles perspectives courbes uniques au nord de la rue Saint-Jean. L'élan domiciliaire dans ce secteur contribue à la croissance du quartier qui dépasse 23 000 habitants en 1921.

À cette époque, la rue Saint-Jean demeure la chasse gardée des commerçants et des professionnels, hommes de loi, médecins, dentistes et pharmaciens. On retrouve aussi des petits commerces, épicerie, boucheries, buanderies chinoises et salons de barbier, dans les rues qui relient la rue Saint-Jean aux escaliers du coteau, dont la rue Sainte-Claire, une voie très fréquentée entre le faubourg et le quartier de Saint-Roch. Ailleurs dans le secteur, les métiers sont variés, à l'image de l'économie de la ville : agents de la paix, conducteurs de train, typographes, fonctionnaires ou commis, en plus des nombreux journaliers, charretiers et artisans de la construction. Plus surprenante est la présence de laitiers... MM. Beaupré, Dupuis, Gingras, Masson, Rochette conduisent en saison leurs vaches dans les champs de pacage de Sainte-Foy pour les ramener l'hiver dans le faubourg.

Plusieurs résidents travaillent aussi dans les manufactures de Saint-Roch ou dans la seule industrie du secteur, la maison B. Houde et Cie, située à l'angle des rues Richelieu et Sainte-Claire. Cette manufacture est renommée pour son tabac à pipe, à priser, à chiquer et pour avoir fabriqué les premières cigarettes de la ville en 1899. Mais la concurrence est forte dans ce domaine et l'entreprise jusque-là familiale, propriété des frères Dussault, doit se résoudre à vendre. La production de tabac se poursuit au même endroit sous diverses raisons sociales jusqu'en 1956. Le long immeuble de brique rouge, gagne-pain de plusieurs habitants du faubourg, est aujourd'hui reconverti en logements.

La cohabitation avec l'industrie comporte des inconvénients. Mais c'est surtout la forte concentration de chevaux et même de vaches qui nuit au caractère résidentiel. La présence d'écuries et d'étables dans les cours, en plus de l'accumulation des ordures ménagères l'hiver, attire les rats qui prolifèrent et s'introduisent partout, y compris dans les garde-manger où l'on doit conserver la nourriture dans des boîtes de métal. Les punaises et les poux sont également très répandus dans ce quartier très dense, où de surcroît la tuberculose fait des ravages.



À l'angle des rues Richelieu et Sainte-Claire, la manufacture de tabac B. Houde et Cie vers 1900. AVQ; gravure tirée de *Quebec Ancient and Modern*; N009408.

Les mauvaises surprises

« Chaque fois qu'on devait ouvrir l'armoire pour y prendre quelque chose, on devait d'abord faire du bruit en brassant la poignée de porte, par exemple. De temps en temps, il arrivait que l'on oublie d'effectuer ce manège, et voilà, un rat s'échappait dans la maison et nous devions lui courir après avec le balai ou tout autre objet jusqu'à ce que nous parvenions à le cerner dans un coin où nous lui faisons un mauvais parti [...]. »

> René Bureau, *Je suis né en 1915 à Saint-Jean-Baptiste*, 2008

Vivre en ville autrement

Dans l'après-guerre, les habitants du faubourg s'entassent dans des habitations qui vieillissent et se détériorent, comme le souligne une enquête réalisée à la fin des années 1950. Les logements sont en mauvais état et souvent surpeuplés. L'absence d'air, de verdure, de terrains de jeux et de parcs rend les lieux « inaptés à l'habitation », selon les enquêteurs. Dans ce contexte, les banlieues verdoyantes qui se développent autour de maisons unifamiliales modernes font rêver. Des milliers de résidents du quartier y migrent dès les années 1940, une saignée qui se poursuit dans les décennies suivantes. Elle atteint des sommets au tournant des années 1980 à la suite de démolitions massives dans les deux faubourgs pour faire place à l'automobile et à une cité administrative moderne. En 40 ans, plus de 16 000 résidents ont quitté le quartier de Saint-Jean-Baptiste.

Autour de l'église, le cœur du faubourg, un secteur dense où les espaces de verdure sont rares. Photographie Ville de Québec.



Diversité, tolérance et continuité

« Il y a une vie de quartier dans le faubourg et c'est ça qui est intéressant. C'est mon village, mon milieu de vie, mon monde. Ici, tu peux être n'importe quoi. Il y a une grande diversité et tolérance. Depuis 20 ans que je suis dans cette copropriété, j'ai remarqué qu'il y avait plus de propriétaires résidents et de jeunes professionnels dans le secteur. Mais en même temps, je ne sens pas vraiment de différence avec avant. On y retrouve toutes les strates d'âge, jeunes et moins jeunes. »

> Entrevue avec Jean Payette, 29 octobre 2014



Plusieurs logements du secteur sont en mauvais état dans les années 1970. Les voitures se multiplient dans les petites rues est-ouest, facteur de pollution, de bruit et de dangers pour les enfants qui restent. Mais le coût des loyers est bas, ce qui amène des étudiants à s'y installer. Pour préserver les habitations menacées et se donner les moyens de les rénover, les coopératives d'habitation s'avèrent une solution. La coop du Faux-Bourg, qui s'établit notamment dans la rue Sainte-Claire, est formée en 1976. Elle sera suivie de plusieurs autres, partout dans le quartier. Grâce à divers programmes gouvernementaux, des groupes communautaires, des organismes ou de simples citoyens s'attaquent à la même époque aux cours encombrées qu'on entreprend de nettoyer, d'assainir et de verdifier. La rue Saint-Jean est aussi revitalisée, les trottoirs sont agrandis, les devantures commerciales et les enseignes rénovées.



Travaux de rénovation dans une cour arrière de la rue D'Aiguillon, en 1982.
AVQ; N020134.

La rue Sainte-Claire, rue partagée, où l'on cultive aussi des plantes.
Photographie Ville de Québec.

Aujourd'hui, ce secteur du quartier compte toujours une population plutôt jeune, scolarisée, prête à monter aux barricades pour défendre ses intérêts. Une population ouverte aussi aux expériences urbaines. L'organisme Vivre en ville a par exemple transformé en 2001 un bâtiment incendié de la rue Saint-Olivier (n° 422-432) en coopérative d'habitation modèle : utilisation de matériaux écologiques, espaces individuels généreux, insonorisation supérieure. En plus d'une grande cour commune et de terrasses individuelles, une toiture végétale permet de jardiner en profitant d'une vue imprenable sur les Laurentides. Rue Lavigueur, on a agrandi et réaménagé un triplex en habitation multigénérationnelle. Trois générations d'une même famille, la mère, trois de ses filles et les petits-enfants y logent depuis 2012.

Coopératives, édifices à logements et copropriétés se voient désormais dans ce secteur. La Ville y a aussi planté quelques arbres et installé des bacs à fleurs, par exemple rue Sainte-Claire, devenue « rue partagée ». Suivant ce concept défendu par l'actif Comité populaire de Saint-Jean-Baptiste, les piétons, les automobilistes et les cyclistes se partagent la rue en toute égalité et sécurité. Et que dire du réaménagement du parvis de l'église en place publique? Une autre initiative citoyenne destinée à améliorer la qualité de vie de ce quartier à l'ambiance unique, auquel les résidents sont profondément attachés.





L'ÎLOT DES TANNEURS : LIEU DE VIE, DE TRAVAIL ET DE CRÉATION

Le mot découverte prend tout son sens dans ce secteur du quartier de Saint-Roch compris entre le coteau Sainte-Geneviève, le boulevard Langelier et les rues De Saint-Vallier Est et Dorchester. Le promeneur y est inévitablement attiré par une foule de détails accrocheurs : une vieille enseigne industrielle à demi effacée, une œuvre d'art public, un poteau d'Hydro décoré de fleurs et de verdure, une façade revêtue de bandes de béton flexible, des jardinières agrémentées de dessins et de poèmes, une cour arrière qui se prolonge dans le coteau... La diversité architecturale y est par ailleurs digne de mention. On y trouve plusieurs variantes de l'habitation ouvrière, des bâtiments à fonction commerciale et surtout d'anciennes manufactures reconverties en logements. Dans cette zone indéniablement urbaine et si particulière, ce mélange unique illustre à merveille la longue histoire d'un quartier où le travail est intimement lié à l'habitation.

ZONE 3



< Rue Arago, des maisons ouvrières et une ancienne manufacture, un paysage caractéristique de l'îlot des Tanneurs. Photographie Ville de Québec.

Λ La finition du cuir dans une tannerie, au milieu du 18^e siècle. Gravure tirée de Diderot et d'Alembert, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. II.

Là où il faut du temps et du tan

La rue De Saint-Vallier Est aurait été ouverte sur l'ordre du fondateur de Québec, Samuel de Champlain, pour relier la basse-ville au couvent des Récollets, un site occupé aujourd'hui par l'Hôpital général de Québec. Son tracé irrégulier délimite depuis le pied de la côte d'Abraham une bande de terre de forme triangulaire fermée d'un côté par le coteau Sainte-Genève et de l'autre par un cours d'eau courant à proximité de l'actuel boulevard Langelier. Cet espace, qu'on appelle maintenant l'îlot des Tanneurs, appartient à la fin du 17^e siècle aux religieuses de l'Hôtel-Dieu et de l'Hôpital général suivant une ligne de partage correspondant aujourd'hui à la rue Caron.

Bien desservi en eau par les sources qui s'écoulent du coteau, le secteur devient vite un centre de production artisanale. Le tanneur Pierre Thomelet loue dès 1725 un « moulin à tan », une écurie et d'autres équipements à la jonction des actuelles rues De Saint-Vallier Est et Arago. Au milieu du siècle, le potier Dominique Léglise se fait construire un « fourneau à poterie » au pied de la côte d'Abraham, un endroit investi aussi par les artisans potiers Dominique Daragon et Pierre Vincent et par les tanneurs Noël Giroux, Antoine Leblanc et Joachim Primault. Le tannage est relégué loin de la ville, l'actuel Vieux-Québec, en raison de la nature même du travail qui dégage des odeurs nauséabondes. Pour transformer les peaux d'animaux en cuir, utilisable par les cordonniers et les selliers, entre autres, le tanneur doit tremper les peaux brutes dans des bains de chaux, puis les laver, les gratter, les étirer et les travailler à l'aide de couteaux spéciaux

avant d'entreprendre le tannage proprement dit. Cette opération qui dure plusieurs mois consiste à immerger les peaux dans le tan, une solution faite alors à base d'écorce de pruche. Il faut donc du temps et du tan pour faire du bon cuir, devise des tanneurs de France.

Une carte de la fin du 18^e siècle révèle la présence de jardins, de maisons et de longs bâtiments sans doute industriels rue Saint-Vallier, entre le pied de la côte d'Abraham et l'actuelle rue Caron. Les tanneries logent habituellement à la cave ou au rez-de-chaussée de grandes maisons de pierre dont l'étage est occupé par la famille. Le petit noyau préindustriel en formation est alors connu sous le nom de « faubourg » Saint-Vallier.

∇ En retrait du faubourg Saint-Roch, les grands bâtiments industriels du faubourg Saint-Vallier en 1799. BAC; William Hall; détail de *Plan of a Survey of the City and Fortifications*; NMC-11084.





Pendant le feu...

« [...] une foule dense et désespérée d'hommes, de femmes et d'enfants [...] se précipitait en criant au milieu des voitures chargées de bagages enfumés, de malades à demi nus et ne pouvant marcher, de vieillards à l'esprit égaré, qui ne voulaient point abandonner leur demeure et qu'il fallait entraîner de vive force [...]; tout cela au milieu d'un nuage de fumée étouffante, d'une pluie d'étincelles qui mettaient le feu aux vêtements mêmes des fuyards [...] ».

> *Le Castor*, 2 juin 1845

Le grand feu de 1845

Des chantiers de construction navale s'établissent sur les rives de la Saint-Charles au début du 19^e siècle. Les terres qui bordent le cours d'eau au sud sont alors graduellement loties d'est en ouest pour loger la main-d'œuvre. À l'aube des années 1830, le développement atteint le faubourg Saint-Vallier où le maître menuisier Germain Saint-Pierre construit sa modeste maison de bois, aujourd'hui la plus ancienne du quartier, au 575, rue des Voltigeurs. On prolonge la rue Sainte-Geneviève (Arago) à l'ouest de la rue Caron, sur la terre des religieuses de l'Hôpital général, où s'ouvrent les petites rues, Jérôme, Turgeon et autres. Ce sont surtout des gens de métier et des journaliers qui s'y installent dans de petites maisons de bois bâties de leurs mains. Profitant des larges parcelles concédées à l'époque de la Nouvelle-France, la rue Saint-Vallier demeure le site privilégié des tanneries de Québec.

C'est là qu'éclate le grand feu de Saint-Roch, le 28 mai 1845. L'incendie se déclare dans la tannerie d'Osborne Richardson, à l'angle de la rue Dorchester. D'après le journal *Le Castor*, il aurait pris naissance dans une machine à vapeur servant à moudre l'écorce de pruche, avant de se communiquer à des barriques d'huile. En quelques minutes, deux tanneries, dont celle de Richardson, et sept ou huit maisons voisines sont détruites. Attisé par un vent violent, le feu ravage la presque totalité de Saint-Roch, plus de 1 600 bâtiments, jetant environ 12 000 personnes à la rue. Mais l'ancien faubourg Saint-Vallier, point de départ du brasier, est épargné en partie. Il sera toutefois affecté par un autre incendie



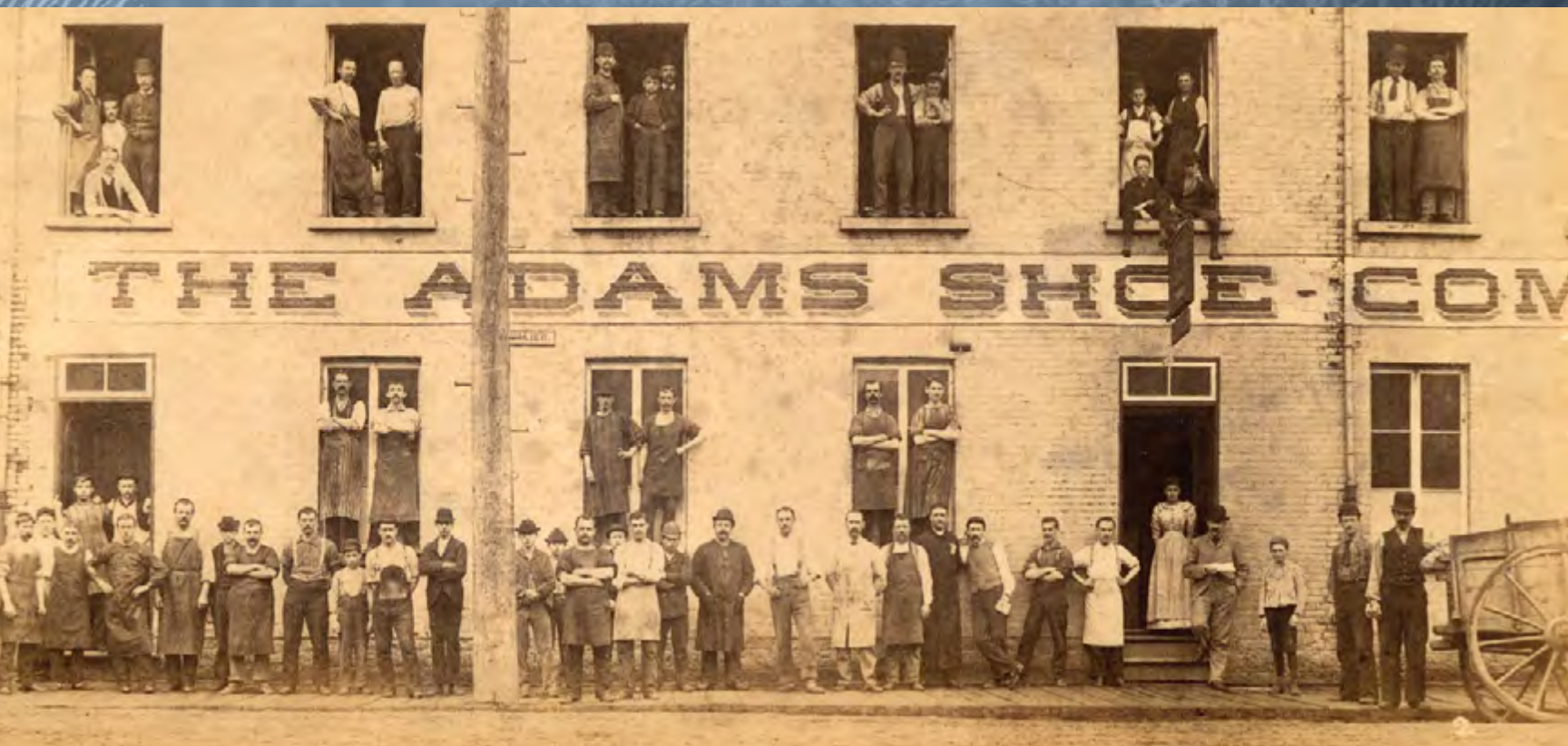
Le 575, rue des Voltigeurs, la plus ancienne maison de l'îlot et du quartier de Saint-Roch. Photographie Ville de Québec.



Les ruines toujours embrasées de Saint-Roch, le 28 mai 1845. MNBAQ; huile sur toile de Joseph Légaré; photographie Denyse Legendre; 1958.534.



majeur en 1866, lequel détruit partiellement ou en totalité les rues Alfred, Jérôme et Turgeon. La maison qu'on peut voir au 592 de la rue Turgeon, alors propriété du charretier Joseph Hamel, est épargnée. Par ses dimensions et sa toiture à deux versants, elle représente bien l'habitation type de l'époque, comme les 5 et 15 de la rue Arago Est, qui comptent également parmi les plus anciennes maisons du quartier.



▲ Les employés d'une manufacture de chaussures du secteur posent pour le photographe, en 1894. BAnQ; photographie Philippe Gingras; P585.

La capitale de la chaussure

Au début des années 1870, une série de tanneries bordent les deux côtés de la rue Saint-Vallier depuis le pied de la côte d'Abraham. Elles sont parfois considérables, comme celle de Norbert Germain à l'angle des rues Arago et Dorchester. C'est un véritable complexe de plusieurs bâtiments, où une dizaine d'employés traitent 6 800 peaux par année. La production de cuir à grande échelle n'est pas un hasard. Elle est désormais liée à l'industrie naissante de la chaussure qui s'implante dans le secteur, près de sa matière première.

Samuel Woodley et ses fils font construire en 1870 une grande fabrique fortement mécanisée, aujourd'hui le 7-15, rue De Saint-Vallier Est. Plus de 600 personnes y produisent des milliers de chaussures par jour. L'année suivante, Guillaume Bresse et ses associés, Louis et Georges Côté, font ériger une

fabrique de chaussures à l'angle des rues Dorchester et Charest (devenue un boulevard). L'entreprise, qui connaîtra une croissance spectaculaire à la fin de la décennie, embauche alors 200 travailleurs. Assurées d'une main-d'œuvre nombreuse avec la fermeture des chantiers de construction navale, ces manufactures font boue de neige : les Duhaîne, Laroche, Marois, Marsh, Ritchie et bien d'autres s'installeront aussi dans le secteur.

Saint-Roch devient la capitale de la chaussure et l'ancien faubourg Saint-Vallier le centre de cette industrie. Les longues cheminées d'usine se mêlent désormais aux modestes maisons des résidents où le nombre d'ouvriers, de cordonniers, de tanneurs, de corroyeurs, de selliers et de tailleurs de cuir se multiplie. Le paysage change forcément avec la construction des manufactures de brique rouge de trois ou quatre étages, bien pourvues en fenêtres pour laisser entrer la lumière naturelle.



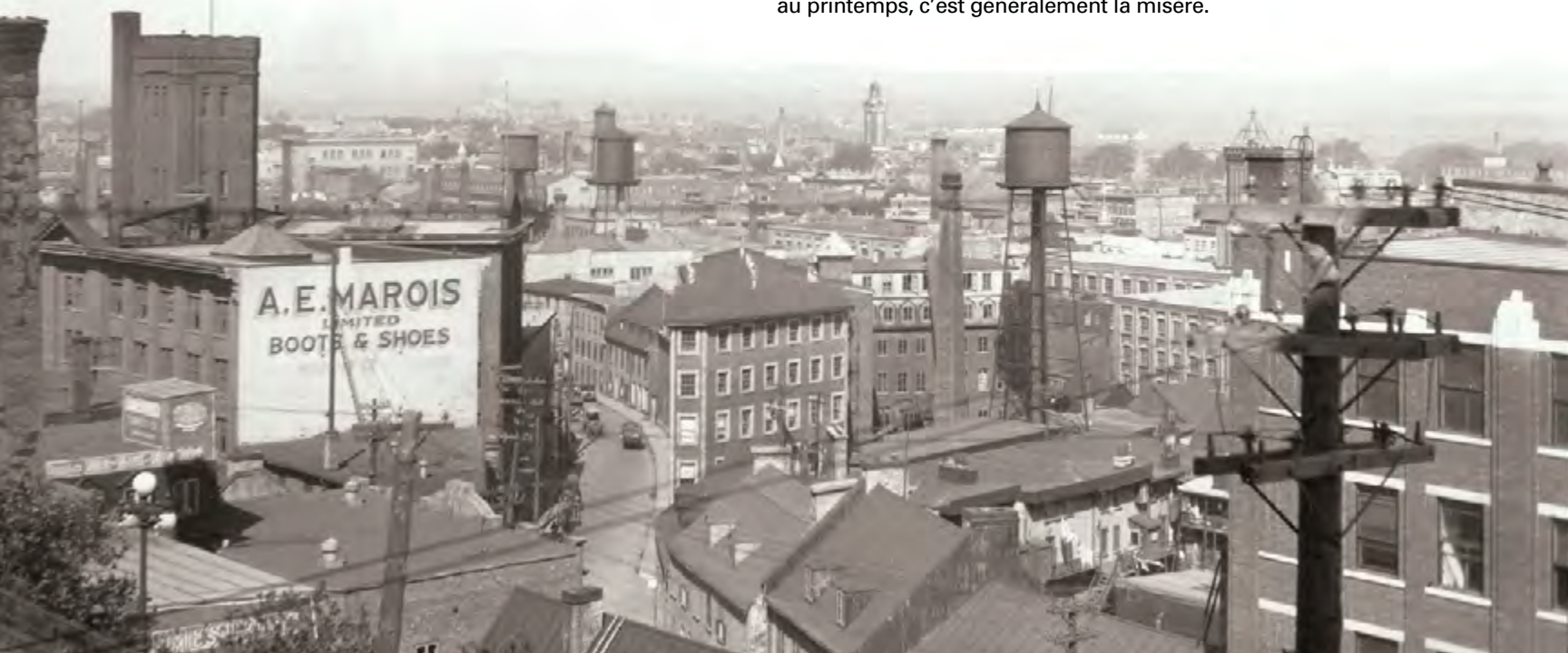
Vie d'usine

Au tournant du 20^e siècle, des fabriques de talons, de gants ou de boîtes de carton s'installent dans le secteur. La corsetterie, appelée à devenir l'un des fleurons industriels de la capitale, y emménage aussi, mais c'est encore la chaussure qui domine. En 1911, pas moins de 15 manufactures de souliers et de bottes sont établies entre la rue Charest et la falaise, le boulevard Langelier et la rue Dorchester. Des entrepôts de cuir et des tanneries se retrouvent aussi rue Arago, où les cours arrière à flanc de coteau offrent un bon potentiel d'expansion.

Sous la fumée des usines, l'ancien faubourg Saint-Vallier vit au rythme de la production à la pièce. Grâce au syndicalisme, les conditions de travail se sont améliorées depuis le début du siècle. En 1911, les ouvriers sont tout de même à l'œuvre six jours par semaine et neuf heures par jour; cela, dans le bruit des machines et la poussière des résidus du cuir, également dans la crainte de perdre un doigt ou une main lorsque la cadence est trop rapide. Le revenu moyen des ouvriers de la chaussure est alors insuffisant pour faire vivre une famille. Entre deux grossesses, il faut souvent que les femmes travaillent. Il arrive aussi que des enfants de 10 ans se retrouvent à l'usine, même si une loi adoptée en 1907 interdit l'embauche de jeunes de moins de 14 ans. Quand survient la maladie, un accident ou une mise à pied, fréquente au printemps, c'est généralement la misère.

^ Des couturières de la Dominion Corset vers 1886, une entreprise qui prendra beaucoup d'expansion. AVQ; fonds de la Compagnie Dominion Corset; N026408.

v Vue générale de l'îlot en 1928, où les réservoirs d'eau, parfois intégrés à l'architecture du bâtiment comme chez A. E. Marois, indiquent la présence d'industries. AVQ; photographie Thaddée Lebel; N017614.





Les maisons à logements se généralisent dans l'îlot au tournant du 20^e siècle. Photographie Ville de Québec.

Les employés de la tannerie Nazaire Fortier et Cie, vers 1912. BAC; PA-024259.

Des maisons à logements de deux ou trois étages à parement de brique, rarement de pierre, sont construites en bordure des rues principales, dont le 106-110 de la rue Arago Est, un bâtiment intéressant avec sa loggia et son toit à deux versants. On érige ces habitations de l'ère industrielle dans les rues Jérôme, Turgeon et autres. À l'arrière, les cours sont encombrées de bâtiments secondaires et de déchets domestiques accumulés l'hiver. Comme la Ville n'assure pas encore la collecte des ordures, on attend le passage au printemps de cultivateurs en quête d'engrais. Aux premières chaleurs de mai, on peut imaginer l'odeur qui se dégage des amonçlements d'ordures, mêlée aux émanations des tanneries et à celles des écuries des charretiers. La basse-ville reçoit aussi l'eau sale de la haute-ville qui forme des cloaques au pied du coteau. La diphtérie, la fièvre typhoïde et la tuberculose fauchent bien des vies dans les quartiers ouvriers de Saint-Roch et de Saint-Sauveur, où la mortalité infantile est deux fois plus élevée qu'à la haute-ville.

Le déclin et la relève

Dans les années 1920, le marché encombré de la chaussure ralentit considérablement, ce qui amène les industriels à décréter une réduction des salaires de plus de 30 %. S'ensuivent deux grèves, dont celle de 1926 qui touche 3 000 travailleurs de 14 usines. Un conflit mémorable en raison notamment de la violence des altercations entre les grévistes et les briseurs de grève que les patrons vont chercher jusqu'aux États-Unis. Le travail reprend après quatre mois sans aucun gain ouvrier. L'industrie en ressort fragilisée, à quelques années d'une grave dépression économique qui n'arrangera rien. La tannerie éprouve aussi des difficultés : les peaux viennent désormais de l'Ontario ou de l'Ouest canadien et coûtent plus cher. À part l'entreprise de Nazaire Fortier, qui subsistera rue De Saint-Vallier Est jusqu'aux années 1990, l'industrie tarde à utiliser le chrome qui réduit pourtant le temps de tannage de neuf mois à cinq ou six semaines.

Les usines de Saint-Roch disparaissent les unes après les autres dans les années 1960. Les bâtiments sont recyclés en entrepôts au profit des grands magasins de la rue Saint-Joseph, qui ferment à leur tour dans la décennie suivante. Saint-Roch se vide aussi de ses forces vives : entre 1941 et 1976, le quartier perd près de 12 000 habitants, souvent en faveur des banlieues. Parmi ceux



qui restent, on retrouve beaucoup de personnes seules, âgées et appauvries. Pour ajouter à la crise, un pâté entier de l'ancien centre industriel, au nord de la rue De Saint-Vallier Est, est démoli pour un projet d'autoroute, dit de la Falaise, qui ne verra jamais le jour. Une plaie béante devenue un stationnement.

L'ancien fleuron industriel de Québec a triste mine avec ses bâtiments désaffectés et détériorés. Mais des artistes s'intéressent aux anciennes manufactures, où la hauteur des plafonds, l'absence de cloisons et l'important fenêtrage sont des atouts, en plus du faible coût des loyers. Dès les années 1980, plusieurs d'entre eux s'installent rues Arago, Christophe-Colomb et De Saint-Vallier Est pour y travailler et parfois y vivre. Le centre d'artistes en art actuel La Chambre Blanche, par exemple, emménage en 1988 au 185 de la rue Christophe-Colomb, une ancienne fabrique dont le collectif deviendra propriétaire cinq ans plus tard.



Vie de quartier dans les années 1960

« Les jours de semaine, les vans étaient perpétuellement stationnés devant les grande portes de la tannerie [Nazaire-Fortier] pour y décharger les peaux de vaches par centaines. D'autres ramassaient les retailles nauséabondes, vraiment, des peaux tannées et baignant dans un jus infernal, jus qui s'écoulait dans la rue avant d'emprunter les égouts [...] Trash, le quartier? Non, pas vraiment. Ça faisait juste partie de ce milieu urbain où se côtoyaient les ateliers d'usage qui fournissaient le matériel aux manufactures environnantes, les maisons unifamiliales et les blocs à plusieurs logements. »

> Gilles Chaumel, *Les chroniques du lundi*, 7 avril 2013

Les artistes s'installent

Saint-Roch est un véritable chantier de revitalisation au début des années 1990. L'administration municipale entreprend de redonner vie au quartier en attirant de nouveaux résidents, des entreprises et des institutions des domaines de la culture, de l'éducation et des nouvelles technologies. Dans l'ancien secteur industriel du quartier, la Ville restaure la Dominion Corset du boulevard Charest, aujourd'hui l'édifice La Fabrique, qui accueille des services municipaux et l'École des arts visuels de l'Université Laval. Puis, elle emboîte le pas au mouvement amorcé par les artistes en mettant sur pied des programmes d'aide qui permettent aux artisans et aux artistes d'acheter un atelier/loft dans un bâtiment industriel rénové. En 10 ans, 160 ateliers d'artistes sont créés dans le quartier de Saint-Roch, dont une majorité dans l'ancien faubourg Saint-Vallier



Le centre d'artistes La Chambre Blanche s'est établi dans cette ancienne fabrique de talons de la rue Christophe-Colomb. Photographie Ville de Québec.



qui s'y prête bien. On y inaugure notamment La Cartonnerie, La Manufacture, Les Lofts de la cour et Les Ateliers de la falaise, près des maisons des « vieux » résidents, qui bénéficient aussi de divers programmes municipaux de rénovation domiciliaire.

L'arrivée d'étudiants, de fonctionnaires et d'artistes bénéficie aussi à la rue De Saint-Vallier Est, où bientôt plusieurs commerces et restaurants occupent des bâtiments rénovés. Derrière cette rue animée, les vieilles manufactures redeviennent des lieux de travail et de création, mais aussi des lieux habités, cela sur une nouvelle base : l'amélioration de la qualité de vie. Certains citoyens précurseurs, tel Marcel Landry de la rue Arago Est, s'y emploient depuis 30 ans. D'autres, comme les membres de Verdir et Divertir, depuis la fondation de l'organisme en 2009. On leur doit des corvées annuelles de nettoyage de la falaise et de la côte Badelard devenue piétonnière, des circuits de visites d'ateliers d'artistes, des initiatives pour valoriser la culture locale et favoriser les rapprochements entre résidents. On leur doit aussi, pour qui emprunte les escaliers Badelard et Lavigueur, les « cabanes à bouquins », de petites bibliothèques en libre-service. Dans ce secteur où il n'y a pas si longtemps les promeneurs étaient rares, des artistes, des créateurs et de jeunes familles font désormais leur nid.



Rue Narcisse-Belleau, deux bâtiments reconvertis en ateliers d'artistes.
Photographie Ville de Québec.

Améliorer le milieu de vie

« À Verdir et Divertir, il y a au moins une cinquantaine de personnes qui participent aux corvées de nettoyage du coteau Sainte-Geneviève. On essaie entre autres d'éliminer la renouée japonaise, une plante envahissante qui a fait disparaître par exemple les framboisiers sauvages de la côte Badelard. Et ça marche ! On fait aussi des activités pour garder les arts vivants, comme une visite annuelle des ateliers d'artistes de l'îlot. On a fait également un marché aux "puces" d'art qui a connu un bon succès. »

> Entrevue avec Frédéric Dutil, 27 février 2015





AU PIED DE L'ESCALIER DU CAP-BLANC...



ZONE 4

Comme un étroit couloir, la rue Champlain longe la falaise. Dans le secteur qui court de l'escalier du Cap-Blanc à la rue des Sapeurs, elle se faufille entre des rangées de maisons à deux ou trois étages, de brique rouge ou de brique d'Écosse, et parfois de pierre. Construites pour la plupart après un incendie ravageur, plusieurs affichent des figures peintes ou sculptées à caractère maritime, rappel de la vocation d'un « village » du bord de l'eau tout à la fois isolé et près de la ville. Les toits à deux versants et les lucarnes disparates laissent imaginer un temps où des familles en majorité irlandaises, père, mère, enfants et grands-parents, habitent jusque sous les combles. Quelques rares percées visuelles permettent d'entrevoir le fleuve alors que tout près de l'escalier, une courbure prononcée de l'étroite rue Champlain rappelle la présence historique du lieu dit de l'Anse-des-Mères. À ses abords, depuis le 19^e siècle, des familles de travailleurs d'ici et d'Irlande s'y sont côtoyées puis solidement arrimées.

< Des maisons de brique rouge ou de brique d'Écosse de la rue Champlain adossées à la falaise. Photographie Ville de Québec.

À l'Anse-des-Mères

À l'écart de la ville naissante, au creux d'une avancée du cap Diamant, la couronne de France concède une anse et sa grève aux sœurs ursulines en 1641. Elles ont droit de pêche à perpétuité car l'Église impose de nombreux jours sans viande et l'anguille à la cote! Trois bâtiments de pêche sont érigés sur le replat de cette petite baie appelée l'anse des Mères, une parcelle voisine étant attribuée aux Augustines. Dès 1712, une frégate de 350 tonneaux y est construite à l'instigation des sœurs Duplessis et Fournel, dames ursulines.

Quelques décennies après la Conquête britannique, les anses du fleuve se couvrent de milliers de billes de bois, en attente d'être chargées dans les navires qui font route vers la Grande-Bretagne. Lorsque les glaces empêchent la navigation sur le fleuve, la



construction navale reprend ses droits. À l'Anse-des-Mères, rebaptisée *Diamond Harbour*, se répercutent le son des maillets des calfats et les cris des hommes qui halent de lourdes pièces de bois. Les Ursulines ayant cédé leurs terrains, s'y succèdent des constructeurs de navires majoritairement d'ascendance écossaise, les Black, Duncanson, Fraser, King, les frères Beatson, la famille Munn. Ces derniers s'y font même construire des résidences.

Outre la main-d'œuvre spécialisée venue d'Écosse, ils engagent des « Canadiens », ou francophones, venus de la ville et des campagnes environnantes. Des maisons de bois sont élevées à la hâte, souvent à même la grève, sur pilotis. Frappées par les hautes eaux des marées ou adossées à la falaise, on s'y entasse à deux ou trois familles jusque sous les combles.

^ Au pied de l'escalier du Cap-Blanc, vers 1868, des maisons modestes où s'entassaient parfois deux ou trois familles. BAC; C-021953.

< Stockage du bois à l'Anse-des-Mères, au 19^e siècle. BAC; aquarelle anonyme; C-131920.



La rue Champlain « s'irlandise » et s'anime

Le nombre d'immigrants irlandais augmente considérablement dans la ville à compter des années 1830. Ils sont des milliers à débarquer chaque année sur les quais de Québec pour y faire un arrêt ou pour s'établir, s'ils n'ont pas les ressources suffisantes pour continuer leur route. La majorité s'installe en bordure du fleuve, le long de la rue Champlain qui s'étire vers *Diamond Harbour*. Les Irlandais majoritaires dans ce secteur, qui prend le nom de Près-de-Ville, font valoir leur force de travail lorsque des centaines de voiliers venus d'Europe s'amarrent aux quais et qu'il faut décharger ou charger les navires. Ils sont engagés comme journaliers et débardeurs, parfois travailleurs de cale ou opérateurs de treuils.

Pendant la belle saison, des chaloupes à voile et à rames font d'incessants allers-retours à partir des quais pour approvisionner les vaisseaux en rade. Une vive animation règne rue Champlain, artère de boue ou de poussière, rythmée par l'arrivée et le départ des bateaux. S'y croisent des charretiers, des journaliers mais aussi des capitaines et des marins dont les navires sont temporairement à quai. Les commerces sont nombreux et les tavernes ont la cote pour cette population flottante, colorée et bruyante. Au plus fort de l'activité maritime, alors qu'un millier de navires accostent à

▲ L'école Monseigneur-Signay (ou du Cap-Diamant), un bâtiment d'influence néoclassique attribué à l'architecte Thomas Baillairgé. AVQ; N016474.

< Un détail à caractère maritime en façade d'une maison du secteur. Photographie Ville de Québec.

▼ Au centre du secteur du Cap-Blanc, l'église de Notre-Dame-de-la-Garde a été construite sur un ancien quai. AVQ; photographie John E. Walsh; N000815.



Québec, on évite de s’y aventurer à la tombée de la nuit. Les rixes ne manquent pas, les insultes non plus. Propriétaires de plusieurs tavernes, les Irlandais sont souvent confondus avec leur bruyante clientèle! On les traite de fiers-à-bras, de durs à cuire, de « tireux de cailloux », habiles à faire ricocher les galets sur l’eau, à s’en servir pour chasser les goélands et à les utiliser en sortant des tavernes, quand les poings ne suffisent plus.

Autre turbulence dans Près-de-Ville, les incendies. En 1836, par exemple, le feu ravage 54 modestes maisons de bois. Des maisons que l’on reconstruit et qui portent toujours l’empreinte de la présence des Irlandais. Le quartier de Champlain est devenu leur fief : ils y forment les trois quarts de la population en 1861. À l’école Monseigneur-Signay, les jeunes Irlandais ont droit à des classes anglaises. Le bâtiment aujourd’hui classé immeuble patrimonial, au 477-481 de la rue Champlain, loge aussi une chapelle. Ce lieu de culte est dédié exclusivement aux catholiques de langue anglaise lorsque les francophones obtiennent en 1877 leur propre église, baptisée Notre-Dame-de-la-Garde, patronne des marins. L’œuvre de l’architecte Joseph-Ferdinand Peachy demeure à ce jour l’un des grands monuments du secteur.



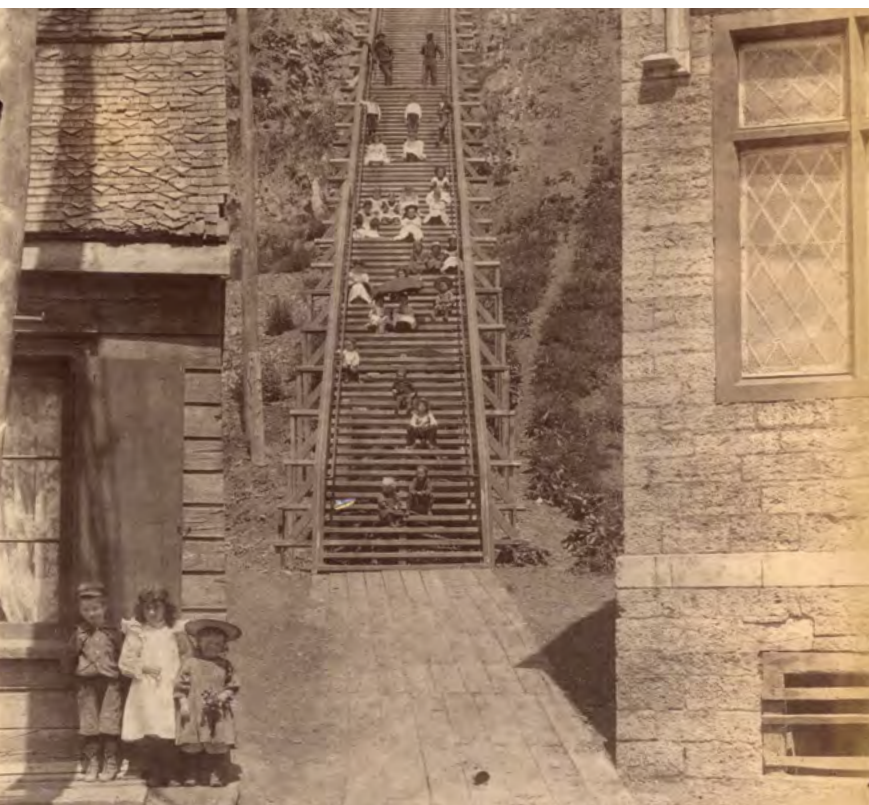
▲ L’ancienne caserne du 428-438 de la rue Champlain a été réalisée par les architectes Staveley et Staveley. Photographie Ville de Québec.

◀ Des enfants posent dans l’escalier du Cap-Blanc, vers 1895. BAnQ; photographie Philippe Gingras; P585.

Les années difficiles

Tracés à même la falaise, des sentiers relient au sommet du cap ce secteur isolé du reste de la ville. L’escalier aménagé sur l’un d’eux vers 1868 devient une ligne de démarcation entre deux communautés. Dans la section de la rue Champlain qui court de l’escalier vers Sillery, et qu’on appelle le Cap-Blanc, résident majoritairement des travailleurs de la construction navale, des francophones pour la plupart. Dans l’autre direction, de l’escalier du Cap-Blanc vers l’actuelle Place-Royale, ce sont surtout des débardeurs et leurs familles venus d’Irlande qui habitent un secteur toujours connu sous le nom de Près-de-Ville. Le fleuve est le gagne-pain commun de ces deux communautés. Mais l’ouvrage commence à manquer et la concurrence peut être rude entre Canadiens français et Irlandais d’origine.

Les années 1860 amorcent le déclin du commerce du bois équarri et de la construction navale. Ce qui n’arrange rien, le 22 juin 1865, un nouvel incendie à Près-de-Ville jette à la rue près de 500 familles en majorité irlandaise. Certaines quittent la région où les emplois sont devenus rares. D’autres se relèvent et reconstruisent. Désormais, la brique dominera, la rouge du pays et la jaune qui arrive d’Écosse puisqu’elle sert de lest aux navires. C’est aussi à cette époque, en 1866, qu’un poste de pompiers est érigé devant l’école Monseigneur-Signay. En 1912, on construira une caserne moderne et fonctionnelle doublée d’un poste de police, aujourd’hui reconvertie en logements, au 428-438 de la rue Champlain.





Un secteur abandonné et quasi oublié

« Ce quartier isolé et à demi oublié dont les voyageurs venus par les terres ignorent bien souvent l'existence, a pour nous quelque chose de spectral. [...] par endroits, un espace vide nous apprend qu'un immeuble se tenait là et a été depuis démoli, ou s'est effondré sous son propre poids [...] la plupart des maisons qui tiennent encore debout sont abandonnées et leurs portes et leurs fenêtres, quand elles n'ont pas simplement disparu, sont solidement bouchées à l'aide de planches [...]. »

> H. P. Lovecraft, extrait d'un compte rendu de voyage, vers 1930

^ Quais et hangars délabrés, toitures rapiécées, dans un secteur appauvri et déserté. BANQ; photographie Edgar Gariépy; vers 1920; P600.

> La dernière taverne irlandaise de Près-de-Ville est aujourd'hui un gîte touristique. Photographie Ville de Québec.

Durement touchés par la baisse de l'activité économique, les Canadiens et les Irlandais d'origine jouent du coude pour se faire embaucher comme débardeurs. Les tensions sont palpables, notamment dans la famille de Patrick Dinan au 421 de la rue Champlain, où l'on milite dans la puissante Société bienveillante des journaliers de navires de Québec (SBJNQ) qui défend les acquis des débardeurs irlandais. Le 15 août 1879, ses membres s'opposent aux 2 500 ouvriers de l'Union canadienne, majoritairement francophones, qui défilent rue Champlain pour obtenir eux aussi le droit de décharger les navires. L'affrontement fait un mort et une trentaine de blessés. La SBJNQ accepte en 1880 de former des équipes de travail composées d'Irlandais et de Canadiens français à parts égales. Mais le déclin économique est inéluctable...

Dans les années qui suivent, on assiste au démantèlement de la communauté irlandaise du secteur. Les marchands ferment boutique. De nombreuses familles migrent vers la haute-ville. D'autres gagnent Montréal ou les États-Unis. Déjà, lorsque les chantiers fermaient en hiver, de nombreux débardeurs descendaient vers Savannah, vers Charleston où l'on retrouve encore des descendants irlandais. Rue Champlain, deux commerces sur dix survivent à cette diaspora. Avec son nom original peint en façade au



450 de la rue Champlain, l'Hayden's Wexford House demeure l'un des rares témoins des années d'activités portuaires du secteur. Des Canadiens français « plus tenaces que les Anglais et même les Irlandais », écrit l'abbé Honorius Provost, se portent peu à peu acquéreurs des maisons désertées ou cédées à la fin de baux emphytéotiques. Il n'en demeure pas moins que le quartier de Champlain connaît la plus forte décroissance de la ville. Entre 1881 et 1911, sa population passe de 5 169 à 1 532 habitants.

Vivre au fleuve

Pendant que de nombreuses installations portuaires sont graduellement détruites ou abandonnées, le Saint-Laurent demeure présent dans la vie de familles désormais majoritairement francophones qui persistent à vivre entre fleuve et falaise. Ainsi, avant l'arrivée des indispensables réfrigérateurs, deux marchands de glace s'y font concurrence vers 1900 : Patrick J. Holden et Édouard Desnoyers. L'hiver, ils coupent de larges blocs de glace sur le fleuve gelé qu'ils entreposent dans des glacières – de grands bâtiments de bois – avant de les livrer le reste de l'année à leur clientèle de Québec.

C'est peut-être sur ce fleuve gelé que Paddy Moran, gardien vedette des Bulldogs de Québec, apprend à patiner. Vainqueur de la coupe Stanley en 1912 et 1913, le club est composé presque à 100 % d'Irlandais, dont le célèbre compteur Joe Malone, dit le *Phantom*, originaire de Sillery. Né à Près-de-Ville d'une mère et d'un père irlandais, Moran est un bagarreur, connu pour son jeu agressif, digne représentant des jeunes Irlandais de la rue Champlain que l'on dit *rough and tough*.

Les résidents du secteur ont aussi la réputation d'être débrouillards et leurs souvenirs d'enfance ont de bien beaux accents. La grève est leur terrain de jeux. Les pêcheurs de tous âges s'assoient au coude à coude sur les quais de bois désaffectés : le quai Delanay, le quai Hodgson, le quai O'Connell... On pêche l'éperlan. Presque chaque famille a son skiff, sa chaloupe à rames. Dans les années 1940, tout l'été, on ramasse de la « pitoune » que l'on monte sur le quai avec un treuil à bras. On emplit la cave, car c'est le bois de chauffage pour l'hiver. On se lave aussi dans le fleuve car les baignoires sont rares à l'époque.

V Le fleuve utilitaire mais aussi source de loisirs et de plaisirs. *Collection Gaston Clermont.*



▲ Coupe de glace sur le fleuve Saint-Laurent, au Cap-Blanc, en 1937. AVQ; N016352.

Quand le vent vient de loin...

« C'est un dur métier, surtout quand il faut sortir de l'eau ces blocs de glace et que sur les battures de Sillery le vent vient de loin. Des fermiers des alentours viennent pendant presque trois semaines transporter la glace dans les ice houses [glacières], mais ceux qui coupent la glace à la main, c'est du monde de la rue Champlain. »

> Entrevue avec Jean-Marie Desnoyers, 24 février 2014



Un paysage en transformation

Depuis les débuts de l'occupation de l'Anse-des-Mères, le littoral est constamment redessiné. Armateurs et commerçants se comportent en propriétaires des grèves et des terres publiques. Les obstacles vont en se multipliant entre les résidents et le fleuve, dont on empiète sans cesse sur les rives. Dans les années 1910, on construit une voie ferrée à même la grève. Une première barrière est alors dressée devant le Saint-Laurent. On repousse encore les limites du fleuve avec l'aménagement d'un bassin et d'un quai pour la Brown Corporation. Un peu plus loin, dans les environs de l'anse au Foulon, on développe un nouveau secteur portuaire au milieu des années 1920. Lieu d'accueil pour les immigrants et les transatlantiques, le nouveau port facilite aussi le commerce pétrolier.

▼ La création de parcs en bordure du secteur a redonné aux résidents un contact avec le fleuve. Photographie Ville de Québec.

La construction du boulevard Champlain dans les années 1960 porte le coup fatal en repoussant encore les rives du Saint-Laurent. C'est la fin d'un mode de vie lié au fleuve. La création du parc Notre-Dame-de-la-Garde, puis le réaménagement du boulevard et des abords de l'anse Brown vers 2008 améliorent sensiblement l'environnement, mais le fleuve ne vient plus baigner depuis longtemps les maisons de la rue Champlain. Nostalgiques, des résidents se rappellent l'époque où le Saint-Laurent se rendait au milieu du boulevard Champlain...

Dans les années 1980 et 1990, le secteur retrouve un peu de sa vitalité passée lorsque sont transformées en unités de logement l'ancienne caserne, les écoles Monseigneur-Signay et Notre-Dame-de-la-Garde. De nouveaux immeubles à appartements sont aussi construits et d'autres anciens, restaurés. Autant d'interventions qui permettent de repeupler ce secteur de la rue Champlain.





Une communauté mixte et solidaire

Les adeptes de cardio plein air qui passent à présent par l'escalier du Cap-Blanc évoquent les étudiants qui l'empruntaient quatre fois par jour pour se rendre à l'école « St. Pat's », avenue De Salaberry, et revenir à la maison. S'y croisent pendant longtemps les francophones et les anglophones qui fréquentent les écoles de la haute-ville ou qui y travaillent. Ces rencontres dans l'escalier du Cap-Blanc sont-elles à l'origine de romances irlando-québécoises? Possiblement. Puisque les mariages entre les deux communautés sont fréquents, du moins au 20^e siècle. Avant, ils étaient peu courants, révèle John O'Connor de l'Irish Heritage Quebec, mais aujourd'hui les Irlandais pure laine sont rares.

Une culture commune s'est créée, faite d'influences réciproques, et l'escalier du Cap-Blanc n'est plus une barrière entre les deux communautés. Dans ce secteur de Québec encore appelé Près-de-Ville par plusieurs des résidents, il ne reste qu'une poignée d'Irlandais : les Blaine, Delanay, Dinan, Hewitt, O'Connell... Mais leur histoire est intimement liée à celle des familles Bernard, Dion, Vallée... Fille de débardeur, Carmen Couture habite la maison familiale adossée à la falaise. Lorsqu'elle « va en ville », Carmen n'hésite jamais à demander à George Hodgson, son voisin de palier depuis le début des années 1960, s'il a besoin de quelque chose; le contraire est tout aussi vrai. La solidarité fait aussi partie de l'histoire du secteur.

D'une langue à l'autre

« On faisait nos premières années du primaire ici mais en 4^e on allait à St. Pat's, en haute-ville. Dans l'escalier, on se parlait en anglais. Si on butait sur un mot, on continuait en français, on allait d'une langue à l'autre. Mais ma mère, une vraie Irlandaise qui pourtant comprenait le français, ne voulait pas le parler! »



> Entrevue avec Gerry Delanay, 11 mars 2014

- < L'escalier du Cap-Blanc est emprunté quotidiennement par des promeneurs et de nombreux sportifs. Photographie Ville de Québec.
- > Carmen Couture et George Hodgson, voisins et solidaires. Photographie Ville de Québec.





D'HIER À AUJOURD'HUI SUR LA TERRE À BÉDARD

Au nord de Saint-Vallier Ouest, entre les rues de Carillon et Saint-Ambroise, au cœur du quartier de Saint-Sauveur, on remarque tout de suite que les rues tracées dans ce cadre serré ne s'intègrent pas à la trame urbaine voisine. Le secteur se distingue aussi par son nombre élevé de petites maisons à un ou deux étages. Puis, il y a des détails architecturaux qui singularisent les lieux : là, un jeu de briques ou une corniche élaborée; ailleurs, une fenêtre en saillie ou un revêtement en plaques d'amiante. Des éléments qui éveillent l'intérêt pour ce secteur né de la construction navale dans le dernier tiers du 19^e siècle et reconnu pour le fort esprit communautaire des résidents. À l'image d'un village gaulois célèbre, ils ont longtemps combattu toute forme d'intrusion...

ZONE 5

< Des maisons de petit gabarit, aux toitures et aux styles variés, rue Elzéar-Bédard. Photographie Ville de Québec.

À l'ombre du chantier Gingras

Les premières habitations du secteur apparaissent le long du sinueux chemin de Lorette, aujourd'hui la rue Saint-Vallier Ouest. Dans le dernier quart du 18^e siècle, on y retrouve l'auberge champêtre du Français Alexandre Menut. Situé au pied de l'actuelle rue de Carillon, le bâtiment est agrémenté d'un vaste jardin dont le produit sert sans doute à la table réputée de l'établissement. On y accueille d'ailleurs en 1778 le gouverneur Guy Carleton, lors d'une réception où sont conviés plus de 200 membres de l'élite coloniale.

L'urbanisation des terres de Saint-Sauveur s'amorce vers 1845 dans le prolongement du quartier de Saint-Roch. Au nord du chemin de Lorette, on ouvre alors la petite rue Sainte-Catherine et un sentier qui deviendra la rue Saint-Ambroise. Tracé à la limite des propriétés de l'Hôpital général et de l'Hôtel-Dieu de Québec, il donne accès aux berges de la Saint-Charles réservées à la construction navale. Un dénommé Adams y a établi un petit chantier à l'extrémité d'une terre acquise des religieuses de l'Hôtel-Dieu. Sa propriété s'étend entre les rues Saint-Ambroise et de Carillon, de la rivière jusqu'au chemin de Lorette. Mais le chantier Adams ne survit pas longtemps, contrairement au chantier voisin de Jean-Élie Gingras situé en bordure de la rue Chênevert, où coulait alors un méandre de la Saint-Charles. En 30 ans d'activité, à partir de 1850, il en sortira plus de 65 navires de plus



^ Bédardville en 1879, un îlot résidentiel isolé au nord de la rue Saint-Vallier. BAnQ; Henry W. Hopkins; détail d'une carte tirée de *Atlas of the City and County of Quebec*; G/1144/ Q4G475/H6/1879 CAR.

< Ce chemin, à l'origine de la rue Saint-Ambroise (flèche), mène aux chantiers de la Saint-Charles. BAC; détail d'une photographie de Jules-Isaïe Benoît Livernois; vers 1864; PA-122757.

de 100 tonneaux. Réservoir d'emplois variés, le chantier Gingras attire des ouvriers prêts à s'établir à proximité même si la terre est marécageuse, voire inondable.

Au début des années 1870, huit petites rues étroites sont ouvertes sur l'ancienne terre d'Adams. Et il ne reste qu'une dizaine de terrains à vendre sur la centaine de lots qu'on y a découpés. Joachim Bédard, boucher de métier, est à l'origine de ce développement. Il laissera d'ailleurs son nom à la rue qu'il habite, aujourd'hui Elzéar-Bédard, à la rue Saint-Joachim et à l'ensemble du secteur qu'on appellera longtemps Bédardville, le terrain ou la terre à Bédard.

Entouré de champs, Bédardville est l'un des rares développements au nord du chemin de Lorette. Ses lots sont plus petits que ceux du village de Saint-Sauveur, sans doute pour rentabiliser l'espace au maximum. Bédardville se démarque aussi par les métiers spécialisés de ses résidents, clairement associés au chantier Gingras. On y trouve des scieurs de long, des charpentiers, des menuisiers et des calfats, ces derniers étant responsables du comblement des espaces entre les planches de la coque d'un navire. D'autres sont charretiers, maçons, peintres ou forgerons, des métiers également indispensables dans les chantiers navals. Bédardville compte enfin des cordonniers et des tanneurs, des épiciers, des boulangers, des charcutiers et des bouchers.



Heurs et malheurs de Bédardville

Les maisons en pièce sur pièce de Bédardville sont coiffées d'un toit à deux versants et isolées à l'écorce et à l'étope, un composé de fibres de lin ou de chanvre utilisé aussi par le calfat dans la construction navale. Ces habitations d'un seul étage sont généralement construites sur un côté du lot. L'espace vacant, sur l'autre côté ou à l'arrière, sert aux bâtiments secondaires et probablement à l'aménagement d'un potager ou d'un poulailler. Bédardville est une agglomération modeste, un petit village de bois, boueux les jours de pluie, poussiéreux les jours de vent, rempli du bruit et de la fumée noire des locomotives à vapeur qui le traversent. En 1883, on déplacera la voie ferrée, alors propriété du Canadien Pacifique, au nord de la rue Saint-Mathias.

Le chantier Gingras lance son dernier navire en 1880. Heureusement qu'à cette date, à la sortie d'une crise économique, les manufactures de chaussures du quartier de Saint-Roch sont très actives. Les habitants de Bédardville pourront y trouver du travail. Mais une autre fatalité pointe à l'horizon. Le 16 mai 1889, un grand incendie consume une partie du village de Saint-Sauveur, détruisant près de 500 maisons et jetant environ 5 000 personnes à la rue. Le *Journal de Québec* rapporte que le feu a presque « complètement ravagé le terrain Bédard ». C'est à la suite de cet incendie que les habitants de Saint-Sauveur décident par voie de référendum

Odeurs infectes et nauséabondes

« [...] ceux qui n'habitent pas la localité ne peuvent se faire une idée de l'odeur infecte qu'exhalent les déchets de boucherie quelquefois à moitié gâtés lorsqu'on les fait bouillir. C'est à empoisonner tout le quartier [...] et les égouts défectueux et mal entretenus sont loin d'être étrangers à l'atmosphère nauséabonde et malsaine qui règne dans certaines parties de Saint-Sauveur pendant les chaleurs d'été ».

> *L'Évènement*, 2 mai 1889

> Le 210-218, rue Elzéar-Bédard, l'ancienne maison de brique du maçon Prosper Boucher. Photographie Ville de Québec.

∨ Les ruines de Saint-Sauveur après l'incendie dévastateur de 1889. BAnQ; P600.





Guerre de clocher

Tout le territoire à l'ouest de la rue de Carillon et à l'est de Saint-Ambroise est graduellement occupé au tournant du 20^e siècle. La terre à Bédard n'est plus isolée, mais elle conserve son empreinte unique dans le paysage puisque les nouveaux développements ne sont pas faits dans son prolongement. Les îlots situés à l'ouest sont plus larges et profonds que ceux de Bédardville. À l'est, les rues suivent l'orientation oblique de l'avenue Simon-Napoléon-Parent.

Les 1 000 familles établies au nord de la rue Saint-Vallier sont assez nombreuses pour obtenir en 1917 la création de la paroisse du Sacré-Cœur-de-Jésus. Un groupe de citoyens propose de construire l'église en plein centre de la terre à Bédard. On achète alors les maisons qui se trouvent sur l'îlot désigné pour les démolir. Mais ce choix ne fait pas l'unanimité. D'autres paroissiens suggèrent un terrain plus grand à l'ouest de la rue de Carillon. Commence alors une guerre de clocher où, note-t-on dans les archives paroissiales, les esprits « s'échauffèrent » et les discours « devinrent d'une extrême violence ». Il faut recourir à la médiation de M^{gr} Paul-Eugène Roy qui choisit la seconde proposition, site actuel de l'église du Sacré-Cœur. Le premier terrain est alors vendu à la commission scolaire de Québec qui y fera ériger quelques années plus tard l'imposante école du Sacré-Cœur.

de fusionner à Québec. Le nouveau quartier obtient alors un système d'aqueduc et d'égouts, des rues macadamisées et éclairées, des trottoirs de bois et une caserne de pompiers équipée. L'entente d'annexion prévoit aussi l'aménagement d'un parc qui sera inauguré en 1897 sous le nom de Victoria. On y accède par l'actuelle avenue Simon-Napoléon-Parent.

Dans l'immédiat toutefois, il faut reconstruire le plus rapidement possible. Avec l'aide de la famille et d'amis, les sinistrés s'y mettent généralement le soir, après la journée de travail, ou le dimanche, par permission spéciale de l'Église catholique. Presque toutes reconstruites en bois, un matériau bon marché, les nouvelles maisons de Bédardville adoptent souvent la toiture mansardée au goût du jour. Une quinzaine d'habitations seulement sont lambrissées de brique et uniquement quatre d'entre elles entièrement refaites dans ce matériau, dont le remarquable 210-218 de la rue Elzéar-Bédard. Son propriétaire, Prosper Boucher, est entrepreneur maçon, ce qui explique sans doute le savant relief de briques de la façade.



▲ Rue de Montmartre, vers 1940, la première église paroissiale et le presbytère, aujourd'hui le Manoir Sacré-Cœur. *BANQ; P428.*

À cette époque, au moins une douzaine d'épicerie de coin de rue desservent les habitants de la terre à Bédard. On peut aussi se procurer des légumes frais, de la viande, du sucre d'érable, du tabac et des herbes médicinales à la halle Saint-Pierre, rue Durocher. Certains travaillent sans doute au grand abattoir situé à l'extrémité de la rue Sainte-Catherine. Tout près, à l'angle des rues de Carillon et Saint-Vallier, on a ouvert un cinéma, le Théâtre français, pas très loin de l'école de l'Ange-Gardien, un beau bâtiment de brique construit dans les années 1890 et transformé aujourd'hui en résidence, au 160, de Carillon. Le secteur compte également une manufacture de chaussures, la Boots and Shoes Factory de J. H. Gosselin, rue Louis-Falardeau. De nombreux résidents travaillent alors dans l'industrie du cuir comme tailleurs, tanneurs ou cordonniers machinistes; d'autres sont charretiers, journaliers, typographes, commis ou menuisiers. Depuis le déclenchement de la Première Guerre mondiale en 1914, il y a aussi des soldats sur la terre à Bédard.

Défilé de la Saint-Jean-Baptiste dans une rue de Saint-Sauveur, 1895. *BAAnQ; photographie Philippe Gingras; P585.*

L'ancienne école de l'Ange-Gardien, rue de Carillon, aujourd'hui une résidence de réadaptation psychosociale. *Photographie Ville de Québec.*



Un monde à part

Jusqu'aux années 1940, la frontière entre la ville et la campagne est beaucoup moins marquée qu'aujourd'hui. Les habitants du quartier ont des contacts fréquents avec les agriculteurs de la région qui vendent leurs produits à la halle Saint-Pierre ou directement dans les rues, à la criée. La campagne n'est d'ailleurs pas loin. Il suffit de traverser la Saint-Charles pour se retrouver en territoire agricole. De plus, les résidents gardent parfois des animaux dans leur cour arrière, des poules pour les œufs, des chevaux pour les livraisons, ou des cochons, qu'on peut abattre sur place pour en revendre la viande.

Au-delà de cette proximité avec la vie rurale, les résidents de la terre à Bédard sont renommés pour leur fort sentiment d'appartenance. Est-ce lié au long isolement du secteur ou aux métiers de ses premiers habitants? Toujours est-il que l'impression de former une communauté distincte y est très développée et qu'elle subsistera longtemps. Les garçons du terrain à Bédard semblent particulièrement attachés à leur territoire et surtout aux filles qui l'habitent. Personne de l'extérieur ne peut les approcher. Il y aurait eu, semble-t-il, de « méchantes chicanes » à ce sujet. La rue Saint-Vallier est le Rubicon qu'il ne faut pas franchir, à moins de chercher les ennuis.



Une frontière héritée du passé

« Quand je suis arrivé, dans les années 1980, traverser la rue Saint-Vallier c'était quelque chose. Les gens du secteur ne se mélangeaient pas avec ceux qui habitaient dans la partie sud du quartier. Aujourd'hui c'est différent. Il y a beaucoup de jeunes qui viennent d'ailleurs. »

> Entrevue avec Jacques Gauvin, 18 juin 2014



Un milieu grouillant de vie et d'activités

La Grande Dépression des années 1930 touche durement le quartier déjà fragilisé par le déclin de l'industrie de la chaussure. Mais la production manufacturière reprend de la vigueur au cours de la Seconde Guerre mondiale. La population principalement ouvrière de Saint-Sauveur forme à cette époque et dans l'après-guerre un milieu de vie dynamique en raison du nombre important d'enfants et de la solidité des relations familiales et de voisinage.

Sur la terre à Bédard, comme ailleurs dans le quartier, on placote souvent d'une cour à l'autre et à l'angle des rues, devant les nombreuses épiceries « de coin », où les achats sont marqués dans le cahier noir du commerçant. On aime les réunions de famille et les regroupements paroissiaux, les fanfares et les défilés. Dans cet univers homogène, francophone et catholique pratiquant, où les grands moments de la vie sont soulignés à l'église, on apprécie particulièrement les processions de la Fête-Dieu et de la fête du Sacré-Cœur, manifestations religieuses à grand déploiement qui lancent la course aux ornements des maisons.

< La rue Saint-Vallier vers 1945, une artère de services et de commerces très animée. AVQ; N001308.



Changement d'ambiance

Dès les années 1970, des programmes gouvernementaux d'aide à la rénovation permettent de retaper les bâtiments délabrés du secteur. Sous l'impulsion du Comité des citoyens et des citoyennes de Saint-Sauveur, certains immeubles sont aussi reconvertis en coopératives d'habitation, comme l'ancienne manufacture de chaussures, plus tard une fabrique de boîtes de carton, rue Louis-Falardeau, ou l'édifice à logements du 193-197, rue Denis-Jamet, dont la fenêtre en saillie remarquable en fait l'un des monuments du quartier.

◀ Animation devant une épicerie de coin du quartier de Saint-Sauveur, en 1949. AVQ; N003153.

▼ L'ancienne manufacture de chaussures de la rue Louis-Falardeau, reconvertie en coopérative d'habitation. Photographie Ville de Québec.



Les soirées d'amateurs à l'aréna du parc Victoria sont très courues, comme les vues musicales du Cinéma Laurier, construit en 1949 sur le site du Théâtre français. Au centre Durocher, qui a remplacé la halle Saint-Pierre incendiée, il y a une bibliothèque, des salles de billard et de quilles, parfois du théâtre. Mais les jeunes du terrain Bédard préfèrent les activités récréatives du patro Laval, situé rue Bigaouette, du bon côté de la rue Saint-Vallier. Puis, il y a les trottoirs et tout simplement la rue pour badiner, se chamailler ou jouer à la balle jusqu'à l'heure du couvre-feu. On sent à peine, dans ces moments-là, le chômage qui affecte de plus en plus de résidents. À Québec, les emplois industriels chutent dramatiquement à partir de 1954, passant de 17 500 à 6 700, en 1981. Le milieu s'appauvrit, se dégrade et se dépeuple en faveur des banlieues, comme dans les autres quartiers centraux de la ville.



On ferme les cours

« Ces dernières années, il y a au moins six familles avec des jeunes enfants qui se sont installées sur ma rue, Saint-Mathias. Ça amène beaucoup de dynamisme. Mais ce n'est plus comme avant, lorsque les cours étaient toutes ouvertes et qu'on échangeait avec les voisins. C'était convivial. Aujourd'hui les cours sont fermées. C'est plus individualiste. »

> Entrevue avec Mariette Labrecque, 6 juin 2014

Jour de marché au parc Durocher, à l'été 2015. Collectif Fardoche; photographie Luis Dionne. ^

L'école Sacré-Cœur, un atout pour les jeunes familles du quartier. Photographie Ville de Québec. v

Mais la survie de l'école est menacée à la fin des années 1980. Il faut une bataille en règle et la mobilisation des citoyens pour lui conserver sa vocation. L'école du Sacré-Cœur, qui accueille alors beaucoup d'enfants issus de l'immigration, est finalement sauvée. Ce n'est pas le cas des petits commerces de coin de rue caractéristiques d'un mode de vie : à une exception près, ils ferment les uns après les autres, ne faisant plus le poids devant les supermarchés.

Aujourd'hui, de jeunes familles s'établissent sur l'ancienne terre à Bédard, attirées par le coût abordable des maisons, quitte à faire elles-mêmes d'importants travaux de rénovation. Puis, il y a la présence de l'école, la proximité du parc Victoria, les commerces et restaurants variés de la rue Saint-Vallier Ouest, le nouveau marché d'été du parc Durocher et l'attrait d'un quartier en pleine mutation, reconnu pour sa grande mixité et son ouverture. Et bien sûr, il y a le charme indéniable de cet ancien secteur au paysage urbain unique. Oui, la population se renouvelle sur l'ancienne terre à Bédard, au même rythme que le mode de vie...





LE CHARME À L'ANGLAISE DE BELLES AVENUES DE MONTCALM



ZONE 6

Au plus fort de l'été, le feuillage des arbres matures est si dense le long des avenues des Érables et du Parc qu'il laisse dans l'ombre les maisons en rangée, les terrasses ou les unifamiliales qui les bordent. On les découvre sous une lumière tamisée, déclinées en une variété de styles, de formes et de matériaux. Dans ce secteur du quartier de Montcalm, les ornements et les détails architecturaux valent aussi le détour : jeux de briques, escaliers de fer ou de bois ouvragé, toitures élaborées, tourelles ou fenêtres arquées. Puis, il y a les jardins à l'anglaise qui foisonnent de fleurs et de plantes grimpantes. L'influence britannique est indéniable dans l'aménagement et l'architecture de ces deux belles avenues ouvertes au tournant du 20^e siècle pour la bourgeoisie de Québec, alors en grande partie anglophone. Témoignages d'une époque et d'un mode de vie, elles rappellent aussi les débuts laborieux de Ville-Montcalm, devenue l'un des quartiers les plus recherchés de Québec.



De guerre et de villégiature

La terre où seront tracées les avenues des Érables et du Parc fait partie à l'origine du fief Saint-Joseph, concédé aux Ursulines en 1639, à même la banlieue de Québec. Rapidement défrichée, elle sert au labour et au pacage jusqu'au 13 septembre 1759. Ce matin-là, elle devient territoire de guerre puisque c'est près du fief des religieuses que les armées de James Wolfe et de Louis-Joseph de Montcalm s'affrontent lors de la célèbre bataille des Plaines d'Abraham. Les Britanniques devenus maîtres de la

< Des maisons en terrasse, avenue des Érables, un élément distinctif du secteur. Photographie Ville de Québec.

∨ La façade avant de l'ancienne villa Lee, qui donnait autrefois sur la Grande Allée Ouest. Photographie Ville de Québec.



ville y déploient aussi leurs troupes en avril 1760, avant la bataille de Sainte-Foy. De ces événements, il reste peut-être quelques vestiges enfouis dans le sol. Et il y a des ononymes, dont ceux de Saunders et de Fraser, qui rappellent, comme le nom même du quartier, des acteurs de la guerre de la Conquête, à l'issue de laquelle la vallée du Saint-Laurent devient une colonie britannique.

Les religieuses perdent leurs récoltes au cours de la guerre. Il ne reste rien non plus de leur cheptel entièrement réquisitionné pour les besoins de l'armée. Il faudra des années pour réparer les dommages. La banlieue revient alors à la culture et à l'élevage avant de se transformer en terre de villégiature. Au cours du 19^e siècle, plusieurs propriétés sont découpées le long du chemin Sainte-Foy et du chemin Saint-Louis, aujourd'hui la Grande Allée Ouest, pour y construire des villas. À la recherche de tranquillité, d'air pur et de contact avec la nature, la bourgeoisie d'origine britannique fuit l'insalubrité de la ville et les épidémies qui s'y répandent de façon cyclique. Au milieu du siècle, le marchand William Henry Lee habite l'une de ces résidences implantées en retrait du chemin Saint-Louis. D'après un plan ancien, elle se dresse au bout d'une allée circulaire, à l'intérieur d'un vaste terrain encadré d'arbres où l'on semble avoir aménagé un grand jardin. Rare témoin de la villégiature dans le quartier de Montcalm, cette maison se retrouve aujourd'hui au 1184 de l'avenue du Parc. On remarque sa façade principale orientée vers la Grande Allée Ouest, qui en fut longtemps la voie d'accès.

∧ Les « tuniques rouges » de l'armée britannique déployées sur le plateau de Québec, le 28 avril 1760. BAC; aquarelle de George B. Campion; vers 1860; C-004501.



La terrasse Bijou en 1898. Elle subsiste aujourd'hui en partie.
BAnQ; détail d'une photographie de Fred C. Würtele; P546.



^ Quelques unités de la terrasse de 1878 où l'on reconnaît l'influence du style
 Second Empire. *Photographie Ville de Québec.*

Des terrasses anglaises à travers champs

En 1874, on annonce que le tramway hippomobile de Québec aura son terminus aux limites de la ville, près de l'avenue De Salaberry. L'occasion est belle d'amorcer le développement de la banlieue qui vient d'accéder au rang de municipalité sous l'appellation de Notre-Dame-de-Québec-banlieue. L'homme d'affaires Léonard-Irénée Boivin propose alors un plan de lotissement moderne et ambitieux entre les actuelles avenues De Salaberry et De Bourlamaque, qui donnera notamment naissance à l'avenue Cartier. Dans la foulée, John Henry Ross Burroughs entreprend aussi de lotir sa propriété. Elle est située plus à l'ouest, au-delà de l'avenue De Bourlamaque, entre les chemins Saint-Louis et Sainte-Foy.

Burroughs donne le coup d'envoi de son projet en ouvrant la Maple Avenue, un nom francisé ultérieurement. Il y fait construire une terrasse en 1878, aujourd'hui les 1061-1135 de l'avenue des Érables. Ce type d'habitation popularisé en Angleterre n'est pas une simple succession de maisons mitoyennes, mais bien un ensemble monumental, pensé comme tel, composé d'unités qui partagent un même concept architectural. En dessinant l'ensemble

de neuf maisons, l'architecte Joseph-Ferdinand Peachy reprend son style de prédilection, le Second Empire, caractérisé par la toiture mansardée et la richesse de l'ornementation inscrite autant dans la pierre et la brique que dans les boiseries ouvragées des portes. Peachy conçoit aussi la terrasse Bijou dont il reste aujourd'hui les 975-991 de l'avenue des Érables. Le ton est donné : jusqu'à la Première Guerre mondiale, les terrasses déclinées en une variété de modèles auront la faveur des développeurs du secteur. On y construira aussi des maisons jumelées ou en rangée, car la mitoyenneté, modèle par excellence de l'habitat urbain, devient l'une des particularités du futur quartier de Montcalm.

Mais dans l'immédiat, les projets de Burroughs et de Boivin stagnent. Québec connaît des années difficiles avec le déclin du commerce du bois et de la construction navale. Les unités de la terrasse Burroughs, qu'on peut acheter en étalant les paiements sur dix ans – une nouveauté à l'époque –, trouvent toutefois preneurs, auprès des membres de la famille Burroughs. James Carrel, fondateur du *Quebec Daily Telegraph*, acquiert aussi une de ces maisons, mais comme résidence d'été. Après tout, la terrasse Burroughs est construite à travers champs et pâturages !

Le vent dans les voiles

À Québec, la reprise économique du tournant du 20^e siècle favorise l'expansion de la ville et son débordement dans Notre-Dame-de-Québec-banlieue. L'urbanisation est facilitée par la mise en service du tramway électrique en 1897, dont les deux lignes se croisent sur l'avenue des Érables. D'après les journaux, l'activité y est intense vers 1900 : M. Octave Lemieux s'y construit une jolie résidence de brique à deux étages avec « toit français »; MM. Clarke, Drysdale, Hunt et Slater s'y construisent aussi, comme M. Beemer, qui a électrifié le tramway. Il se fait ériger « une superbe résidence » dessinée par « un architecte de New York ». MM. Doddridge, Houghton et Norris s'y font aussi bâtir de belles maisons d'architectes. Si bien que *Le Soleil* du 25 août 1900 prévoit que l'avenue des Érables sera occupée bientôt « par une classe de résidences élégantes ».

La fébrilité en cours incite le conseiller municipal Walter Sharpe à lotir lui aussi sa propriété. Contraint par la présence de la villa Lee et guidé surtout par le désir de rentabiliser l'espace au maximum, il ouvre en 1902 une avenue parallèle à des Érables, la Park Avenue. Sharpe interrompt ainsi la progression vers l'ouest des rues Aberdeen et Saunders, ouvertes par Boivin. Puis, l'homme d'affaires commande une terrasse auprès de la firme d'architectes Staveley et Staveley. Cette dernière livre les plans des 1069-1145 de l'avenue du Parc, un ensemble remarquable de 11 maisons conçues selon 6 modèles différents. En 1916, les Staveley réalisent le jumelé du 1185-1195, qui contribue aussi à l'engouement sur cette avenue pour la brique rouge et le style des cottages anglais.

V La terrasse Sharpe, un ensemble remarquable composé d'unités de six modèles différents. Photographie Ville de Québec.





Une municipalité en pleine croissance

La municipalité devient Ville-Montcalm en 1908. Elle tente de contrôler sa croissance en adoptant des règlements qui interdisent par exemple la présence de manufactures et de maisons de bois sur le territoire. On impose aussi la valeur minimale des futures maisons des avenues des Érables et du Parc, qui demeureront ainsi la chasse gardée de la bourgeoisie. Gens d'affaires, marchands, détaillants, industriels et représentants de grandes compagnies s'y établissent, surtout des anglophones qui dominent à cette époque le monde des affaires. Le caractère bourgeois des deux avenues est accentué par l'aménagement à proximité du parc des Champs-de-Bataille, nouvellement créé.



Aisance matérielle certes, mais qui n'empêche pas la maladie. Plusieurs cas de diphtérie sont signalés au début du 20^e siècle, comme à la résidence de James Lonergan, au bas de l'avenue des Érables. En janvier 1908, c'est la fièvre typhoïde qui se répand, transmise notamment par l'eau polluée. Les autorités médicales assurent pourtant que l'eau de Ville-Montcalm est de bonne qualité. La municipalité s'est lourdement endettée pour installer son aqueduc qui ne suffit d'ailleurs plus à la tâche. Elle a aussi des problèmes avec l'évacuation des eaux usées. Ces difficultés amènent finalement l'annexion à Québec en 1913.

L'avenue du Parc est alors prolongée au-delà de la rue Fraser jusqu'à la rue Saint-Cyrille, aujourd'hui le boulevard René-Lévesque. On aménage des terre-pleins le long des trottoirs pour y planter des arbres, une note d'élégance supplémentaire pour cette voie que l'on veut prestigieuse. À l'angle de l'avenue des Érables et de la rue Saint-Cyrille, la compagnie qui exploite le tramway a construit en 1912 une petite gare de brique à un étage. Elle sert de jonction entre les lignes de Québec et le nouveau parcours de Sillery. Une dame Cochrane y vend des billets de tramway, des journaux, des revues, des cigares, des boissons gazeuses et des bonbons « à la cenne » fort prisés des enfants du voisinage. « La Jonction de Sillery » devient une véritable institution dans le nouveau quartier.

^ En 1908, festivités sur les plaines d'Abraham, un parc en devenir qui donnera du prestige aux rues voisines. AVQ; N019368.

< Le tramway de l'avenue des Érables contribue au développement du secteur. AVQ; N001837.



Le charme discret de la bourgeoisie

Plusieurs belles maisons sont construites du côté ouest de la Park Avenue dans les années 1920. Au 1144 par exemple, l'architecte Lorenzo Auger donne une touche glamour à sa réalisation en dessinant de grandes ouvertures en plein cintre qui évoquent les résidences hollywoodiennes des stars de cinéma. Des habitations, surtout des maisons en rangée, sont érigées également sur l'avenue des Érables, devenue beaucoup plus francophone que sa voisine. Car ce sont des Barrow, Hay, Judge, Ross, Simpson ou Teakle qui habitent la Park Avenue, des noms d'origine britannique comme on en trouve aussi dans les rues voisines, Learmonth, Lemesurier ou Moncton, développées à cette époque.

Dans ce secteur de la ville, on se côtoie entre anglophones, francophones, protestants ou catholiques, sans tensions apparentes, ni sans chercher les rapprochements. Jusqu'aux années 1940, il est encore possible d'y vivre exclusivement en anglais. Chaque communauté a ses institutions, ses œuvres de charité et ses établissements scolaires, telles l'école catholique irlandaise St. Patrick

< Le 1144 de l'avenue du Parc, une maison au style élégant. Photographie Ville de Québec.

< La famille White devant sa résidence de l'avenue du Parc, au début des années 1950. Collection Monique White.



Les indispensables bonnes à tout faire

« Pas un pouce de vitre ou de glace, pas une argenterie, ni un cuivre, qu'elles n'aient polis et repolis, pas une crasse ou une poussière qu'elles n'aient extirpées et chassées des tapis et des meubles [...] elles ont lavé, essuyé, briqué, encaustiqué, épluché, bouilli et rôti, frit, rissolé, débarbouillé et bercé, consolé et soigné les enfants et les malades, montant et descendant, jour après jour, trois ou quatre étages, de la cave au grenier. »

> Anne Hébert, *Le premier jardin*, 1988, p. 116



< Des maisons en rangée de l'avenue des Érables, en 1956. BAnQ; photographie Jean-Paul Morisset; E6.

Changement de génération

Dans l'après-guerre, le changement le plus marquant est la mise au rancart en 1948 des derniers tramways, au profit d'autobus présumés plus performants. Puis, il y a la construction, rue Saint-Cyrille, d'une nouvelle « Jonction », sorte de centre commercial avant l'heure, occupé aujourd'hui par un restaurant. On y trouve des logements, un salon de coiffure, deux cabinets de dentistes, un comptoir-lunch, une pharmacie, une pâtisserie, une tabagie, un salon de barbier et même une salle de jeux.

Tous les terrains vacants des avenues des Érables et du Parc sont graduellement comblés de jumelés et d'immeubles à appartements. Et les propriétaires de l'avenue du Parc sont désormais franco-phones. En 1948, on compte toujours des chefs d'entreprise dans ce secteur de la ville, mais on y remarque aussi plusieurs médecins,

de l'avenue De Salaberry, ou l'école protestante St. George, un bâtiment occupé aujourd'hui par Les Loisirs Montcalm, boulevard René-Lévesque. Même les activités sportives sont parfois associées à une communauté spécifique. En 1915, le Quebec Curling Club s'établit derrière la Park Avenue, en bordure de la future rue Fraser. Ce sport exclusivement écossais et élitiste au 19^e siècle s'ouvre alors aux Canadiens français et aux Irlandais d'origine.

Mais peu importent la langue et la confession religieuse, le mode de vie bourgeois est semblable dans ces habitations de pierre et de brique qui comptent souvent une dizaine de pièces. Les travaux de réparation et le jardinage sont confiés à des hommes à tout faire. Certains ont des chauffeurs, tel l'homme d'affaires Étienne Paradis de l'avenue des Érables. L'entretien ménager et la préparation des repas sont assurés par des bonnes, généralement francophones, qui revêtent tablier blanc et coiffe. Les francophones étudient dans les établissements privés de la ville; les Anglo-protestants au Quebec High School ou dans des pensionnats de l'extérieur. L'hiver, on skie sur les Plaines ou au lac Beauport. On se fréquente aux bals dansants du Château Frontenac ou aux diverses activités sportives du Quebec Winter Club de l'avenue Wilfrid-Laurier, dont il faut bien sûr payer le *membership* annuel. L'été, les familles se rendent à leur résidence secondaire des lacs Beauport et Saint-Joseph, de l'île d'Orléans ou du Bas-Saint-Laurent.

Chez les grands-parents, angle Saint-Cyrille et du Parc

« Il me revient à la mémoire une demeure plutôt sombre et austère, figée dans un décor des années quarante, où l'odeur du cigare flottait dans l'air. Je me rappelle avec nostalgie [...] l'immense table de billard du sous-sol, l'horloge grand-père qui sonnait aux quarts d'heure, l'aquarium aux poissons rouges, le gazouillis du serin dans la salle à manger... Fidèle et discrète, Raymonde [la domestique] nous accueillait avec le sourire et, si nous étions chanceux, nous offrait ses succulents doigts de dame glacés à la vanille. »

> Jean Barry, *La vie âpre et douce. Regard sur mes aïeux Gosselin*, [2013]

ingénieurs, comptables ou notaires et surtout des employés de la fonction publique, dont Maurice L. Hébert, directeur de l'Office du tourisme, qui habite avec sa famille la terrasse Sharpe. Sa fille, Anne Hébert, y fait ses débuts littéraires.

Les changements les plus draconiens surviennent dans les années 1970, lors de la démolition de quatre résidences de la Grande Allée Ouest, près de l'avenue des Érables, pour construire une tour d'habitation à haute densité. Une seconde tour est édiflée près de l'avenue du Parc, aux abords de la villa Lee, témoin impassible des bouleversements. L'arrivée d'une nouvelle génération de professionnels souvent soucieux du patrimoine marque la décennie suivante. Ils prennent d'assaut les maisons en rangée du secteur, de même que les immeubles à appartements, dont plusieurs sont transformés en copropriétés. En rénovant, en restaurant, en fleurissant les parterres devant les résidences, ils contribuent à maintenir la beauté et l'identité éminemment anglaise des avenues des Érables et du Parc. Deux fleurons du quartier de Montcalm à l'ambiance feutrée et recherchée.

▼ La tour d'habitation construite à l'angle de l'avenue des Érables et de la Grande Allée Ouest, en 1986. La maison au premier plan n'existe plus aujourd'hui. AVQ; N029245.

➤ Une avenue qui dégage un charme indéniabte. Photographie Ville de Québec.

Un coup de cœur, avenue des Érables

« Nous, on a acheté notre maison de l'avenue des Érables en 1981. On a eu un véritable coup de cœur dès qu'on a vu la photo de l'annonce dans le journal. Il y avait beaucoup de rénovations à faire, mais on a décidé d'y aller pièce par pièce. J'adorais le secteur. On pouvait se rendre à pied au travail, puis on était à côté des Plaines et de l'avenue Cartier pour faire nos courses. »



> Entrevue avec Francine Paradis, 13 mars 2014





UN AIR DE JEUNESSE DANS LE VIEUX-LIMOILOU



ZONE 7

Au cœur du Vieux-Limoilou, un amalgame de résidents de souche et de nouveaux venus cohabite au quotidien. On se donne rendez-vous sur la 3^e Avenue, étonnante et conviviale avenue commerciale. La 5^e Rue en impose avec sa caserne aux portes monumentales et l'église de Saint-Charles-de-Limoilou qui se dresse au loin, toutes deux en attente d'une nouvelle vocation. Il faut à tout prix marcher jusqu'à la 8^e Avenue, frontière institutionnelle sur laquelle de courtes rues bordées de résidences aux formes et gabarits hétérogènes viennent se greffer, les rues Flynn, Olier et autres. Quel contraste avec le lotissement à l'américaine instauré par la Québec Land dans presque tout le Vieux-Limoilou ! Des ruelles s'y croisent à l'arrière de triplex docilement alignés alors que de fantaisistes escaliers, dont certains en colimaçon, atterrissent au pied des immeubles sur de larges artères portant des numéros. Autant d'indices d'une histoire qui court depuis longtemps, autant de pans de vie imprimés dans le paysage actuel de ce secteur du Vieux-Limoilou.

À l'ère d'Hedleyville

Au début du 19^e siècle, tout le territoire au nord de la rivière Saint-Charles est agricole. On y accède de Saint-Roch par le pont Dorchester où convergent les chemins de Beauport et de Charlesbourg – futurs chemin de la Canardière et 1^{re} Avenue –, tracés deux siècles plus tôt. Depuis 1730, les sœurs de l'Hôtel-Dieu sont propriétaires d'une étroite bande de terre qui s'étire entre l'actuelle 6^e Avenue et le boulevard des Capucins. Elles y exploitent une ferme léguée par Timothée Roussel, longtemps chirurgien de l'Hôtel-Dieu, à deux de ses filles, religieuses augustines. La propriété voisine, qui s'étendrait aujourd'hui entre les

< Animation musicale sur la 3^e Avenue. Photographie Ville de Québec.



6^e et 1^{re} Avenues, est également agricole jusqu'à ce que son propriétaire, William Hedley Anderson, participe avec son associé F.-X. Paradis à l'activité maritime qui règne aux abords de la rivière Saint-Charles.

Dans les années 1840, le commerçant de bois lotit une partie de sa terre pour y loger ses employés venus des campagnes environnantes. Ainsi naît Hedleyville, une modeste agglomération qui comptera une cinquantaine de maisons dans les années 1860, regroupées autour de ce qui deviendra la 3^e Rue. Charpentiers, menuisiers, cordiers, voiliers résident et travaillent ainsi à portée de vue de la famille Anderson, qui habite tout près. Les Augustines cèdent alors un terrain pour y construire une école, aujourd'hui classée immeuble patrimonial, au 699-701 de la 3^e Rue.

Mais la construction navale bat de l'aile dans les années 1860, tandis que périclité l'exportation de bois équarri vers la Grande-Bretagne. La croissance d'Hedleyville est compromise. Quant à la famille Anderson, elle plie bagage et retourne en Angleterre, gardant ses terres en réserve dans l'attente d'une offre avantageuse qui se présentera 40 ans plus tard.

Les Augustines à l'œuvre

Au moment où l'économie régionale reprend de la vigueur, au tournant des années 1890, deux chemins de fer sont construits en passant par Hedleyville, le premier reliant Sainte-Anne-de-Beaupré et le second, le Lac-Saint-Jean. L'apparition d'une gare et de voies ferrées en bordure de leur ferme amène les Augustines à lotir leur propriété en 1891. Dans la continuité des rues d'Hedleyville, vont naître les petites rues De Beaujeu, Flynn, J.-E.-Cauchon, Olier. Mais les religieuses réservent la portion est de la future 8^e Avenue à des fonctions institutionnelles. Dès le départ, elles en détachent un terrain pour la construction d'une église et d'un presbytère. Ce legs à la paroisse de Saint-Charles en devenir favorisera le développement des lieux. Toutefois, rien ne laisse soupçonner les difficultés de départ. Les offices sont célébrés dans une corderie pendant l'érection de la première église, rasée par les flammes en 1897. Sa reconstruction trois ans plus tard est objet de fierté mais aussi de soucis financiers pour les pères capucins à qui la paroisse est confiée. Un second incendie les oblige d'ailleurs à construire à partir de 1918 l'église d'aujourd'hui.

< L'ancienne école de la 3^e Rue dont le clocheton rappelle la fonction scolaire du bâtiment. Photographie Ville de Québec.



^ Le noyau d'Hedleyville en 1899 autour de la première église de Saint-Charles.
 AVQ; N008266.

Hedleyville se joint à d'autres hameaux implantés au nord de la Saint-Charles pour former la nouvelle municipalité de Limoilou en 1893. Le maire et les conseillers tiennent leurs premières réunions dans l'école d'Hedleyville, le bâtiment alors le plus imposant de la modeste localité semi-rurale. Les coûts d'un service d'aqueduc et d'égouts, de voirie et de prévention des incendies – en 1892, un feu détruit presque tout Hedleyville – préoccupent les responsables municipaux car le revenu annuel moyen des 3 000 résidents de Limoilou est très faible. La jeune municipalité est aussi aux prises avec des inondations saisonnières, quand la Saint-Charles sort de son lit lors des grandes marées. Malgré tout, à l'aube du 20^e siècle, Limoilou a de l'avenir : en grande partie agricole, son vaste territoire est objet de convoitise.

La modernité aux portes des vieux faubourgs

Dans la région de Québec, les débuts du 20^e siècle ouvrent une ère d'optimisme. L'essor industriel et commercial de la ville et du coup la croissance de la population éveillent l'intérêt des spéculateurs et des promoteurs fonciers. À distance de marche du quartier de Saint-Roch, nouveau centre de l'activité économique, les terres de Limoilou ont tout pour séduire. En 1906, l'ancienne ferme de la famille Anderson est achetée par la Quebec Land Company pour être finalement lotie à l'américaine ! Trois promoteurs montréalais, dont le propriétaire du journal *La Presse*, Trefflé Berthiaume, ont la main heureuse en s'associant à Édouard-Burroughs Garneau, frère du maire de Québec, Georges Garneau. Il pourra jouer de son influence politique pour servir les intérêts de la compagnie.

Le projet de la Quebec Land, qui rappelle le quadrillé des villes américaines, est novateur à plusieurs égards. On y prévoit des rues larges, un réseau de ruelles en H et des lots beaucoup plus grands que dans les quartiers anciens. Autres nouveautés, tous les immeubles devront être construits en retrait du trottoir et chaque logement aura son entrée privée. Les résidents pourront y jouir de grands appartements aux typiques salons doubles, parfaits pour les grandes familles. À partir des logements superposés, majoritairement des triplex, les escaliers débouleront sur les trottoirs, une arrière-scène idéale pour immortaliser en photo des moments importants de la vie familiale : naissance, entrée à l'école, première communion, mariage...



Une Rue à Limoilou Québec. 189.- (Canada)

< Des maisons à logements de brique, dans l'actuelle 2^e Rue, sans doute construites après l'incendie de 1892. AVQ; N000867.



Le paysage du secteur porte l’empreinte du projet de la Quebec Land greffé aux développements antérieurs de la famille Anderson et des sœurs de l’Hôtel-Dieu. Encore bien visibles aujourd’hui, ces îlots anciens apportent rupture et fantaisie à la symétrie bien ordonnée de la Quebec Land. C’est le cas aussi de quelques bâtiments de plan triangulaire qui s’ajustent à la diagonale formée par le chemin de la Canardière.

- < Des employés de la Quebec Land vers 1912, dans le bureau de l’entreprise, au moment où la vente des terrains de la compagnie bat son plein. AVQ; N031062.
- ∨ Un bâtiment dont la forme est adaptée à la diagonale du chemin de la Canardière. Photographie Ville de Québec.

Ainsi, entre 1906 et 1917, des centaines de lots trouvent preneurs. La publicité de la Quebec Land fait miroiter un investissement avantageux qui attire de jeunes familles, des fonctionnaires, des ouvriers spécialisés. La réussite de la compagnie immobilière est spectaculaire, alors qu’ailleurs le démarrage de modèles semblables est beaucoup plus lent. À coup sûr, l’annexion de Limoilou à la ville de Québec en 1909 est un atout majeur. Elle entraîne l’extension du réseau d’aqueduc et d’égouts, l’arrivée des tramways, l’abolition du péage sur le pont Dorchester, la construction du pont Drouin et d’un poste d’incendie. Limoilou a le vent dans les voiles. Le développement se fait toutefois au compte-gouttes sur les terres de l’Hôtel-Dieu où les petites rues ouvertes peinent à se raccorder aux artères voisines de la Quebec Land. Sans doute trop apparenté aux quartiers de Saint-Roch et de Saint-Jean-Baptiste, le lotissement sans ruelles, où les maisons sont construites sur le trottoir, suscite peu d’engouement : les futurs résidents sont à la recherche de nouvelles façons de vivre.





renommée pour son beurre, sa crème glacée et son lait pasteurisé. Puis, il y a les peintures Juneau de la 3^e Avenue et une manufacture de chaussures de travail et de gants dans la 3^e Rue... On a de tout pour tous !

Les emplois vont en se multipliant aux ateliers ferroviaires du Canadien National aménagés au-delà de l'actuel boulevard des Capucins et, depuis 1927, à l'Anglo-Canadian Pulp and Paper Mills Ltd., papetière qui deviendra l'un des grands employeurs de Limoilou. Entre 1911 et 1931, la population de la paroisse passe de 5 050 à près de 27 000 habitants. C'est le quartier qui connaît la plus forte croissance de la ville. En 1945, au moment où il atteint son point de saturation, les soutiens de famille sont surtout des ouvriers, employés notamment dans l'industrie. Plusieurs sont commis ou fonctionnaires et, comme dans tous les quartiers, on y rencontre aussi quelques notables.

Vie de paroisse

En charge de la paroisse de Saint-Charles-de-Limoilou depuis 1902, la communauté des Capucins veille à redresser la situation financière de leur desserte et à resserrer les liens entre les paroissiens. Les religieux peuvent compter sur la collaboration des Sœurs servantes du Saint-Cœur de Marie et des Frères du Sacré-Cœur, qui ouvrent un couvent et deux écoles. Dans les années 1910, les Capucins encouragent la pratique d'activités culturelles, lancent un journal de quartier, le bulletin paroissial, font construire une salle paroissiale dont la bibliothèque compte rapidement 5 500 volumes. La paroisse est lieu de rencontre après la messe du dimanche, aux heures de récréation, lorsque les jeunes arrivent à l'école et en repartent, ou lorsqu'ils fréquentent la salle paroissiale de la 8^e Avenue.

Rythmée par le passage des tramways, la 5^e Rue est alors la rue principale, bordée par une dizaine de commerces et deux banques. Elle joue de prestige avec la caserne signée par l'architecte Georges-Émile Tanguay en 1910, alors que la façade de l'église de Saint-Charles se dresse en fond de scène sur la 8^e Avenue, présence tout à la fois rassurante et impressionnante. Cette partie de Limoilou compte aussi dans les premières décennies du 20^e siècle plusieurs entreprises industrielles et commerciales, des petits magasins, des entrepôts, des glacières, une conserverie et, derrière l'église, une fabrique de portes et fenêtres. Il y a aussi la boucherie Lafleur dans la 5^e Rue, dont les saucisses et charcuteries deviendront célèbres, sans oublier la Laiterie Laval de la 4^e Avenue,

◀ *Procession des Sœurs servantes du Saint-Cœur de Marie depuis leur couvent jusqu'à l'église de Saint-Charles-de-Limoilou construite à l'extrémité est de la 5^e Rue. ASSSCM.*

▼ *Au temps des voitures à cheval, la très belle caserne de pompiers de la 5^e Rue, en 1924. AVQ; N001278.*





La Basse Ville

« Moi je suis d'une ruelle
Comme on est d'un village
Entre les hangars de tôle
Pis les sacs à poubelle
Entre la Huit pis la Neuf
Entre la Deux pis la Trois
Entre l'école pis l'église
Ma p'tite enfance est là »

Sylvain Lelièvre

^ Les ruelles du Vieux-Limoilou, aujourd'hui surtout utilitaires, ont longtemps servi de terrains de jeux. Photographie Ville de Québec.

v Trois sœurs près de la résidence familiale où l'une d'elles habite toujours, 70 ans plus tard. Collection Francine Welman.

Vie de famille

Dans les années 1950, les familles nombreuses ne sont pas l'exception dans le secteur de Limoilou. Parfois, comme chez les Thériault de la 8^e Rue, elles ont même jusqu'à 16 enfants « sans jumeau ou jumelle ». C'est l'époque où des fermiers de Charlesbourg entrent avec leurs bidons de lait pour remplir les bouteilles directement sur la table de la cuisine; où l'on entend les marchands itinérants et les réparateurs de toutes sortes, dont « Monsieur Parapluie », passer de maison en maison en chantant leur rengaine. Ils circulent dans les ruelles et frappent à la porte arrière car l'entrée avant est réservée à la visite. Auteur-compositeur-interprète né dans le secteur, Sylvain Lelièvre les a chantées ces ruelles où, parmi les écuries, les ateliers d'artisans et les marchands ambulants, les enfants jouent du matin au soir. À la corde à danser, au drapeau, aux billes... Ce sont eux les vrais propriétaires des ruelles jusqu'à l'arrivée invasive de la télé et de l'auto.

Le soir, on veille sur les balcons. Bonnes ou mauvaises, les nouvelles circulent tandis qu'on jette un œil à la marmaille. Certains se rendent à l'angle de la 3^e Avenue et du chemin de la Canardière devant la vitrine du marchand de meubles où les écrans de télé diffusent l'Ed Sullivan Show ou le téléroman *La famille Plouffe*... Une télévision qui demeure muette jusqu'à ce que les propriétaires installent des haut-parleurs à l'extérieur.



Mais, avec la popularité croissante de l'automobile à partir des années 1960, la banlieue va drainer au nord de la 18^e Rue et vers Charlesbourg des notables, des fonctionnaires, des marchands, des ouvriers spécialisés. Nombreux sont les propriétaires et les locataires des triplex de la Quebec Land à se laisser séduire par le rêve de la maison unifamiliale. Entre 1961 et 1976, Saint-Charles-de-Limoilou perd près de 2 300 paroissiens. Trois mails commerciaux s'installent en périphérie, rivaux coriaces des commerces variés du quartier. Il faut aussi composer avec la pollution et, tout comme la population, les logements construits au début du 20^e siècle vieillissent. Certains immeubles frôlent l'insalubrité, il faut rénover, réparer, revamper.

Un quartier convivial et pratique où l'on trouve de tout à cinq minutes de chez soi. Photographie Ville de Québec.

Du théâtre dans la ruelle

« À l'épicerie de madame Rhéaume, sur la 3^e Avenue au coin de la 7^e Rue, nous les filles on ramassait des bouchons dans le décapsuleur de la machine à liqueurs. C'était une monnaie d'échange pour assister aux pièces de théâtre improvisées qu'on donnait dans le hangar de la cour arrière. »

> Entrevue avec Louise et Rachel Thériault, 11 mars 2014



Un air de jeunesse

Les années 1980 apportent toutefois un vent de fraîcheur avec l'arrivée de jeunes familles à la recherche de vastes appartements ensoleillés, à coût raisonnable. Bien des professeurs et des étudiants du cégep de Limoilou, ouvert en 1967, se greffent aux résidents de souche. Une nouvelle ère commence sous le signe de la restauration des logements et de la revitalisation, pour la 3^e Avenue et la rivière Saint-Charles dont les abords sont assainis et verdis. S'y côtoient les résidents « de souche » et les nouveaux venus. Les services se multiplient, de nouveaux rapports de solidarité se tissent.

À Noël, résidents et commerçants participent à une foule d'activités pour célébrer l'hiver. Ils collaborent notamment à une œuvre lumière collective, la seule de cette ampleur au pays. En été, les événements festifs se succèdent dans le secteur. Parenthèses urbaines, des prestations musicales se donnent en direct des balcons ou dans un « stationnement » pour piétons avec bancs publics.

Vivant, vert, central

« J'ai choisi de revenir dans Limoilou pour la vie du quartier, pour l'espace, les arbres et les parcs. Pour la proximité du centre-ville aussi, les services de transport en commun et le coût encore abordable des loyers. Le Vieux-Limoilou est un petit village dans la ville. »

> Entrevue avec Camille Brunelle-Hamann, 15 janvier 2015

Sur les terrasses, dans les cafés, les restaurants ou les commerces, se côtoient aujourd'hui étudiants, jeunes retraités, bébés en poussettes, résidents de souche... Sur la populaire 3^e Avenue, des produits fins, des restaurants aux menus alléchants, des dépôts où l'on peut faire réparer sa cafetière, des bars pour les fidèles ou les gens de passage, des commerces où l'on trouve de tout. En quelques décennies, c'est une vraie cure de jeunesse qu'a accomplie le Vieux-Limoilou!

Un nombre croissant de jeunes familles choisissent de vivre dans le quartier. Photographie Ville de Québec.



À l'angle de la 3^e Avenue et du chemin de la Canardière, inauguration en 2015 d'une place publique temporaire originale et sympathique, à l'image des gens du quartier. Photographie Ville de Québec.





L'ÉTERNEL VILLAGE DE SAINT-SACREMENT



Développé en grande partie dans l'après-guerre, le quartier de Saint-Sacrement a pourtant un centre plus ancien qui a conservé à ce jour l'apparence d'un village. Entre la rue Eymard et les avenues Saint-Sacrement et Holland, il s'articule autour du chemin Sainte-Foy, qui a tout d'une rue principale traditionnelle avec son imposante église, son école, sa caisse populaire, ses commerces et services variés. De part et d'autre de cette voie animée, de larges rues paisibles sont disposées en un quadrillage presque parfait suivant un plan d'aménagement du début du 20^e siècle. Sur des terrains de bonnes dimensions, bien ombragés en été, des duplex, des unifamiliales, des immeubles à appartements de différentes époques rappellent la croissance lente de ce secteur longtemps isolé. Arrivées au compte-gouttes jusqu'aux années 1940, les familles pionnières ont fini par s'enraciner et développer un esprit d'appartenance redevable en partie aux Pères du Très-Saint-Sacrement, véritables animateurs et promoteurs du développement du quartier et de son cœur villageois.

ZONE 8

< Duplex et maisons individuelles se succèdent rue Marie-Rollet.
Photographie Ville de Québec.

Un homme ambitieux à l'œuvre

Des fermes et des domaines de villégiature occupent le territoire de Saint-Sacrement au milieu du 19^e siècle. Ils appartiennent généralement à la bourgeoisie d'origine britannique. George O'Kill Stuart, alors maire de Québec, habite par exemple la Holland House, une vaste propriété accessible par le chemin Sainte-Foy et bordée à l'ouest par une route de terre qui deviendra l'avenue Holland. De là, jusqu'au domaine Bellevue, où la congrégation de Notre-Dame inaugurerait un couvent en 1874, on trouve des propriétés champêtres entourées de boisés et de grands jardins sur lesquelles on bâtit le noyau villageois de Saint-Sacrement.

Avec le retour à la croissance économique, au début du 20^e siècle, toutes les terres de la région de Québec tombent dans la mire de promoteurs et spéculateurs fonciers. Tandis que plusieurs compagnies sont à l'œuvre dans la vallée de la Saint-Charles, à Limoilou notamment, d'autres s'intéressent au plateau de Québec. En 1909, la Montcalm Land y achète des terrains situés aux limites de Ville-Montcalm pour les lotir et les revendre avec profits. Sa propriété, le Parc Montcalm, s'étendrait aujourd'hui de la rue Eymard à l'avenue Holland et du coteau jusqu'au boulevard Laurier. Un secteur fort éloigné de l'activité urbaine, mais les dirigeants de la compagnie immobilière sont optimistes, au premier chef l'homme d'affaires et député fédéral Rodolphe Forget.



- ▲ Rodolphe Forget, un des hommes d'affaires canadiens-français les plus puissants de son époque. *BAnQ; P1000.*
- ▼ La maison Holland vers 1840, vaste résidence au sein d'un domaine agricole. *BAC; aquarelle de J. Grant; C-002191.*



Pour ce Montréalais ambitieux, un des rares millionnaires canadiens-français, l'achat du Parc Montcalm est une activité parmi d'autres : l'époque est à la concentration des entreprises. Après s'être assuré le quasi-monopole du marché montréalais de l'hydroélectricité, Forget a entrepris d'étendre ses activités à d'autres secteurs économiques, et cela dans la région de Québec. En novembre 1909, il crée un consortium de compagnies de chemins de fer et de distribution de gaz et d'électricité, la Quebec Railway, Light, Heat and Power, qui exploite également le réseau des tramways de la ville. La mise en valeur du Parc Montcalm en sera grandement facilitée. Forget approuve la construction d'une nouvelle ligne de tramway en 1910, laquelle passera par le Parc Montcalm pour atteindre Sillery. L'installation du gaz, de l'électricité et du téléphone se fait tout aussi aisément. Pour obtenir le service d'aqueduc et d'égouts, Forget va jusqu'à prêter l'argent nécessaire à la municipalité de Ville-Montcalm en échange d'une exemption de taxes.



Le « bloc Forget », premier ensemble de maisons construit sur le site du Parc Montcalm. Photographie Ville de Québec.

Les quatre premiers religieux du Très-Saint-Sacrement posent devant la nouvelle chapelle, en 1916. ARTSS; 1.2.3. A03E01 (2).



Le salut par l'Église

Le lotissement du Parc Montcalm s'articule autour de l'actuelle avenue Marguerite-Bourgeoys, ouverte entre le chemin Gomin et le sommet du coteau. Dans sa partie nord, elle sert d'épine dorsale à une série de rues perpendiculaires desservies par des ruelles, comme à Limoilou. La seule entorse au quadrillage est la diagonale du chemin Sainte-Foy, une voie tracée au 17^e siècle qui oblige la compagnie à dessiner à cet endroit des lots plus profonds, qui favoriseront d'ailleurs l'implantation de commerces.

Pour stimuler le développement, la Montcalm Land fait construire dès 1910 une série de maisons en rangée, le « bloc Forget », aujourd'hui aux 930-962 de l'avenue Marguerite-Bourgeoys. Elle érige aussi deux maisons modèles assez imposantes, aux 870-880 et 850 de la même avenue. Il faut dire que la compagnie revendique le statut de « Westmount de Québec » ! Mais elle cherche aussi à attirer des ouvriers depuis qu'on a annoncé l'arrivée prochaine d'ateliers ferroviaires dans Saint-Malo, au bas du coteau. Dans ses publicités, la Montcalm Land fait valoir les qualités de son lotissement qui allie le « confort moderne aux agréments de la campagne ». Elle se targue de vendre en moyenne 25 terrains par semaine, ce qui en réalité est loin du compte. En 1913, au moment où Ville-Montcalm devient un quartier de Québec, il n'y a qu'une vingtaine de maisons sur le territoire de la compagnie. Le Parc Montcalm souffre de son éloignement et de la concurrence des compagnies immobilières actives à Saint-Malo et surtout à Limoilou. Ce sont elles qui drainent la population ouvrière.

Une aide inespérée arrive là où l'on ne l'attendait pas. À la recherche d'un lieu tranquille pour établir un noviciat et un centre eucharistique, les religieux du Très-Saint-Sacrement trouvent la perle rare en bordure de la côte des Bell, aujourd'hui l'avenue Saint-Sacrement. Ils estiment qu'à cet endroit « la beauté de la nature, la santé du grand air et la solitude de la campagne » conviendront parfaitement aux novices. Une chapelle de bois ouverte au public y est inaugurée le 19 décembre 1915, quelques mois avant l'ouverture du noviciat. À une époque où l'Église est dominante dans la société, l'arrivée des religieux est une bénédiction. Ils auront un impact important sur le peuplement et le développement des services communautaires. La Montcalm Land d'ailleurs ne s'y trompe pas en cédant gracieusement une partie de ses terrains à la communauté.



- ^ Maisons en construction et terrains en friche, rue Garnier, vers 1930. AVQ; N010725.
- v Le 850, avenue Marguerite-Bourgeoys, l'une des maisons modèles de la Montcalm Land, au tournant des années 1930. Collection S.-Eugène Amyot.

Des familles s'établissent sur le chemin Sainte-Foy, le long des rues Kitchener (Marie-Rollet) et Frontenac. Ces pionniers, les Bussières, Côté, Demeules, Fleury, Gauvin et autres, sont commis, menuisiers, voyageurs de commerce, ouvriers du cuir, comptables et employés municipaux. Leurs résidences sont clairsemées à travers champs et bosquets d'aubépines. On vit au Parc Montcalm comme à la campagne. Le menuisier Joseph-Eugène Bussières de la rue Frontenac, par exemple, possède un poulailler et même une vache Jersey à l'arrière de sa maison. Nous sommes loin des aspirations de la Montcalm Land...



Le miniboom des années 1920

C'est vraiment au cours des années 1920 que le cœur villageois prend forme. L'expansion des activités industrielles, commerciales et gouvernementales favorise la croissance démographique dans les nouveaux quartiers de la ville. Au même moment, le gouvernement fédéral met sur pied un programme de subventions, dit des « logements sanitaires », pour aider la classe ouvrière à accéder à la propriété. Dans les faits, ce programme profitera surtout à la bourgeoisie et au Parc Montcalm, où de nombreux chantiers sont lancés. On construit des cottages, des duplex et des immeubles à logements avenue Marguerite-Bourgeoys et dans les rues Frontenac, Garnier et Kitchener. Avenue Holland, le menuisier Uldéric Côté fait ériger à lui seul neuf maisons en quelques mois. Le chemin Sainte-Foy n'est pas en reste puisqu'on y dénombre déjà une dizaine de commerces en 1923.

Les chantiers sont assez nombreux pour donner l'impression d'un miniboom immobilier. En trois ans seulement, la population augmente de 116 familles, près de 800 habitants, pour atteindre 1 050 résidents en 1924. Il faut dire que la Montcalm Land a organisé deux ans plus tôt un grand encan public où une centaine de lots sont vendus à rabais, dont plusieurs à proximité de l'actuel parc du Bois-de-Coulonge. Le développement a aussi gagné l'ouest du Parc Montcalm, où Les Habitations Bellevue ont entrepris la construction d'une trentaine d'unités rue Garnier et boulevard de l'Entente.

- v Les premiers immeubles à logements du Parc Montcalm construits vers 1922, rue Frontenac. Photographie Ville de Québec.





L'église du Trés-Saint-Sacrement dans les années 1920. AVQ; N010741.

Le père Auguste Pelletier, curé de la nouvelle paroisse, fait ouvrir en 1922 une école de filles rue Kitchener et, l'année suivante, une école de garçons sur le chemin Sainte-Foy. Il est à l'origine de la création de l'hôpital du Saint-Sacrement et c'est lui encore qui lance les travaux de la monumentale église du Trés-Saint-Sacrement, dont l'inauguration en 1924 attire de nombreux dignitaires. L'ancienne chapelle est déplacée alors près de la rue Frontenac et transformée en salle paroissiale pour les activités de loisirs et sportives : quilles, gymnastique, billard ou tennis de table. Plusieurs organismes communautaires y verront le jour, dont un cercle musical dirigé par les religieux. Après quelques déménagements, la patinoire paroissiale, œuvre conjointe des paroissiens et du père Ladouceur, s'établit au bas de la rue Eymard. La paroisse est aussi dotée d'une caserne de pompiers, transformée aujourd'hui en logement au 1387 de la rue Marie-Rollet.

Mais tout n'est pas rose au Parc Montcalm, qui peine à retenir les familles. Plusieurs d'entre elles quittent le secteur chaque année pour se rapprocher du centre-ville : elles sont 21 en 1926, 14 l'année suivante et encore 28 l'année d'après. L'isolement du noyau villageois demeure un inconvénient, même si en 1926 on ajoute une nouvelle ligne de tramway qui dessert toute l'avenue Marguerite-Bourgeoys jusqu'à la rue Frontenac.

À l'époque de la Grande Dépression

Développé autour des nouvelles institutions, le noyau villageois ne s'étend guère au-delà de la rue Kitchener au milieu des années 1930. Les maisons, « par grappes ou esseulées », sont entourées de terrains vagues, de marais et de grenouillères. Mais, comme l'écrit le géographe Raoul Blanchard, « tout cela du moins [est] clair, propre, paré d'arbres et faisant face à l'ample spectacle des Laurentides et de la plaine de la Saint-Charles ». Les mises en chantier sont rares depuis le début de la Grande Dépression. Les temps sont durs, même si la paroisse compte plusieurs professionnels moins touchés par la crise économique que la population ouvrière. C'est tout de même dans le but d'aider les foyers appauvris que Mercedès Darveau ouvre le Jardin Bleu en 1933, avenue Marguerite-Bourgeoys. C'est la première garderie et prématernelle du secteur. L'institution, qui sera en activité pendant 35 ans, donne aux femmes la possibilité de travailler hors du domicile familial.

Des enfants du Jardin Bleu, une institution importante dans la paroisse. Collection Yves Boissinot.



Mise au jeu sous l'œil vigilant d'un religieux du Très-Saint-Sacrement. Collection Jean-Claude Caron.

Toute l'activité est concentrée autour de la vaste église de granit gris, de la salle communautaire et des commerces de la « rue principale » qui regorgent de vivres et de marchandises pour ceux qui ont les moyens d'acheter. Jos Boivin, par exemple, y vend des tissus à la verge, des bas de soie Kayser, des « robes de maison » et des chaussures à « talons cubains ». En face de l'église, le pharmacien Maurice Boissinot, installé au village à la demande des religieux, voit défiler à peu près tous les paroissiens. Pendant qu'il prépare les médicaments dans son officine ou qu'il donne des conseils médicaux, ça discute politique et sujets de l'heure. Le salon de barbier de Jean-Baptiste Bilodeau est aussi un lieu de ralliement avec sa clientèle masculine régulière. On y parle également de politique et sans doute aussi de l'élévation des âmes. Le curé de Cap-Rouge, en route pour l'évêché, s'y arrête chaque matin à 8 heures pour qu'on lui fasse la barbe. Les religieux du Très-Saint-Sacrement y viennent aussi à tour de rôle pour la tonsure, un cercle rasé au sommet du crâne qui marque la renonciation au monde et l'appartenance à la communauté.

Des chevaux à travers champs

« Dans ce presque village où tout le monde connaissait son voisin, les chevaux des laitiers, des boulangers, des épiciers, connaissaient aussi les clients d'instinct; ils savaient où s'arrêter. [...] Libérées chaque jour pour quelques moments d'exercice, [ces bêtes] échappaient parfois à la surveillance de leurs gardiens et venaient troubler la quiétude des mères affolées soudain par le bruit des sabots résonnant sur le gravier des rues Montmorency et Marie-Rollet, qu'on appelait alors Kitchener. »

> Renée Garneau, *L'œuf de coq : chronique d'une enfance à Québec*, 1974



^ On assiste nombreux à cette course de chevaux de février 1949. Collection Jean-Claude Caron.

Les habitations bourgeoises ou ouvrières grouillent d'enfants qui, l'hiver venu, apprennent à skier dans les champs avant de s'aventurer sur les pentes abruptes de la côte des Bell. Le patinage demeure toutefois l'activité la plus populaire : la patinoire paroissiale est le lieu par excellence des prouesses artistiques ou sportives et surtout des rencontres amoureuses, sous l'œil vigilant des religieux du Très-Saint-Sacrement. L'observation des allées et venues des tramways est aussi une occupation prisée des jeunes qui s'amuse à placer des pièces de monnaie sur les rails pour les retrouver ensuite si aplaties que George V, alors roi d'Angleterre, en devient méconnaissable.

L'âge d'or du « village »

Avec la reprise économique de la Seconde Guerre mondiale, l'afflux de travailleurs dans la ville provoque une crise du logement dans les vieux quartiers et du coup la reprise du développement dans Saint-Sacrement. De nouvelles rues y sont ouvertes dès septembre 1940 et tous les lots de la Montcalm Land trouvent enfin preneurs. Des maisons de brique à deux étages avec garage s'alignent le long des rues De Callières, De Repentigny et autres. Même si on avait misé à l'origine sur le tramway pour développer le Parc Montcalm, c'est finalement l'automobile qui amène les nouveaux résidents.

Le boom immobilier dans la paroisse est dû en grande partie à la création en 1943 de L'Habitation familiale, œuvre commune du père Ernest Carrier et de citoyens, dont J.-Wilfrid Caron. L'objectif de la coopérative est de rendre la propriété accessible aux familles en freinant la spéculation foncière. Revirement heureux dans un secteur justement fondé par un spéculateur. On interdit aux acheteurs de revendre leur propriété avec profits tant que la coopérative existera. L'Habitation familiale fait ouvrir la rue Eymard de même que plusieurs rues et avenues à l'ouest du couvent Notre-Dame-de-Bellevue et à l'est de l'ancien domaine Holland. Les nouveaux arrivants sont des commerçants, des directeurs d'entreprise, des fonctionnaires et des professionnels. Les médecins sont nombreux, attirés sans doute par la présence de l'hôpital du Saint-Sacrement et du nouveau Jeffery Hale, inauguré en 1956 à l'est de l'avenue Saint-Sacrement. La population avoisine alors les 8 000 habitants.



^ En 1949, tous les lots de la Montcalm Land ont trouvé preneurs et la rue Eymard, au haut de la photo, compte déjà quelques maisons. AVQ; photographie W. B. Edwards; N023859.

Saint-Sacrement, une histoire de famille

« Quand je suis arrivé dans la paroisse, en 1942, quelqu'un m'avait dit : ou tu pars rapidement, ou tu restes toute ta vie. Je suis encore là après 72 ans. Aujourd'hui, je constate qu'il y a des enfants de la paroisse qui reviennent acheter des maisons du secteur. D'ailleurs deux de mes trois enfants sont revenus s'installer ici. Ma fille a même acheté la maison familiale de la rue Marie-Rollet. »

> Entrevue avec Jean-Claude Caron, 19 mars 2014





À une époque où la pratique religieuse est généralisée, l'îlot paroissial conserve toute son importance et les Pères du Très-Saint-Sacrement toute leur influence. Les recrues affluent au noviciat qu'on a reconstruit à la suite d'un incendie (1956). L'église ne désemplit pas, ni le nouveau centre des loisirs (1958) situé à l'angle des rues Garnier et Père-Pelletier. L'école Saint-Sacrement, qui accueille les filles depuis déjà plusieurs décennies, est bondée. Et la rue commerçante est plus diversifiée que jamais. On y retrouve des épiceries, deux institutions bancaires, deux garages, le restaurant Chez Camille, des boutiques, des

pharmacies et des entreprises de services. Les commerces débordent même un peu dans les rues voisines, comme la quincaillerie et l'épicerie Pomerleau, avenue Marguerite-Bourgeoys.

Aujourd'hui, les Pères du Très-Saint-Sacrement ont perdu leur rôle dominant dans un secteur qu'ils ont largement contribué à développer. L'église a été cédée à la fabrique et l'ancien noviciat héberge maintenant des religieux âgés et malades. Prises en charge par la Ville de Québec, les activités de loisirs ont migré boulevard de l'Entente et le centre des loisirs a été reconverti en habitations. Les grandes propriétés qui bordaient le cœur villageois, dont l'ancien domaine Holland et le couvent Notre-Dame-de-Bellevue, ont par ailleurs été morcelées pour accueillir des tours d'habitation, des immeubles en copropriété ou des édifices communautaires, tels que le YWCA. La ville a définitivement rejoint et absorbé le quartier de Saint-Sacrement où l'on dénombre aujourd'hui près de 10 000 habitants. Mais en dépit des changements, le « village » s'inscrit dans la continuité avec sa rue principale toujours dominée par l'église, l'école et la caisse populaire. Il suffit d'ailleurs d'une fête de quartier pour ressentir l'ambiance villageoise d'un secteur où tout le monde semble se connaître. En raison sans doute de la persistance de familles pionnières, fidèles à leur quartier depuis des décennies.



▲ Un alignement de maisons de brique à deux étages dans une rue paisible du secteur. Photographie Ville de Québec.

◀ La fête des récoltes en août 2015, un incontournable de la vie de quartier. Loisirs Saint-Sacrement; photographie Jacques Barnabé.



L'AVENUE MAUFILS : SOUS LE SIGNE DE LA DIVERSITÉ



ZONE 9

Au sein du quartier de Maizerets, l'avenue Maufils, bordée de peupliers, offre d'emblée un caractère paisible. Au sud du chemin de la Canardière, on y remarque des résidences à faible volumétrie, quelques maisons unifamiliales mais surtout des multiplex dont l'ornementation se découvre en ralentissant le pas. Les terrains sont vastes, les maisons espacées. Héritiers d'épicerie installées au coin de rues transversales, deux dépanneurs desservent les résidents dont une bonne partie est issue de l'immigration. L'avenue s'anime à quelques pas de l'église de Saint-Pascal-de-Maizerets et du centre Monseigneur-Marcoux, puis le calme revient. Vers le nord, se remarquent des maisons plus cossues. Car l'avenue Maufils soigne sa diversité. Elle fut ouverte au début du 20^e siècle par d'influents promoteurs qui ont mis d'abord sur l'espace pour vendre l'idée d'habiter loin du centre-ville en toute intimité et tranquillité.

< Des duplex et des maisons individuelles bordent l'avenue Maufils, au nord du chemin de la Canardière. Photographie Ville de Québec.

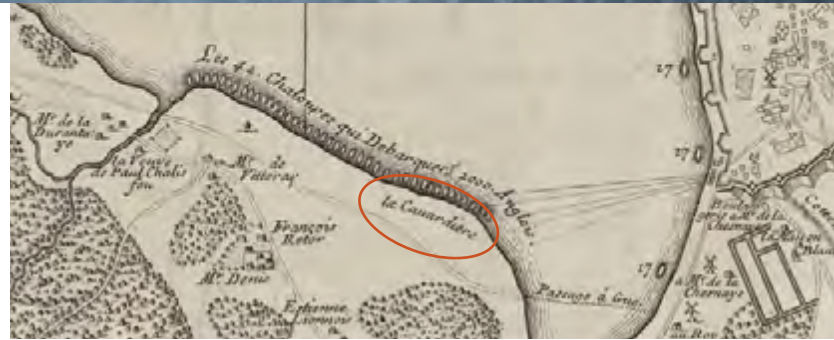
La Canardière : de guerre et de canards

Les terres du secteur sont mises en culture dès les débuts de la colonie. Elles s'allongent en bandes rectangulaires jusqu'au fleuve Saint-Laurent. Ces champs marécageux sont alors connus sous le nom de « canardière », car les canards y abondent et bien sûr les chasseurs. L'ennemi est aussi attiré par ces terres basses faciles d'accès depuis le fleuve. En 1690, l'amiral Phips y débarque avec plus d'un millier d'hommes pour tenter de prendre Québec à revers. Élève au Séminaire de Québec, Pierre Maufils est l'un des rares Français atteint mortellement en se battant sur la grève.

L'envahisseur est repoussé, mais la Canardière est toujours dans la mire des stratégies militaires. En 1759, pendant la guerre de la Conquête, une partie des troupes françaises y stationne dans l'attente d'un débarquement des Britanniques, qui finalement aura lieu à l'anse au Foulon. Le secteur est à nouveau investi en 1775-1776, cette fois par les Américains, un épisode guerrier qui entraîne l'incendie d'une maison de ferme appartenant au Séminaire de Québec. Les religieux exploitent une terre à la Canardière pour s'approvisionner en bois et en nourriture. Leur maison bientôt reconstruite sert aussi de lieu de repos pour les prêtres et les élèves du Petit et du Grand Séminaire. La propriété prendra le nom de Maizerets au milieu du siècle suivant.



^ Depuis la reconstruction de 1777, la maison Maizerets conserve des formes issues de la tradition architecturale française. Photographie Ville de Québec.



^ Les terres basses de la Canardière en 1690, un lieu propice aux débarquements ennemis. BnF; détail d'un plan de Robert de Villeneuve; Plan de Québec et de ses environs, CPL GE D-8053.

^ Le 1515-1555, rue Saint-Eugène, une maison du début du 19^e siècle qui se singularise par son implantation oblique et son architecture ancienne. Photographie Ville de Québec.

À cette époque, la Canardière a retrouvé son calme champêtre. Les agriculteurs des environs empruntent le chemin de Beauport, aujourd'hui de la Canardière, pour ravitailler les marchés de Québec. Tracé à la diagonale pour rejoindre le pont Dorchester, ce chemin de campagne est bordé d'ormes, de peupliers et de vergers. Il traverse plusieurs propriétés rurales, dont la plus vaste est le domaine de Maizerets, spécialisé, dans les années 1870, dans l'élevage, la production de lait et de patates. Une terre voisine, où sera tracée plus tard l'avenue Maufils, appartient à l'avocat George Alford. Il l'a acquise au milieu du 19^e siècle avec la maison de pierre à deux étages qui s'y trouve au bout d'une longue allée bordée d'arbres. Le grand bâtiment de style néoclassique québécois, qui subsiste au 1515-1555 de la rue Saint-Eugène, fait face au fleuve dont la ligne de haute marée atteint alors les abords de l'autoroute Dufferin-Montmorency. La résidence est entourée de grands jardins, car l'homme de loi est passionné d'horticulture, comme bien des villégiateurs de l'époque.

Rien ne vient perturber ce secteur bucolique où les DeBlois, Landry et Sewell ont aussi des domaines, avant l'inauguration du chemin de fer Québec, Montmorency et Charlevoix en 1889. Longeant les bords de la Canardière, le « petit train de la bonne sainte Anne » mène notamment à la basilique de Sainte-Anne-de-Beaupré, célèbre lieu de pèlerinage. Un arrêt est prévu à Maizerets pour les élèves du Séminaire qui se mêlent aux pèlerins et voyageurs.



Un projet de prestige

La croissance de la population de Québec au début du 20^e siècle implique la création de nouveaux secteurs d'habitation et, à terme, l'extension des limites urbaines. Sur la rive nord de la Saint-Charles, perçue comme un prolongement naturel du quartier de Saint-Roch, les promoteurs immobiliers et les spéculateurs sont à l'œuvre depuis 1906. Trois ans plus tard, la compagnie du Parc Maufils se lance à son tour dans le développement immobilier. Elle cible l'ancienne terre de George Alford à la Canardière pour la transformer en une zone résidentielle attrayante et fonctionnelle. Plus qu'ailleurs, les intérêts privés des actionnaires vont coïncider avec la volonté de faire de Québec une « grande ville ». Car nul autre que le maire de Québec, Napoléon Drouin, assume la présidence de la compagnie immobilière. Il est secondé à la tête de l'entreprise par les frères Charles-Edmond et Louis-Alexandre Taschereau, ce dernier étant ministre des Travaux publics et futur premier ministre du Québec.

Dès son arrivée à la mairie en février 1910, Napoléon Drouin s'investit à fond dans la mise en valeur de Limoilou, un territoire annexé à peine deux mois plus tôt. Tel que promis, le nouveau quartier est doté de tous les services : aqueduc, égouts, électricité, caserne de pompiers et poste de police. On améliore aussi les rues, les trottoirs et surtout les communications entre les deux rives de la Saint-Charles. Le maire Drouin fait construire le pont de fer qui porte son nom et qui permet d'introduire le tramway dans le quartier. Par le chemin de la Canardière, asphalté et élargi, une ligne rejoindra la chute Montmorency en 1918 en passant par le Parc Maufils. Napoléon Drouin obtient également pour son quartier de prédilection l'installation d'ateliers de réparation ferroviaire à proximité de l'actuel boulevard des Capucins. Ce sera un réservoir d'emplois important.

Dans l'aménagement de l'ancienne propriété Alford, la compagnie du Parc Maufils cherche à se démarquer des autres promoteurs immobiliers en jouant de prestige. Sur trois larges artères longilignes, les avenues De La Ronde, Maufils et De Vitré, elle propose des terrains de 50 pieds sur 80 (15,2 mètres sur 24,4), où il y aura de la place pour de grandes cours et des jardins. C'est pratiquement deux fois la superficie des terrains vendus par la Quebec Land dans le Vieux-Limoilou ! Dans ses publicités, la compagnie du Parc Maufils met d'ailleurs l'accent sur les dimensions de ses terrains, qu'elle compare avec ironie aux petits lots de la Quebec Land, qualifiés de « langues de terres et [...] de lots de cimetière ».

< Des élèves du Séminaire posent devant la petite gare de Maizerets en 1912. MC; fonds d'archives du Séminaire de Québec; PH2000-12488.

∨ Le maire Napoléon Drouin (au centre) joue un rôle majeur dans le développement de Limoilou et du Parc Maufils. Collection Jeanne Drouin.





On en a eu des dégâts

« C'était un terrain marécageux, même à la hauteur de la rue De Fondville. On n'appelait pas cela canardière pour rien... Chez nous, même dans les années 1950, c'était presque une psychose. Il y avait de cinq à six pouces d'eau dans la cave, trois ou quatre fois en été et en automne quand du vent et de la pluie accompagnaient les grandes marées. »

> Entrevue avec Anne Paré, 8 octobre 2014

Comme ses rivales, la compagnie du Parc Maufils fait la promotion d'un idéal de vie, loin de l'insalubrité et de l'entassement de la ville. Elle vante son lotissement aéré dans « le plus bel endroit de la région pour s'établir ». L'offre a tout pour rimer avec succès mais l'engouement n'est pas au rendez-vous. Trop éloigné du centre-ville, coupé du reste du quartier par une barrière de voies ferrées, le Parc Maufils n'est pas populaire. La présence de terres marécageuses et l'arrivée relativement tardive du tramway sont autant de facteurs dissuasifs. Les lots trouvent difficilement preneurs et le projet piétine.

La première poussée de croissance

Le secteur du Parc Maufils demeure rural au cours des années 1910; Eugène Lortie y est d'ailleurs fermier. Mais il y a du mouvement sur le chemin de la Canardière. Les Frères des écoles chrétiennes y fondent un juvénat, où l'on logera dans la décennie suivante l'hôpital de l'Enfant-Jésus. Plus à l'est, le maire Drouin fait ériger le nouvel hôpital civique pour soigner les contagieux, devenu le Centre d'hébergement Maizerets. On construit aussi en 1916 la résidence du courtier d'assurances Edmond Giroux, à l'angle de l'avenue Maufils (1720, chemin de la Canardière), dont les détails architecturaux sont remarquables, notamment la tour en façade coiffée d'une toiture en tôle à motif d'écailles de poisson. Dans un style bien différent, clairement plus modeste, on érige au cours des mêmes années huit maisons de brique en rangée aux 1800 à 1820 de l'avenue Maufils. Chose certaine, les enfants sont assez nombreux pour que l'on ouvre une école au milieu

de la décennie, rue Saint-Eugène, dans l'ancienne résidence de George Alford. Signe de diversité sociale, elle accueille francophones et anglophones, catholiques et protestants, filles et garçons.

V Le 1720, chemin de la Canardière, remarquable par son éclectisme victorien.
Photographie Ville de Québec.





Il faut attendre les années 1920 pour que le Parc Maufils se transforme en chantier de construction. Même la propriété voisine, où l'on ouvre l'avenue Champfleury, est mise en valeur par la compagnie du Parc Saint-Charles. Une conjoncture économique favorable et la mise en œuvre du programme fédéral des logements « sanitaires » favorisent l'accès à la propriété et ainsi cette poussée de croissance. Au milieu des années 1930, on dénombre au moins 80 maisons avenue Maufils, lesquelles sont parfois imposantes en raison de la largeur inhabituelle des lots. À l'angle de la rue De Grandville, par exemple au 2005-2009, le menuisier N.-E. Jobidon se construit en 1922 une résidence de bois et de brique à deux étages qui en impose par son style et sa volumétrie. C'est le cas aussi d'une maison à l'architecture plus élaborée qu'érige presque au même moment l'homme d'affaires P.-Lauréat Lortie, au 2040-2050 de la même avenue.

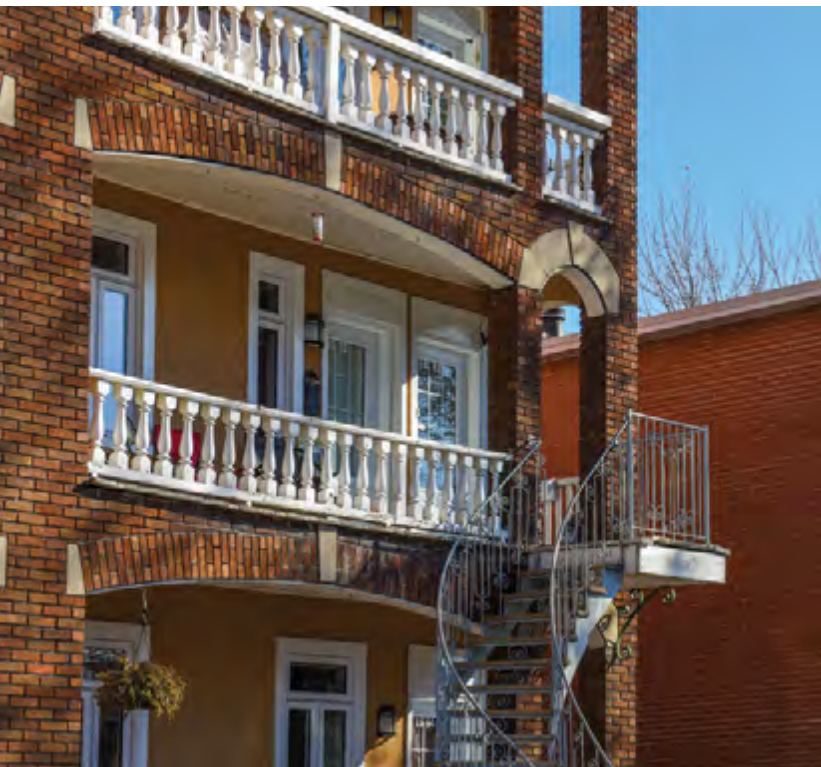
Mais la plupart des habitations sont des duplex aux logements superposés, auxquels se mêlent quelques unifamiliales généralement modestes. Puis, il y a aussi des multiplex dont les balcons sont tout sauf minimalistes. C'est le cas du quadruplex en brique du 1280-1290 de l'avenue Maufils dont la balustrade en bois entourait à l'origine trois côtés du toit. On y remarque aussi le perron et le balcon qui se superposent en loggia. Certains cherchent à personnaliser leur habitation, comme en témoignent les détails stylistiques imaginatifs d'un immeuble à logements de trois étages où là aussi on trouve des balcons en loggia (1564-1586, avenue Maufils).

À l'ombre de la grande papetière

Même si le développement en est à ses débuts, une paroisse de 136 familles – à peine 800 personnes – voit le jour en 1923. Sur un terrain détaché de la propriété du Séminaire de Québec, chemin de la Canardière, la modeste église de Saint-Pascal-Baylon, aujourd'hui Saint-Pascal-de-Maizerets, est une construction temporaire de bois et de brique brune. Comme dans les autres paroisses du Québec, elle devient le centre d'une communauté majoritairement francophone et catholique. Quant à l'instruction des enfants, on la confie aux Frères du Sacré-Cœur et aux Sœurs de Notre-Dame du Perpétuel Secours qui construiront des écoles avenue Champfleury.

▲ En 1941, au temps des trottoirs de bois, avant que les peupliers ne bordent l'avenue Maufils. AVQ; N001588.

< Un édifice à logements qui se distingue par ses ouvertures arquées et ses balcons en loggia. Photographie Ville de Québec.



Au milieu des années 1930, les résidents de l'avenue Maufils sont principalement des gens de métier et de services, des menuisiers, des électriciens, des voyageurs de commerce, des agents d'assurance. On y compte même un *cook* du Château Frontenac! Mais ce sont surtout des employés de chemin de fer et des ouvriers de « l'Anglo » qui habitent le secteur. Les ateliers ferroviaires du maire Drouin ont finalement été payants... Aujourd'hui propriété des Papiers White Birch, l'Anglo-Canadian Pulp and Paper Mills Ltd. est le plus grand établissement industriel de la ville. Ouverte en 1927 tout près du Parc Maufils, la papetière fournit du travail à 500 personnes dès son ouverture, puis à 900 en 1945. Les ouvriers viennent principalement de Limoilou et, parmi eux, les Gagné, Lorentz, Payeur, Turcotte, Vachon, Vignault et autres, de l'avenue Maufils.

C'est donc à l'ombre de l'industrie, dans les émanations de soufre, que le Parc Maufils, cœur de la paroisse de Saint-Pascal, se développe. Dès les années 1940 et surtout dans l'après-guerre, le marché immobilier s'emballe. L'urgent besoin de nouveaux logements entraîne la construction résidentielle plus au nord, au-delà de la rue Desroches, et s'étend également aux abords des trois voies tracées par la compagnie du Parc Maufils, le long des avenues Champfleury, De Villebon et autres. Pendant cette nouvelle phase d'expansion, le lotissement se fait plus modeste : les façades des lots à vendre rétrécissent pratiquement de moitié alors que les détails stylistiques des résidences s'amenuisent ou disparaissent carrément.

La population de la paroisse explose littéralement pour devenir la plus peuplée de Limoilou : en 1955, on compte 2 500 familles à Saint-Pascal-Baylon, si bien que l'on doit en détacher une nouvelle paroisse, celle de Saint-Pie-X. Il faut aussi remplacer la petite église, qui devient salle paroissiale, par une autre plus vaste, dont les plans sont signés en 1946 par l'architecte Adrien Dufresne. Construits sur le même terrain, les deux lieux de culte se côtoieront jusqu'en 1962, date de la démolition de la première église.



^ Le secteur en 1964, lorsque le développement atteint les limites de la ville. En couleur, l'avenue Maufils. AVQ; photographie W. B. Edwards; N024078.

< « L'Anglo » en 1928, un pôle d'emplois important dans la paroisse et dans l'ensemble du quartier. AVQ; photographie Thaddée Lebel; N017887.

Vie de paroisse

Au milieu des années 1950, à peu près tous les lots des trois grandes avenues du Parc Maufils sont occupés jusqu'aux limites de Charlesbourg. Parmi les résidences d'origine, il se glisse désormais des immeubles à appartements et de rares entreprises, dont une briqueterie et la laiterie Citadelle ayant appartenu à la famille Murphy. Dans les rues transversales, notamment De Fondville, De Grandville et de la Trinité, se trouvent de petites épiceries, dont certaines sont devenues aujourd'hui des dépanneurs. Mais c'est sur le chemin de la Canardière que se concentrent les commerces et les services : des garages, la station de pompiers n° 14, le grand Steinberg, la Banque Canadienne Nationale et, bien sûr, l'église et la salle paroissiale. Cette dernière sera bientôt démolie et remplacée par le centre Monseigneur-Marcoux.



De l'autre côté de la track

« J'étais le premier de onze enfants dont quatre sont nés au 82 rue Maufiles, juste à côté de notre laiterie. Mon grand-père, qui avait une ferme dans le Parc Saint-Charles, avait donné sa "run de lait" à mon père dans les années 1940. C'était alors un fermier de Charlesbourg qui nous approvisionnait pour le lait, les œufs, la crème. J'ai payé mes études au St. Pat's High School en travaillant le samedi à la laiterie, en vidant le lait dans d'immenses bassins, en nettoyant les bidons pour les pasteuriser et les stériliser à la vapeur. »

> Entrevue avec
 Henry P. Murphy,
 25 février 2014



Une épicerie de coin devenue le dépanneur Maufiles.
 Photographie Ville de Québec.



▲ Avant la Révolution tranquille, les fêtes religieuses rythment le quotidien des paroissiens qui défilent ici dans une avenue du secteur. ACMM.

À cette époque, dans le quotidien des résidents, il y a l'épicerie Fradette, le salon de barbier, M. Lachance le vendeur officiel de bière, un distributeur de glace près de la rue Drucourt, les taxis Labrecque, l'épicier-boucher qui fait crédit, le resto-bar Magali, l'atelier où l'on répare les bicyclettes... La vie des adultes se passe sur le balcon avant : on y fait la conversation entre voisins sans oublier d'épier leurs allées et venues. Les portes ne sont jamais fermées à clé. Les jeunes enfants jouent dans les cours, surveillés par les voisins et par la parenté car les grands-parents cohabitent souvent avec leurs enfants. Les plus grands transportent parfois leurs jeux dans le champ de l'hôpital de l'Enfant-Jésus et lorsque la neige recouvre les graminées d'été, une petite pente invite à glisser. Ils sont nombreux aussi à fréquenter le centre Monseigneur-Marcoux pour jouer aux quilles, faire de la gymnastique ou « aller aux vues » le dimanche après-midi voir Zorro ou Tarzan. L'été, on peut se rendre au camp de jour du domaine de Maizerets, où les prêtres du Séminaire de Québec offrent aux jeunes du secteur des ateliers d'arts plastiques, de théâtre, de géographie, de sciences naturelles. Sans compter la piscine mise à leur disposition.

Mais les décennies qui suivent sont marquées par le dépeuplement de Limoilou, à l'image des autres quartiers centraux. La paroisse de Saint-Pascal n'est pas la plus touchée, mais elle perd quand même 3 000 résidents entre 1961 et 1981. Et puis, les jeunes trouvent le trajet long jusqu'à l'Université Laval. Plusieurs parents dont les enfants ont quitté la maison pour étudier, se marier, vivre « en ville », désertent à leur tour le secteur de l'avenue Maufiles, à la recherche de logements plus petits ou pour se rapprocher de leur progéniture.

« Cambia, todo cambia, tout change »

Au même moment, fuyant la répression dans leur pays ou cherchant de meilleures conditions de vie, de nombreux réfugiés politiques et immigrants viennent peu à peu s'installer dans le secteur. Ils y sont deux fois plus nombreux que dans les quartiers de Lairet et du Vieux-Limoilou. On choisit d'habiter le quartier de Maizerets pour la verdure, les loyers abordables, la tranquillité, la vie de quartier... des conditions gagnantes pour élever une famille en vivant à proximité du centre-ville.



Ces nouveaux venus contribuent à une véritable métamorphose démographique du quartier, où ils sont aujourd'hui près de 1 500 hommes et femmes originaires du Bhoutan, du Cameroun, de Colombie, du Congo, du Népal... À coup sûr, on peut les croiser au sympathique café-resto libanais ou dans les dépanneurs de l'avenue Maufils, au centre Monseigneur-Marcoux, haut lieu de loisirs et de services sociaux, ou à l'école Saint-Pie-X, rue Champfleury, où des enfants de plus de 30 pays différents se côtoient quotidiennement.

Ce n'est donc pas un hasard si Rene Figueroa chante « Cambia, todo cambia, tout change... » au domaine de Maizerets, lors du lancement en 2012 d'une nouvelle association, la Fraternité chilienne de Québec. Le domaine de Maizerets, espace de verdure développé autour d'un immeuble patrimonial, constitue, tout comme le centre Monseigneur-Marcoux, un pôle majeur de fréquentation et d'intégration pour les résidents de toutes origines du quartier. D'année en année, une population plus mobile d'étudiants, de familles d'immigrants, de travailleurs autonomes apprend à voisiner avec l'important noyau de personnes âgées qui a choisi de demeurer dans le quartier et qui en porte aujourd'hui la mémoire.

◀ Le domaine de Maizerets, un lieu de détente et de loisirs apprécié des jeunes familles. Photographie Ville de Québec.

Place à l'immigration !

« J'ai acheté ce dépanneur il y a près de 27 ans et depuis j'y travaille sept jours sur sept. Je suis d'origine indienne, mais née en Afrique. Les propriétaires des quatre autres dépanneurs du secteur sont aussi des immigrants. Depuis 10 ou 15 ans, je dirais qu'il y a plus d'immigrants à Saint-Pascal. Entre autres, il y a un groupe de Népalais dans le bas de la rue de Vitré, près de Saint-Eugène. On les voit souvent aller au domaine Maizerets. »

> Entrevue avec Parbhavonti-Manek, dite Patu, 31 mars 2015





L'ÎLOT DU PONT SCOTT : DOUILLET ET CONVOITÉ



En arrivant au pont Scott, les cyclistes et les piétons qui longent la rivière Saint-Charles passent dans un étonnant secteur résidentiel du quartier de Saint-Sauveur. Une centaine de maisons s'y serrent les coudes le long de rues aux noms évocateurs : Churchill, Général-McNaughton, Général-Vanier, Roosevelt, de la Victoire. Petites et coquettes, ces habitations unifamiliales sont construites à la hâte en 1942 pour loger des familles d'ouvriers qui participent à l'effort de guerre à l'Arsenal de Saint-Malo situé tout près. Aujourd'hui encore elles ont un air de famille, alors que parterres et aménagements paysagers sont tout aussi accueillants que leurs propriétaires. Bordé au nord par la rivière Saint-Charles et au sud par la rue Saint-Vallier Ouest, enclavé entre l'avenue du Pont-Scott et la rue de Verdun, cet îlot à peine marqué par le passage du temps annonce la naissance du bungalow et de la vie de banlieue à Québec.

ZONE 10



Longtemps une terre de pacage

À la fin du 18^e siècle, le marchand Thomas Scott acquiert une ferme en bordure de la Saint-Charles où se trouve une « élégante villa », connue plus tard sous le nom de Sans-Souci. Elle servira de lieu de villégiature au marchand établi à Québec. D'après un plan ancien, la villa est entourée de plusieurs bâtiments secondaires et la propriété est traversée par une route qui relie le chemin de Lorette, aujourd'hui la rue Saint-Vallier Ouest, au nouveau pont Scott ouvert en 1790. Son tracé sera modifié ultérieurement pour adopter celui de l'actuelle avenue du Pont-Scott.

La propriété de Thomas Scott est acquise plus tard par David Bell, qui exploite avec son frère William une fabrique de poteries renommée, en amont de la rivière. À la fin du 19^e siècle, David Bell essaiera à deux reprises de vendre en parcelles ce vaste domaine agricole. Peine perdue pour l'homme d'affaires. Rien ne vient perturber la quiétude de cette enclave bucolique. Ni le voisinage des ateliers ferroviaires aménagés dans les années 1910 sur le site actuel du parc industriel Saint-Malo, ni la poussée résidentielle qui gagne graduellement le nouveau quartier de Saint-Malo, au lendemain de la Première Guerre mondiale. Pendant très longtemps, grenouilles, activités agricoles et marécages règnent sans partage.

^ Vers 1867, près du pont Scott et du cimetière Saint-Charles, un domaine champêtre occupe les terrains du futur îlot résidentiel. *BAnQ; détail d'un plan de Honorius Sisson Sitwell; Fortification Surveys. Plan of the Environs of Quebec; feuille III.8; P600.*

< Presque identiques à l'origine, ces maisons ont maintenant chacune leurs particularités. *Photographie Ville de Québec.*

v En bordure de la rivière Saint-Charles, le paysage a gardé longtemps des airs de campagne. *BAnQ; photographie Philippe Gingras; vers 1895; P585.*



Économie maximale et espace minimal

Seule la Seconde Guerre mondiale peut finalement bouleverser cette paix champêtre aux abords du pont Scott et de la rivière. Mesures de guerre à l'appui, une société de la Couronne réquisitionne la portion des anciennes terres de David Bell pour loger des ouvriers engagés dans l'effort de guerre. En 1942, la Wartime Housing Ltd. construit en vitesse, sans solage et sans garde-robes, une centaine de maisons de bois, un matériau non essentiel à l'effort de guerre. Minimalistes, ces « maisons de guerre » sont situées à faible distance de l'usine ferroviaire transformée en arsenal par le ministère fédéral des Munitions et des Approvisionnements. En 1943, 7 027 personnes dont 4 376 femmes travaillent à l'Arsenal de Saint-Malo.



Omer et Marguerite Lapointe

« Je suis née l'année de la construction de notre maison par la Wartime et j'y habite toujours. Mon père et ma mère y ont élevé 15 enfants. On était locataires, le plancher n'était pas isolé. Les nuits d'hiver, nos parents nous couvraient avec de vieux manteaux pour nous réchauffer. Mes parents travaillaient à l'arsenal, se remplaçant à tour de rôle, pour des quarts de 12 heures. Mon père fabriquait les douilles et maman des "8 mm". »



> Entrevue avec
 Louise Lapointe,
 24 février 2014

< Des femmes à l'œuvre à l'Arsenal de Saint-Malo en avril 1942. BAC; Office national du Film du Canada; PA-116093.

Annoncées dans les catalogues Sears-Roebuck et fort populaires en Nouvelle-Angleterre, les maisons de style Cape Cod affichent leur uniformité. Prévues pour une occupation de courte durée et conçues par des professionnels du gouvernement, les maisons de la Wartime se bâtissent en un temps record par 16 hommes, en 4 jours. Dans cette efficace chorégraphie, le calendrier de production repose sur une coordination parfaite des corps de métiers. Avant-gardiste, le projet fera école. Il s'agit en fait de la naissance des maisons en série au Canada.

Les maisons du secteur sont offertes en location à 29,21 \$ par mois, près de 10 \$ plus cher qu'ailleurs dans le quartier. La proximité de l'usine vise à favoriser un rendement optimal au travail, l'employeur gagne temps et argent en ne défrayant pas les déplacements de ses ouvriers. En 1941, 17 ensembles résidentiels

de ce type voient le jour au Québec dont deux se voient dans Saint-Malo. Les noms de rues du second ensemble, à l'ouest du cimetière de Saint-Sauveur, sont aussi à consonance militaire : de l'Armée, de l'Aviation, des Ardennes, du Général-Tremblay, de la Marine.

Ces ensembles ont en commun une économie maximale des coûts de construction ainsi que des espaces intérieurs minimalistes, les toits à pente faible permettant d'habiter les combles, en tout inconfort. Réduire, réutiliser et recycler sont à l'ordre du jour. Mais dans les arrière-cours, le soleil est généreux et, surtout, on peut y jardiner.



La SCHL prend la relève

À la fin de la guerre, la Wartime Housing transfère ses avoirs à la Société centrale d'hypothèques et de logement (SCHL). Bailleur de capitaux hypothécaires et gestionnaire de la centaine de maisons érigées en 1942, la nouvelle société encourage l'achat des maisons de l'îlot. Elle donne préséance aux occupants qui les ont habitées en temps de guerre ainsi qu'à des ouvriers à faibles revenus ou à des vétérans. Quelques-uns d'entre eux reviennent d'ailleurs au pays avec une épouse d'outre-mer, comme Edmond Daigle qui marie Alice Baker, dame de compagnie de la princesse Elizabeth, future reine d'Angleterre. Mais, avant de signer devant notaire pour conclure l'achat de l'une de ces maisons, la SCHL exige une période de probation de cinq ans. Les futurs propriétaires s'engagent entre autres à veiller aux travaux d'entretien, à éviter la « sur-décoration » et, s'il faut repeindre à l'intérieur, les couleurs beige ou grise sont les seules autorisées.

Dans cette période d'après-guerre, on engage Julien Roy, père de l'une des quatre familles Roy du secteur. Responsable de l'entretien de la centaine de « maisons de guerre » près du pont Scott, il installe sa famille au 15, rue Roosevelt. Celui qu'on appelle familièrement le Roy de la Wartime (un nom qui tarde à disparaître) et qui agit à titre d'intendant, doit aussi superviser le personnel, les travaux et les entrepôts des autres ensembles de maisons construites à l'identique pendant la guerre, à Québec, Lauzon, Trois-Rivières et Arvida. Sous la gouverne de la SCHL, les maisons du secteur construites pour une durée éphémère sont graduellement reconverties en résidences permanentes.

< Fils du « Roy de la Wartime », Bruno Roy, au début des années 1950, alors qu'il est cadet de la marine. Collection Bruno Roy.

Des maisons construites en vitesse

« Plusieurs creusaient et aménageaient les caves car les maisons étaient construites sur pilotis. Avec mon frère, je me souviens, on peignait les joints pour les ventilations dans les sous-sols des maisons de la compagnie. Il y avait en alternance des maisons à quatre pièces et à six pièces, l'une en bardeau de cèdre et l'autre en planche de bois. »

> Entrevue avec Bruno Roy, 11 décembre 2013



La période de probation écoulée, la SCHL exige un modeste déboursé de la part du futur propriétaire. Instance suprême en la matière, la Société favorise des paiements étalés sur plusieurs années. Dans les années 1950, nombre de propriétaires peinent toutefois à répondre à ces exigences. Plusieurs louent une chambre à des travailleurs des quartiers voisins, d'autres vendent leur assurance-vie et même des meubles de famille pour garantir leur dépôt initial.

Les femmes à l'œuvre

La fin du conflit entraîne aussi la mise à pied de 80 000 femmes, ouvrières de guerre. Spécialistes de la fabrication de cartouches, on avait maintes fois vanté la qualité et la cadence de leur production permettant de livrer ces munitions sur les champs de bataille. Après avoir remplacé les hommes dans les usines, et bien que mineures devant la loi jusqu'en 1964, les femmes ont une conscience plus aiguë de leur importance. Le retour de guerre annonce de grandes transformations.

Certaines décident de rester sur le marché du travail. Le double revenu familial facilite l'achat de biens jugés désormais indispensables : automobile, appareils électroménagers... L'appel de la consommation se fait entendre. Quant aux femmes qui décident de revenir au foyer, elles ne sont pas uniquement des ménagères : elles assurent la gestion des finances, supervisent les travaux de rénovation afin d'isoler, d'adapter et de rendre leur maison plus confortable. Sous leur gouverne, le salon prend même le pas sur

V Défilé religieux, rue Saint-Vallier, aux abords de l'église de Notre-Dame-de-Pitié.
 Collection André Journault.



la cuisine ! Les femmes mettent « la main au marteau », négocient avec les entrepreneurs, s'occupent des chambreurs, tiennent maison et livres de comptes. Elles ont aussi le pouce vert. Les jardins de la Victoire, popularisés pendant la guerre par Eleanor Roosevelt, l'épouse du président américain, les avaient déjà incitées à transformer les espaces gazonnés en jardins potagers. Créatives, elles s'emploient à compenser l'uniformité et la fadeur des couleurs à l'intérieur des maisons en personnalisant leur environnement immédiat selon leurs goûts et bien sûr leur budget. Coquetterie oblige : rares sont les maisons non fleuries.

Et bien sûr, dans l'îlot Scott, les mariages se multiplient, les familles prennent de l'expansion. Une nouvelle paroisse s'impose et se détache de Saint-Malo. Quatre maisons construites par la Wartime sont déménagées rue Roosevelt pour faire place au presbytère et à une église en pierre des champs à l'angle de la rue Saint-Vallier Ouest et de l'actuelle avenue du Pont-Scott. En 1947, les 3 382 paroissiens de Notre-Dame-de-Pitié sont à 98 % francophones. Plusieurs sont employés du gouvernement fédéral à Valcartier, d'autres cherchent à retrouver leur métier d'avant-guerre. Peu d'entre eux retourneront aux usines de l'ancien arsenal, intégrées au nouveau parc industriel Saint-Malo.

Tout est à proximité

Ainsi se tisse un nouveau milieu de vie. À quelques pas à peine de cette enclave de maisons unifamiliales, la rue Saint-Vallier offre une multiplicité de services. Nul besoin de sortir du secteur, il y a des épiceries partout ! Dans les années 1950, joyeux prétexte pour les pères de sortir avec leurs plus jeunes, on vend des cigarettes Popeye, des bonbons « à la cenne », de toutes saveurs et couleurs à l'angle de l'avenue du Pont-Scott et de la rue Saint-Vallier. Il y a aussi ce restaurant où « la tarte au citron est si bonne » et la « machine à patates frites » au coin des rues Churchill et Saint-Vallier. On s'y donne rendez-vous tout comme au marché Saint-Vallier devant l'église de Notre-Dame-de-Pitié. Au sous-sol du lieu de culte, on joue aux quilles, au bingo, on fête.

Ce n'est pas sans nostalgie que les résidents nés dans cette enclave blottie entre la rivière et la rue Saint-Vallier évoquent leur enfance. Les clôtures n'existent pas, ils jouent à la cachette parfois jusqu'à 11 heures du soir, pêchent dans la rivière Saint-Charles avec un hameçon au bout d'un fil, jouent au hockey sur la patinoire aménagée au cimetière Saint-Charles ou vont glisser vers la rivière, « dans le bas de la rue ». Et bien sûr, tout le monde se connaît.



Partie de baseball à la fin des années 1950, rue Churchill. *Collection André Journault.*

Vue aérienne de l'îlot du pont Scott et de l'église de Notre-Dame-de-Pitié en 1974. *AVQ; N403116.*



Une bourgeoisie ouvrière

Ainsi coule la vie après les années 1950. Un milieu d'honnêtes travailleurs, dit-on souvent, avec des grosses familles, jusqu'à 15 enfants dans certains cas, dont les pères sont pour la plupart des gens de métier. Les revenus sont modestes, on allonge les soupes mais on ne manque de rien et tout est prétexte à la fête. Majoritairement épargnées par le chômage, ces familles de la bourgeoisie ouvrière sont orgueilleuses de l'éducation de leurs enfants. D'ailleurs, lorsque l'école de la paroisse doit fermer en 1989, un tollé empêche la relocalisation des jeunes vers des écoles de Saint-Sauveur, un quartier alors dénigré, jugé trop « populaire ».

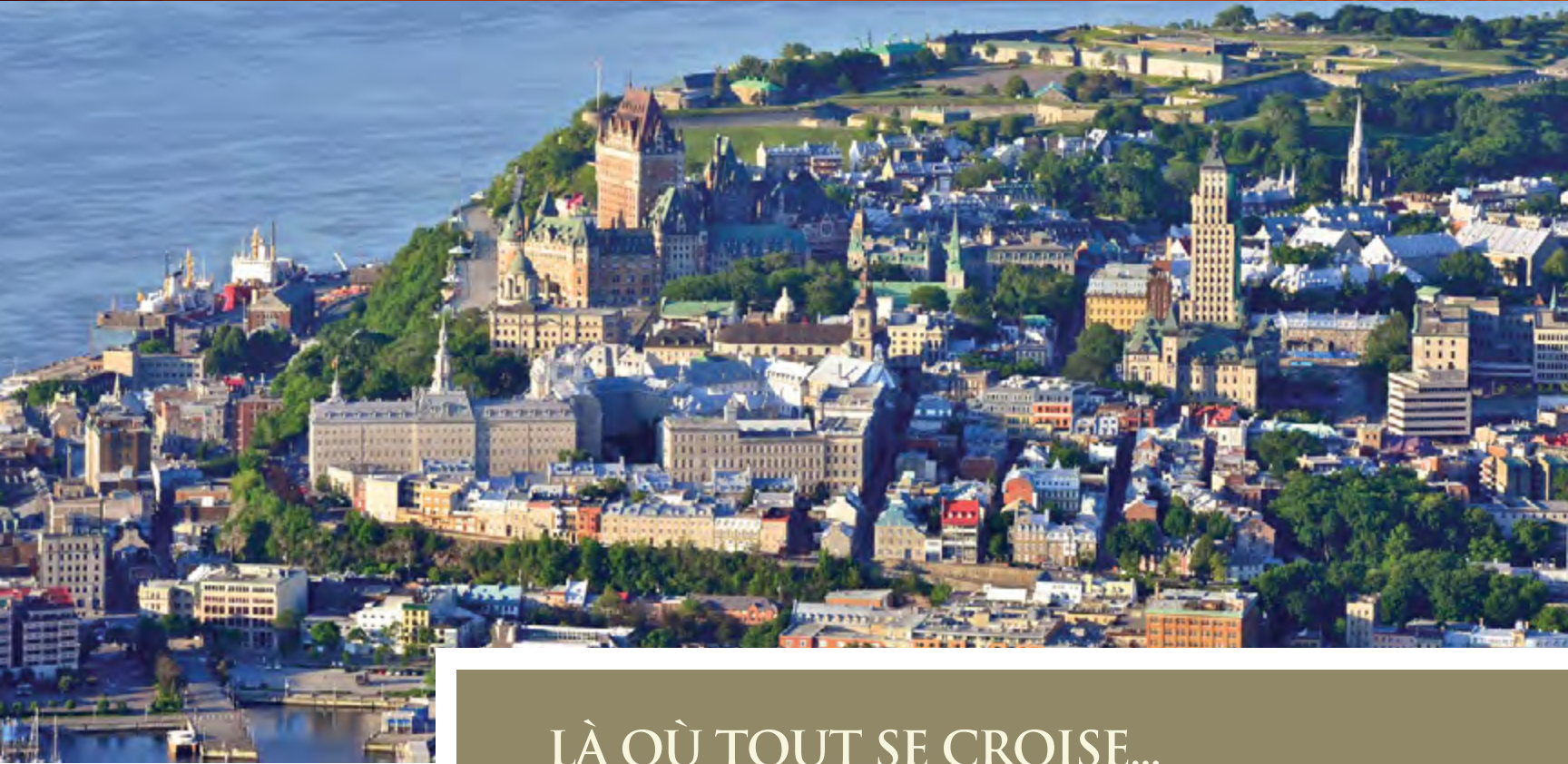
Aujourd'hui, nombreuses sont les maisons du secteur transmises de génération en génération. Comme dans un petit village à l'abri du temps, les descendants ont su préserver cet îlot le long de la rivière Saint-Charles. Bien que vouées à une courte vie, les maisons construites en 1942 sont toujours là, à une exception près. D'année en année, les propriétaires ont pris grand soin de leur résidence mais aussi de leurs voisins. Le secteur a certes gagné en qualité de vie depuis le réaménagement des berges de la rivière Saint-Charles et la création du parc linéaire : des habitats fauniques y renaissent et la nature y est accessible au quotidien.

Les résidents ne sont pas les seuls aujourd'hui à aimer leur secteur aux rues bien alignées bordant de douillettes maisons unifamiliales. Cette belle enclave est d'autant plus fragile que fortement convoitée par le rêve de vivre « à la moderne » près d'un cours d'eau.

Aperçu de l'îlot depuis les rives de la Saint-Charles aujourd'hui revitalisées. *Photographie Ville de Québec.*



LE PATRIMOINE ET SES CURIOSITÉS



LÀ OÙ TOUT SE CROISE...

Texte et photographies de Pierre Lahoud

« Ici, tout se croise », note Rudyard Kipling au sujet de Québec quand il y séjourne en 1907. L'écrivain britannique songe alors surtout à la France et à l'Angleterre dont il reconnaît les influences dans l'architecture et le tracé urbain. Si Kipling revenait à Québec, une ville dont les limites correspondaient alors à une grande partie de l'arrondissement de La Cité-Limoilou, il y retrouverait, bien sûr, l'architecture classique française, le néoclassicisme anglais et cette esthétique pittoresque, formidablement incarnée par l'éclectique Château Frontenac. Il verrait

aussi que s'y croisent désormais l'Amérique et l'Europe, le neuf et l'ancien. Mais pas seulement...

Je survole la région de Québec depuis quarante ans pour la photographier. Vue des airs, elle réunit à la fois la ville et la campagne, la plaine et la montagne, le fleuve et la Saint-Charles, depuis sa source dans les Laurentides. Ici, on trouve un quartier bordé d'arbres et de grandes avenues, là, de larges rues à l'américaine et, en son cœur, une vieille ville d'inspiration médiévale, que certains ont désignée comme l'une des plus belles au monde.

Foyer des élites militaires, cléricales et politiques et, de ce fait, témoin de nombreuses turbulences de notre histoire, Québec fut six fois assiégée. Sa citadelle, construite par les Britanniques au 19^e siècle, n'a fort heureusement jamais servi à la défense militaire. Une ville à l'abri? Oui et non. Théâtre de dizaines de grands incendies dont plusieurs seront dévastateurs, la ville s'est faite, défaite et refaite au fil des siècles. Parfois elle s'est enlaidie et parfois, elle a su s'embellir. Ce qui n'a jamais changé? Son enracinement géographique spectaculaire.

C'est ce site accroché au cap Diamant, tourné vers la mer et la vallée de la Saint-Charles, qui a vraisemblablement convaincu Champlain d'y fonder le premier établissement français permanent en Amérique. Car, avec ou sans ses murs, Québec est une forteresse. Qui plus est, une forteresse dont l'emplacement restera toujours stratégique. N'est-elle pas située au point de rencontre du Bouclier canadien, des vieilles Appalaches et des basses terres du Saint-Laurent ?

Pour un photographe aérien, l'arrondissement de La Cité-Limoilou est un cadeau du ciel. Le mariage de ses reliefs et de la

lumière modifie sans cesse ses paysages, ses courbes et ses lignes. Chaque vol révèle des illusions d'optique, de nouveaux angles, des ors et des ombres, des reflets de soleil franchement magiques. Nordique et portuaire, verte et bleue, historique et moderne, composée de contrastes, La Cité-Limoilou ne cesse de m'émerveiller. En toute saison.

Autrefois une île

Kebec, Quebeq, Kebbek... Toutes les graphies répertoriées du toponyme de la capitale nous ramènent au Kebek

micmac qui signifie « là où les eaux se rétrécissent ». De fait, le Saint-Laurent, dont les 3 700 kilomètres traversent le Québec, se resserre précisément au pied du cap Diamant, ce « Gibraltar d'Amérique », comme l'a joliment nommé Charles Dickens.

Les géographes aiment nous rappeler que la haute-ville de Québec a autrefois été une île, située dans le même axe que l'île d'Orléans. La vingtaine d'escaliers que compte aujourd'hui La Cité-Limoilou suivent le tracé de la falaise qui, il y a 10 000 ans, était encore léchée par les vagues.



Un arrondissement bleu

Il n'est pas anodin qu'un navire vogue sur les armoiries et le drapeau de la Ville de Québec. Bordé par le fleuve Saint-Laurent et traversé en partie par la rivière Saint-Charles, l'arrondissement

de La Cité-Limoilou évoque parfaitement le caractère maritime de Québec. Si l'industrialisation a longtemps éloigné les citoyens de leurs berges, ceux-ci se les réapproprient depuis quelques années.

Ainsi, l'eau est partout présente. Quand elle ne baigne pas les rives, elle gicle au milieu des places publiques, grâce à de magnifiques fontaines.



Un arrondissement vert

Dès qu'on s'élève au-dessus de Québec, on comprend que des milliers d'arbres, dont plusieurs centenaires, aient pu être répertoriés dans La Cité-Limoilou. Vu du ciel en été, l'arrondissement prend même

des airs de forêt urbaine. Les plaines d'Abraham, les berges de la Saint-Charles, le domaine de Maizerets et le parc Victoria, notamment, y sont certes pour beaucoup. Mais même les quartiers de Saint-Jean-

Baptiste, de Saint-Roch et de Saint-Sauveur qu'on parcourt à pied en y cherchant de l'ombre, peuvent cacher de magnifiques feuillus derrière de vieilles portes cochères.



Un coffre aux trésors

Parce qu'il regroupe les quartiers parmi les plus anciens du pays, l'arrondissement de La Cité-Limoilou regorge de bâtiments, de structures et de lieux dont la valeur patrimoniale est reconnue. Hôtel du

Parlement, églises, fortifications, tours Martello, cimetières, couvents, hôpitaux, anciennes casernes, maisons historiques, bureau de poste, douane... L'histoire, que les recherches et les fouilles archéologiques

n'ont pas fini de nous révéler, nous a fait la grâce de s'imprimer dans les vieilles pierres des rues de Québec.



La Cité-Limoilou en fête

Autrefois, l'agriculture et la religion rythmaient le calendrier des fêtes populaires. Au 21^e siècle, tout peut être prétexte à un rassemblement festif. Piscines, patinoires et jardins communautaires permettent

de profiter du grand air. L'été, la musique envahit les plaines d'Abraham, la place D'Youville et les rues de Limoilou. Les fêtes se succèdent. Si l'avion ne permet pas de capter celles qui sont consacrées

au théâtre, au cinéma ou à la littérature, il saisit au vol un des quartiers grouillants d'activités extérieures.





LA RICHESSE ARCHÉOLOGIQUE DE LA CITÉ-LIMOILOU

Texte de Camille Lapointe

L'arrondissement de La Cité-Limoilou comprend plus de 500 sites inscrits à l'Inventaire des sites archéologiques du Québec. Ils illustrent une grande variété de fonctions et d'activités interreliées, caractéristiques des villes anciennes : résidentielles, commerciales, institutionnelles, portuaires, défensives, artisanales, industrielles et urbaines.

Nous présentons ici sept sites qui nous semblent particulièrement représentatifs de l'occupation amérindienne et euro-québécoise ainsi que des avancées de

l'archéologie. Le choix des sites et des thèmes abordés pour chacun a été déchirant. Ainsi, pourquoi ne pas retenir le site patrimonial de l'Habitation-Samuel-De Champlain ou celui des Forts-et-Châteaux-Saint-Louis qui, parallèlement à l'îlot des Palais, reflètent la vie des hauts dirigeants de la colonie? Ou encore la batterie Dauphine, qui renseigne sur la mise en place du front portuaire et de ses défenses; le Séminaire de Québec et le site de la maison Hébert-Couillard, qui souligne entre autres l'ancienne vocation agricole de la haute-ville, amorcée avec l'installation de

l'apothicaire Louis Hébert en 1617; les cimetières Sainte-Anne et Sainte-Famille, qui ont permis de mieux connaître l'état de santé de la population aux 17^e et 18^e siècles; la place Jean-Pelletier, qui regroupe à la fois des vestiges du chantier naval du roi, du marché Saint-Paul et des premières gares de la ville?

La liste de regrets pourrait s'allonger à l'infini. Nous espérons néanmoins, avec ces quelques exemples, susciter votre curiosité et vous communiquer le désir d'en connaître davantage.

Il y a 2 400 ans à la place Royale

Les vestiges du site amérindien de la place Royale montrent que des petits groupes se sont arrêtés régulièrement à cet endroit entre 2 400 avant aujourd'hui et la venue de Jacques Cartier. Les archéologues ont relevé des traces de piquets appartenant à des habitations temporaires. Ils ont aussi dénombré une centaine de foyers et prélevé plusieurs morceaux de pyrite et de fer utilisés pour allumer les feux.

La forêt environnante était diversifiée. Dans les foyers, les occupants ont brûlé du noyer cendré, du hêtre, de l'érable à sucre, du frêne noir, du bouleau et du sapin baumier. D'autres restes végétaux indiquent la présence du cenellier, du sureau, du merisier, du vinaigrier, du cornouiller, de la vigne sauvage et de l'aralie.

À partir des ossements, on sait que l'alimentation reposait sur la consommation de mammifères, notamment le castor, l'orignal et l'ours. Le menu comprenait également de l'anguille, de la barbu, de l'esturgeon, des poissons de la famille du meunier et des moules d'eau douce. Quatorze grains de maïs carbonisés ainsi que des pipes de pierre et de céramique reflètent la disponibilité de certains produits cultivés. Les contenants de céramique étaient nombreux et d'usage courant.

Parmi les outils, on remarque des pièces d'emmanchement en bois de cervidé associées aux harpons utilisés pour la chasse aux mammifères marins. Des incisives de castor et de porc-épic étaient employées pour transformer des matériaux relativement tendres, comme le bois. On observe, de plus, une grande quantité

d'outils de pierre taillée ou polie – pointes de projectiles, grattoirs, haches et herminettes – de même que des galets et des plaquettes de grès aux usages variés. L'étude des 25 000 déchets de taille démontre que les occupants se sont surtout adonnés à la préparation de la pierre de chert provenant de la colline de Québec ou de la région. Cette matière première servait à compléter l'outillage au cours des déplacements.



Pointes de projectiles. Collection archéologique de référence de Place-Royale; photographie Ville de Québec.

▼ La seconde Habitation de Champlain. MC; détail de la maquette La Ville de Québec en 1635 réalisée par Michel Bergeron; photographie Joan Foncuberta.



Quelques ornements, tels que des perles de coquillage, de céramique et d'os, attirent l'attention sur l'habillement et les rituels funéraires. Des perles de coquillage accompagnaient deux sépultures datées entre 1 000 et 700 avant aujourd'hui. La première regroupait quatre enfants âgés de 0 à 6 ans; la seconde comprenait six personnes, soit deux femmes, deux hommes, un jeune enfant et un bébé. Ces fosses communes correspondent probablement à des enterrements saisonniers.

L'ensemble de ces témoins permet de dire qu'avant la venue de Cartier, durant la belle saison, des Amérindiens fréquentaient la pointe de Québec pour des haltes ou des séjours plus ou moins longs durant lesquels ils profitaient des ressources environnantes et travaillaient la pierre. En 1608, la construction de l'Habitation de Champlain fait de ce lieu le centre de la nouvelle colonie française et de la traite des fourrures.

Les échanges entre les Français et les Amérindiens engagés dans ce commerce sont illustrés par des objets caractéristiques des deux cultures, comme des perles de coquillage et de verre, contenus dans une même couche de sol.



^ Perles de verre et de coquillage. Collection archéologique de référence de Place-Royale; photographie Ville de Québec.

> Assiette décorative en faïence française du milieu du 18^e siècle, trouvée dans la maison De La Chesnaye. Collection archéologique de référence de Place-Royale; photographie Brigitte Ostiguy.



Le « petit coin » d'une grande maison

Les fouilles réalisées à la maison De La Chesnaye, qui occupe aujourd'hui le 55-59 rue Saint-Pierre, permettent de retracer l'évolution de cette propriété. Des vestiges de la cave voûtée, d'un fournil, d'un puits, de trois latrines et des quais ont été dégagés. Les latrines du pavillon sud sont particulièrement représentatives de l'architecture remarquable de la demeure et du mode de vie aisé de ses occupants.

Ces latrines desservaient des cabinets d'aisances situés dans le pavillon sud. Les découvertes démontrent que les cabinets étaient reliés, au moyen d'un conduit aménagé dans un mur, à une fosse voûtée enfouie sous la cour. Une ouverture dans la voûte facilitait la vidange. Une autre ouverture, du côté de la rue Saint-Pierre, évacuait le contenu vers le fleuve. De telles latrines, très rares dans les résidences, sont plutôt caractéristiques des édifices institutionnels.



^ Verres et monture de lunettes trouvés dans la maison De La Chesnaye. Collection archéologique de référence de Place-Royale; photographie Brigitte Ostiguy.

Quelques objets de la fin du 17^e siècle contenus dans les latrines se rapportent à la présence du marchand Charles Aubert de La Chesnaye : verres et monture de lunettes, cachet de cire, perles de verre, peigne et poignée de chantepleur. C'est cependant le quotidien de la famille de François Martel de Brouague, propriétaire de la moitié sud de la maison de 1746 à 1760, qui est le mieux représenté. Des céramiques importées d'Angleterre, de Hollande, d'Allemagne et de Chine attestent la situation enviable de ce négociant. La verrerie de table est courante, mais abondante. De la vaisselle commune et des fibres de balai en rameaux de thuya illustrent les tâches domestiques. On a également pu établir qu'un chien et deux chats évoluaient dans l'entourage des Martel de Brouague.

L'archéozoologue Évelyne Cossette précise que les chats, utilisés pour chasser la vermine, menaient une vie dure puisqu'ils atteignaient rarement l'âge d'un an. Au terme de leur courte existence, leurs restes étaient tout simplement rejetés au fond des latrines ou des puits. Ces animaux étaient souvent plus robustes et de plus grande taille que les chats actuels.

Framboises rouges et jusquiame noire

Les travaux archéologiques réalisés dans l'enclos de la cathédrale Holy Trinity ont permis de reconstituer certains traits du paysage initial de la haute-ville et des jardins du 17^e et du 18^e siècle.

En 1663, l'endroit était déjà occupé par la sénéchaussée, où l'on rendait la justice, et par des propriétés privées pourvues de jardins attenants. Un hospice, ou gîte, pour les Récollets remplace la sénéchaussée en 1682. Les religieux de cet ordre mendiant, qui agissaient en tant qu'aumôniers du gouverneur et de la garnison, se rapprochaient ainsi du château Saint-Louis. En 1692, la communauté entreprend de mettre en place un ensemble monastique accompagné d'un verger et d'un vaste jardin, qu'ils habiteront jusqu'à l'incendie survenu en 1796.

D'après les restes végétaux, l'emplacement était à l'origine environné de grands arbres, dont des ormes. Il présentait, de plus, des taillis ou des haies naturelles de plantes à petits fruits : framboisier, fraisier, sureau, petit merisier, vinaigrier et aralie à grappes. Ces plantes étaient appréciées pour leurs baies comestibles, fréquemment apprêtées



< Plan du monastère et des jardins des Récollets vers 1716. BAnQ; E6.

le concombre, la bourrache, la jusquiame noire et l'ancolie. La bourrache est une plante potagère et médicinale aussi reconnue pour ses qualités ornementales. La jusquiame noire, aujourd'hui considérée comme une mauvaise herbe, avait de multiples usages médicaux. Cette plante toxique, qui à forte dose provoque des hallucinations et des pertes de conscience, était plus particulièrement employée comme sédatif et pour soigner l'asthme. L'ancolie ornait les jardins d'agrément et servait à la décoration des autels.

en confitures, et pour leurs vertus médicinales. Les mauvaises herbes étaient envahissantes et quelques espèces, comme le pourpier potager et la moutarde noire, étaient utilisées comme aliment ou médicament.

Les résidents ont planté des pommiers et cultivé la citrouille ou la courge, le chou ou le navet, le radis, le panais,



^ Les framboises font partie de l'alimentation au 17^e siècle. Aquarelle de Jacques Le Moyne de Morgues, 1586.

< Vue de la haute-ville en 1761. AVQ; gravure de Richard Short; N010175.





À l'avant-plan, le premier palais de l'intendant vers 1699. BANQ; détail d'un cartouche reproduit par Charles Bécart de Fonville.

À la suite de l'incendie qui détruit l'immeuble en 1713, un nouveau palais est construit un peu plus au nord. Parallèlement, le premier palais est remis en état et transformé en magasins du roi. Ces derniers réunissent sous un même toit les magasins proprement dits, la boulangerie qui approvisionne les troupes, la prison et la maison du geôlier. Les marchandises recueillies dans les nouveaux magasins sont sensiblement les mêmes que celles disponibles durant la période précédente. On note cependant l'absence de parties d'épées, de médailles et de bagues de laiton et la présence d'un grand nombre de garnitures en laiton finement ouvragé fabriquées pour orner les fusils de traite. Des restes de plantes comestibles carbonisées, surtout des fèves et des pois, témoignent de l'entreposage de denrées alimentaires. L'étude des insectes révèle le stockage de céréales et de farine et indique un milieu humide renfermant des matières organiques en décomposition.

Les marchandises entreposées dans les magasins du roi étaient distribuées dans tout le territoire de la Nouvelle-France. Des objets semblables ont été trouvés sur plusieurs sites français et amérindiens, en particulier dans la région des Grands Lacs et dans la vallée du Mississippi jusqu'au golfe du Mexique.



Le second palais de l'intendant. BAC; gravure de Richard Short; C-19318.



Contreplaques de fusil en laiton trouvées dans les magasins du roi. Collections archéologiques de la Ville de Québec; photographie Ville de Québec.

De l'îlot des Palais au golfe du Mexique

À la fin des années 1680, l'ancienne brasserie créée par Jean Talon en bordure de la rivière Saint-Charles est agrandie et aménagée pour loger l'intendance. En plus des appartements de l'intendant, l'édifice abrite les magasins du roi, la prison et la salle du Conseil souverain. Dans la partie des caves correspondant aux magasins du roi, les archéologues ont découvert des milliers d'objets destinés à l'approvisionnement des troupes ainsi qu'à des échanges commerciaux et diplomatiques dans le cadre de la traite des fourrures. L'ensemble inclut des parties d'épées, des médailles et des bagues en laiton, des perles de verre, du fer en barre, de la quincaillerie d'architecture, des hameçons, des lames de couteaux, des pièces de fusil, des munitions, des pierres à fusil et divers contenants.



Jouer sur les fortifications

Les vestiges domestiques et militaires découverts à la place D'Youville soulèvent l'intéressante question du maintien des habitations dans des zones en principe réservées à la défense.

Aménagés vers 1745, les premiers ouvrages défensifs réalisés sur cet emplacement avaient pour but de protéger l'enceinte principale. Ils étaient formés par un large fossé bordé par un mur appelé contrescarpe. Les vestiges de ces ouvrages étaient bien conservés et ceux de la contrescarpe mesuraient plus de trois mètres de hauteur devant le Palais Montcalm.

Les témoins archéologiques ont par ailleurs révélé que les habitations à l'origine du faubourg Saint-Jean ont côtoyé les fortifications tout au long du Régime français.

De même, la destruction du faubourg Saint-Jean ordonnée par le conseil militaire britannique en 1775, à la suite de l'invasion américaine, n'a pas constitué une rupture; par la suite, maisons et dépendances ont vraisemblablement été rétablies sur les mêmes fondations.

L'aspect des lieux change considérablement au début du 19^e siècle. Avec l'aménagement du glacis, sorte de talus gazonné, toutes les constructions entre l'enceinte et l'actuelle rue des Glacis sont démolies. L'abandon de la fonction résidentielle dans cette zone est cependant de courte durée. Une habitation, dont on a retrouvé les fondations, occupe le glacis dans les années 1830. Incendiée en 1845, elle sera reconstruite peu après. Plus de 10 800 fragments d'objets et restes de toutes sortes provenant d'une fosse à déchets située dans la cave reflètent la vie des occupants. Parmi ces objets, une



▲ Artéfacts du 19^e siècle provenant d'une maison située sur le glacis. Collections archéologiques de la Ville de Québec; photographie Marc-André Grenier.

tête de poupée en porcelaine à chevelure moulée et peinte conçue pour être cousue sur un corps en tissu, de la vaisselle en terre cuite fine ainsi que des billes en pierre et en terre cuite évoquent les activités des jeunes d'enfants.

▼ La porte Saint-Jean édifée en 1867. À droite, on remarque le glacis, un talus gazonné qui prenait appui sur le mur de contrescarpe. AVQ; photographie Jules-Ernest Livernois; N010896.



Avec l'argile de la Saint-Charles

De nombreux briquetiers et potiers ont utilisé l'argile prélevée aux abords de la rivière Saint-Charles. Certains se sont installés directement en bordure de la rivière ou non loin, rue De Saint-Vallier Est.

La briqueterie Landron-Larchevêque, située sur la rive nord de la Saint-Charles, a été fondée en 1688 afin de fabriquer des briques, des tuiles et des poteries. Plusieurs artisans y ont travaillé jusqu'en 1755 environ. Sur ce site, les vestiges d'une fosse d'extraction d'argile et d'un four à briques temporaire ont été dégagés. Ce type de four était formé par l'empilement des briques à cuire. Il générait beaucoup de pertes, puisque les briques près du foyer étaient fréquemment trop cuites, alors que celles sur le pourtour ne l'étaient pas assez. Les témoins archéologiques comprennent une grande quantité de briques présentant divers degrés de cuisson et des fragments de poterie.



Rue De Saint-Vallier Est, deux sites de potiers ont attiré l'attention des archéologues. Le premier, à l'angle de la rue Dorchester, se trouve en marge de la propriété de Pierre Vincent dit « le cadien », qui a travaillé à Québec de 1766 à 1803. Les rejets d'atelier mis au jour pourraient aussi provenir d'artisans qui ont utilisé les installations de Vincent ou qui demeuraient à proximité. Le second site, à l'emplacement de l'actuel complexe artistique Méduse, témoigne du savoir-faire des frères Jean-Baptiste et François Poitras, actifs de 1797 à 1842 environ. Ici, les rejets d'atelier étaient mêlés aux débris de la demeure des potiers, détruite dans l'incendie du faubourg Saint-Roch en 1845.

La plupart des terres cuites recueillies sur ces sites étaient des récipients simples et d'usage courant : terrines, plats à aile, bols. Plusieurs plats à aile portaient des décors composés de traits sinueux, qui ornaient aussi la production des potiers de Philadelphie et de Saint-Denis-sur-Richelieu. On remarque, de plus, des accessoires d'enfournement et des carreaux à tourailage. Ces derniers servaient au séchage de l'orge dans les brasseries et les distilleries, très nombreuses à Québec.

^ Aux 18^e et 19^e siècles, des potiers occupaient le secteur actuel de la coopérative artistique Méduse. AVQ; vers 1885; N011429.

< Rejets de poteries de la rue De Saint-Vallier Est. Photographie Marc-André Grenier.



Des vestiges de « l'âge du cuir »

Tout près de Méduse, de l'autre côté de la rue De Saint-Vallier Est, une tannerie a longtemps occupé un emplacement compris entre les rues du Parvis et de la Chapelle. De 1774 et 1875, les familles Robitaille, Gauvreau, Hallé et Patry s'y sont succédé, chacune laissant des marques de son travail.

La tannerie était approvisionnée en eau par des sources et des ruisseaux descendant de la falaise. Des vestiges de cuves témoignent de l'organisation des lieux et des étapes de la production. Les résidus déposés dans certaines d'entre elles indiquent que les tanneurs utilisaient de la chaux pour dépiler des peaux et de l'écorce de pruche broyée pour faire les tanins.

Les restes de peaux et les ossements d'animaux démontrent que l'on traitait surtout des cuirs de bœuf, de veau et de mouton. La presque totalité des ossements appartient à des parties généralement laissées avec la peau par le boucher ou l'agriculteur qui fournissait le tanneur, dont l'extrémité des pattes, les phalanges et les vertèbres de la queue. On remarque un grand nombre de cornillons, partie intérieure des cornes. L'absence de l'enveloppe extérieure laisse supposer qu'elle était prélevée pour fabriquer des objets utilitaires ou décoratifs.

En Europe, l'os et la corne servaient à faire des boutons, des perles de chapelet, des peignes, des manches de couteau ou encore de pièces de jeu comme des dés et des dominos; ils entraient aussi dans la composition d'ouvrages de marqueterie. Sur le site de la tannerie, des retailles de boutons et des dominos illustrent ce type de travail.



Cornillons et autres ossements provenant de la tannerie Robitaille-Patry. Collections archéologiques de la Ville de Québec; photographie Marc-André Grenier.



- ^ Retailles de boutons et dominos en os trouvés sur le site de la tannerie Robitaille-Patry. Collections archéologiques de la Ville de Québec; photographie Marc-André Grenier.
- < Cuve de trempage de la tannerie de Jean-Baptiste Hallé (1835-1857). Photographie Ville de Québec.

Laissez-passer archéologique

La présentation de ces quelques sites est trop brève pour rendre compte de toute la richesse archéologique de La Cité-Limoilou, qui a été entre autres le premier centre urbain de la Nouvelle-France. Elle en illustre cependant plusieurs aspects et témoigne de la complexité du travail des archéologues qui interprètent les vestiges architecturaux et les objets, mais aussi les bois, les restes végétaux, les ossements et les insectes afin de reconstituer l'image la plus complète possible de la ville ancienne et du mode de vie de ses habitants. Il faut y voir une invitation à découvrir d'autres réalités insoupçonnées de l'histoire de Québec en explorant notamment la section archéologie du site Internet de la Ville et en restant à l'affût des captivantes recherches menées sur son territoire.



MATIÈRES D'ARCHITECTURE

Texte de Martin Dubois

L'architecture de l'arrondissement de La Cité-Limoilou, façonnée sur une période de plus de 400 ans, est riche et diversifiée. Elle reflète les traditions et les savoir-faire des bâtisseurs, tout comme les avancées technologiques et les courants et styles architecturaux. D'autres facteurs ont également exercé leur influence, dont la disponibilité des matériaux, les conditions climatiques, les lois et règlements en vigueur et les activités économiques de la ville.

Différents matériaux de construction constituent la « matière première » de l'architecture des quartiers anciens de Québec. Par leur résistance et leurs propriétés, comme par leur apparence et leur variété, ils engendrent des formes distinctes et donnent au paysage bâti une couleur particulière. Qu'ils soient naturels (pierre et bois), façonnés (brique et métal) ou industriels (verre et béton), les matériaux prennent forme grâce au travail des carriers, tailleurs, sculpteurs, scieurs, briquetiers, fondeurs, forgerons, vitriers, bétonniers; puis interviennent les maçons, charpentiers, menuisiers, briqueteurs, ferblantiers, monteurs d'acier, plâtriers, verriers et entrepreneurs. Ces matériaux s'amalgament pour engendrer une maison, une église, un théâtre, une école...



La diversité des matériaux crée un arrondissement riche en textures, couleurs et formes architecturales.
Photographie Ville de Québec.



À l'époque de la Nouvelle-France, on utilise la pierre calcaire pour construire les maisons, comme ici, rue Notre-Dame. Photographie Ville de Québec.

qu'aux encadrements d'ouvertures, aux chaînages d'angle et aux corbeaux à la base des toitures. Au fur et à mesure de l'arrivée et de la formation d'une main-d'œuvre spécialisée dans ce genre de travaux, les bâtiments religieux et institutionnels se raffinent par l'ajout d'un décor sculpté en pierre.

Sous le Régime anglais, de nouvelles carrières sont exploitées dans la région, entre autres à Sillery et à Cap-Rouge. On en tire un grès verdâtre qui servira abondamment pour la construction de la citadelle et de l'enceinte ouest des murs de fortification de la ville (années 1820-1830). Une fois ces

Les murs de fortification, en grès vert, ont donné une nouvelle couleur à la ville dans les années 1820 et 1830. Photographie Ville de Québec.

Le patrimoine bâti de l'arrondissement est donc indissociable de la matière dont il est issu : elle en détermine l'aspect, la solidité et l'expression architecturale. Une maison en pierre sera plus massive, plus ancrée au sol et moins fenêtrée qu'une résidence en bois à l'apparence plus légère et généreusement vitrée. De même, les ornements sculptés dans le bois ou la pierre n'auront jamais la même finesse qu'un décor formé d'éléments métalliques. Ancienne ou moderne, traditionnelle ou académique, l'architecture est toute en matière !

De roc et de pierre

Dès leur arrivée en Nouvelle-France, les premiers bâtisseurs se servent des morceaux de roc qui se détachent du cap Diamant en guise de matériau de construction. Issu d'une longue tradition française, l'art d'ériger des murs, des cheminées ainsi que des voûtes en pierre se reflète dans la construction des maisons et des institutions de la basse-ville, puis de la haute-ville. La pierre

noire du cap Diamant est toutefois friable et supporte mal l'humidité et les cycles de gel et de dégel. On recouvre donc rapidement les ouvrages extérieurs de crépi pour protéger la maçonnerie des intempéries et on cherche d'autres types de pierre qui sauront mieux résister au dur climat québécois. Par ailleurs, l'ardoise pour couvrir les toits n'est pas disponible ici et il faut l'exporter de France. Seuls les marchands les plus riches ont les moyens de s'en procurer. Les autres utilisent plutôt du fer-blanc et du bardeau de bois comme matériaux de couverture.

Un calcaire de meilleure qualité, extrait de carrières de Beauport, devient rapidement la principale pierre à bâtir durant le Régime français. Cette pierre grise, qui prend des teintes bleutées avec le temps, est utilisée par les maçons sous forme de moellons grossièrement équarris ou de pierres de taille. Les tailleurs et les sculpteurs de pierre étant rares en Nouvelle-France, les bâtiments demeurent sobres et les pierres taillées ou sculptées ne sont réservées





^ Le style néoclassique de l'édifice de la douane de la Pointe-à-Carcy fait une belle place à la pierre, notamment par ses colonnes massives et son décor sculpté. *Photographie Ville de Québec.*

< Les façades de l'ancien palais de justice mélangent des pierres d'ornementation de diverses provenances, couleurs et textures, pour un effet typique de l'influence Second Empire. *Photographie Ville de Québec.*

selon des proportions et une composition architecturale très strictes. Le calcaire gris de Deschambault provenant de Saint-Marc-des-Carières, qui se prête particulièrement bien à la sculpture, est utilisé au moins depuis 1835 pour ce type d'ouvrages.

La mode Second Empire et les styles victoriens apparus à la fin du 19^e siècle mettent en valeur d'autres types de pierre qu'on peut aller chercher à l'extérieur de la région grâce au chemin de fer. C'est le cas du granit de l'Estrie, de Rivière-à-Pierre ou du Nouveau-Brunswick, qui sert autant de parement extérieur que de base à certains monuments. Quant à l'ardoise et au marbre, ils peuvent provenir d'autres provinces canadiennes, des États-Unis et même d'Italie. Dans la première moitié du 20^e siècle, certains intérieurs d'églises et d'édifices publics sont ornés d'éléments sculptés en marbre ou en granit poli de différentes couleurs, tandis que la toiture du Capitole est revêtue d'ardoise rougeâtre pour créer un effet théâtral.

grands ouvrages achevés, les carrières de grès demeurent en activité et plusieurs maisons du Vieux-Québec sont revêtues de cette pierre aux teintes de vert qui change complètement la couleur du paysage urbain. Le style néoclassique anglais, prisé par les Britanniques, fait une belle part à la pierre de taille. Banques, douane, prison et autres bâtiments publics sont dotés de colonnes ou de pilastres, de frontons et de corniches entièrement sculptés en pierre,

De nos jours, bien que remplacée par des matériaux plus modernes comme le béton, la pierre est parfois utilisée comme matériau de revêtement dans l'arrondissement de La Cité-Limoilou. La maçonnerie délaisse alors son rôle structural pour devenir un mince parement accroché à l'ossature. La pierre naturelle est surtout employée dans des projets de restauration et pour des ouvrages d'aménagements paysagers : murets, dallages, bordures de rue.

Bâtir en bois

Au Québec, en raison de l'abondance des forêts, le bois est un matériau identitaire de l'architecture traditionnelle. Il en va ainsi pour l'arrondissement de La Cité-Limoilou, où le bois a fait partie, à une époque ou une autre, de toutes les composantes d'un bâtiment. Au temps des premiers Européens, le bois est d'abord utilisé pour les charpentes de planchers et de toitures qui reposent sur des fondations et des murs en pierre. Les pièces de bois grossièrement équarries proviennent des arbres abattus à proximité.

V Maison du faubourg Saint-Jean, en pièce sur pièce, revêtue de planches à feuillures. *Photographie Ville de Québec.*





^ Maison bourgeoise du quartier de Saint-Sauveur richement ornée d'éléments en bois : colonnes ouvragées et balustrade de la galerie, corniches à modillons, lucarnes. Photographie Ville de Québec.

Faute d'ardoise, les premiers toits sont recouverts de bardeaux qui en imitent l'apparence. En ville toutefois, le bois est rapidement banni, autant sur les murs extérieurs que sur les toits, car en cas d'incendie il contribue à propager le feu d'une maison à l'autre. On réserve donc le bois pour les portes et les fenêtres ainsi que pour les composantes intérieures : lambris, planchers, plafonds, escaliers et mobilier.

En milieu rural et dans les faubourgs, où la construction n'est pas réglementée, les murs de pierre des maisons font souvent place à des murs de bois en pièce sur pièce, plus faciles à construire et à isoler. Ce type de charpente est constitué de pièces de bois massives empilées les unes sur les autres et protégées par un revêtement de planches à l'extérieur. Au début du Régime français, les principales essences utilisées en construction sont le pin, l'épinette et le cèdre, des bois mous

qui se travaillent plus aisément. Les bois durs, comme l'érable ou le chêne, servent d'abord de combustibles. Ce n'est que plus tard, surtout avec l'apparition des moulins à scie qui permettent de mécaniser le débitage, qu'on en fera des planchers, des meubles et des boiseries.

À l'époque britannique, le bois devient encore plus populaire dans la construction. Au 19^e siècle, au moment où le commerce du bois avec l'Angleterre prend de l'importance, les grandes forêts québécoises fournissent quantité de billots qui sont acheminés par flottage jusqu'à Québec, où l'on trouve des moulins à scie et des chantiers maritimes. La matière ligneuse est abondante et les métiers qui lui sont reliés se multiplient et se diversifient, ce qui a une influence directe sur l'architecture. Les riches marchands et propriétaires de chantiers se font ériger de grandes villas en bois, matériau qu'utilisent aussi les habitants et commerçants des faubourgs

pour construire leurs modestes maisons. Parce qu'il est peu dispendieux, le bois contribue d'ailleurs à la forte croissance de ces quartiers. La mode de revêtir les bâtiments de planches à clins ou à feuillures et de les décorer d'éléments sculptés en bois atteint son apogée avec l'architecture victorienne, au tournant du 20^e siècle. Les revêtements de bois ne servent pas seulement à protéger les murs extérieurs, ils jouent dorénavant un rôle esthétique. Corniches, faux colombages, fenêtres en saillie, lucarnes garnies de boiseries décoratives, colonnes et balustrades ouvragées, dentelles de bois et bardeaux découpés démontrent tout le talent des ébénistes, sculpteurs et menuisiers qui œuvrent autant en architecture religieuse que dans la construction résidentielle.

Au début du 20^e siècle, l'architecture Arts and Crafts fait aussi une belle part au bardeau de bois. De plus, dans les charpentes des maisons, le bois massif et les lourds madriers sont peu à peu remplacés par du bois d'œuvre standardisé pour constituer des ossatures légères, faites de poutres et de colonnes, permettant de construire des bâtiments plus rapidement et avec un maximum d'ouvertures.

V Maison de style Arts and Crafts, dans le quartier de Saint-Sacrement, dotée d'un revêtement en bardeau de bois et de boiseries ornementales. Photographie Ville de Québec.



Délaissé durant la deuxième moitié du 20^e siècle au profit de matériaux modernes ou synthétiques, le bois semble faire un retour en force au début du 21^e siècle dans les parements extérieurs. Les essences, coloris et textures qu'offre le bois apportent chaleur et expressivité aux nouvelles constructions dans l'arrondissement de La Cité-Limoilou. Pour les grands bâtiments, les charpentes en bois sont également de plus en plus fréquentes. Les poutres et colonnes lamellées-collées, qui avaient été vogue dans les années 1960, sont maintenant prisées pour leur côté écologique, leur bonne résistance au feu et leur belle apparence, même pour des immeubles en hauteur. La qualité acoustique du bois est également recherchée dans les salles de concert. Il s'agit d'une belle façon de revaloriser notre industrie de la forêt avec des produits à valeur ajoutée, tout en renouant, de manière contemporaine, avec la tradition québécoise de construire en bois.

Poser une brique à la fois

Matériau très ancien utilisé autant par les Égyptiens que par les Romains, la brique façonnée ou moulée à partir de terre argileuse pétrie, séchée ou cuite, remplace avantageusement la pierre dans les constructions. En Nouvelle-France, elle est peu répandue et sert presque exclusivement à la construction de foyers, de cheminées et de fours à pain. Il existe tout de même à cette époque une briqueterie qui exploite l'argile en bordure de la rivière Saint-Charles. Cette entreprise artisanale produit des briques, des tuiles et de la poterie dont la cuisson s'effectue dans des fours en plein air. Une rue du quartier de Limoilou rappelle d'ailleurs l'emplacement de cette fabrique.

À partir de la fin du 18^e siècle, avec l'arrivée des Britanniques, chez qui la tradition de construire en brique est beaucoup plus répandue, ce matériau entre en force dans

l'arrondissement de La Cité-Limoilou. Au 19^e siècle, une bonne partie des briques à construire sont importées des îles Britanniques et ont d'abord servi de lest pour stabiliser les grands voiliers venus s'approvisionner en bois à Québec. Vendue dans le port, cette maçonnerie beige-ocre, appelée brique d'Écosse, revêt encore plusieurs maisons du Vieux-Québec et des quartiers limitrophes. Rapidement, devant l'engouement de ce matériau facile à assembler, de nouvelles briqueteries locales apparaissent et remplacent les méthodes artisanales de production par des procédés industriels. La brique de teinte rougeâtre devient alors la plus commune. Les conduits en grès, la terracotta et les tuiles d'argile sont d'autres produits de construction similaires fabriqués par moulage. Quant aux briques réfractaires, elles sont particulièrement prisées pour la construction d'âtres et de cheminées; cuites à haute température, elles résistent aux variations de chaleur que subissent ces ouvrages.

La brique d'argile, aux différentes teintes allant du jaune ocre au brun foncé, en passant par tous les tons de rouge, sert autant pour les structures massives en maçonnerie que pour revêtir des immeubles à charpente de bois. Assemblée à l'aide de mortier, la brique peut être appareillée selon plusieurs patrons. La disposition, l'alternance ou l'alignement des briques en panneresse (côté long de la brique) ou en boutisse (extrémité courte de la brique) créent différents motifs appelés appareils. Bien qu'elle n'ait pas le même prestige que la pierre, la brique acquiert peu à peu ses



← Rénovée en 2007, la salle Raoul-Jobin du Palais Montcalm a été entièrement lambrissée de chêne rouge, choisi pour sa qualité acoustique. Photographie Ville de Québec.



◀ Cette maison de la rue Champlain est revêtue de brique d'Écosse. Photographie Ville de Québec.

▲ Le modèle du triplex, qui abonde dans le quartier de Limoilou, est intimement lié à l'usage de la brique. Photographie Ville de Québec.



lettres de noblesse grâce à ses propriétés ornementales, pour atteindre son apogée à l'époque victorienne.

Dans la deuxième moitié du 19^e siècle, la brique occupe une place privilégiée dans l'architecture industrielle. En effet, l'industrie est friande de ce matériau aux formes et dimensions standardisées, fabriqué à peu de frais et incombustible, pour revêtir les usines et les manufactures de la basse-ville et pour ériger de hautes cheminées. Ces bâtiments présentent même des motifs décoratifs et des corniches ornementales faits d'un agencement de briques de diverses couleurs ou de jeux de reliefs et de bandeaux en saillie.

À la suite de plusieurs incendies dévastateurs, les habitants peu fortunés des faubourgs Saint-Jean, Saint-Louis,

◀ L'ornementation de l'ancienne manufacture Dominion Corset consiste en des jeux de briques de deux couleurs. Photographie Ville de Québec.

Saint-Roch et Saint-Sauveur reconstruisent de modestes maisons en bois mais les revêtent de brique. L'utilisation de ce matériau économique, incombustible et durable changera du tout au tout la couleur de ces quartiers en leur forgeant une nouvelle identité architecturale très forte, qu'ils possèdent encore aujourd'hui. Au début du 20^e siècle, les promoteurs immobiliers des futurs quartiers de Montcalm, Saint-Sacrement et Limoilou utilisent également la brique à grande échelle comme matériau principal. Plus tard, suivant la tendance Art déco, la brique « américaine » de couleur jaune entre dans la création de plusieurs édifices modernes aux lignes épurées. Les briques vernissées, émaillées, texturées ou polychromes deviennent également populaires, en particulier dans certaines églises modernes. Encore aujourd'hui, la brique demeure l'un des matériaux identitaires de l'arrondissement et se décline en mille facettes en raison des nombreuses possibilités qu'elle peut offrir.



< *Esses de la maison Maizerets. Photographie Ville de Québec.*

Le métal : du fer à l'acier

Parmi les éléments métalliques, le fer est celui qu'on associe depuis le plus longtemps à l'architecture. Fruit du travail artisanal du forgeron, le fer rougi par le feu est façonné à l'aide d'un marteau et d'une enclume.

Ainsi forgé, il peut prendre la forme d'esses pour retenir l'extrémité des tirants consolidant les murs de maçonnerie, ou encore composer des grilles faitières ornant le sommet d'édifices importants. Il sert également pour fabriquer la quincaillerie d'architecture : pentures, gonds, targettes, clenches, poignées et loquets, en plus des grilles et clôtures ceinturant les propriétés. Des horloges et des marquises en fer marquent également certains édifices publics. Plus récemment, le fer ornemental a été largement utilisé pour la confection de garde-corps de galeries et d'escaliers dans des quartiers comme Limoilou. L'ajout de retailles de lames de patin à ces ouvrages métalliques est un beau clin d'œil des sports d'hiver à l'architecture !

Introduite au milieu du 19^e siècle, la fonte résulte d'une addition de carbone au fer, ce qui permet de couler et de mouler le métal en fusion. En utilisant des moules, les fonderies peuvent produire en série et à faible coût des pièces extrêmement variées et décoratives. Des poutrelles et des colonnes en fonte sont intégrées à la construction d'entrepôts et de grands

^ *Grille faitière en fer forgé de l'hôtel du Parlement. Photographie Ville de Québec.*

< *Garde-corps en fer ornemental agrémentés de retailles de lames de patin sur une propriété du Vieux-Limoilou. Photographie Ville de Québec.*



^ *L'escalier Lépine. Photographie Ville de Québec.*

bâtiments. Mais c'est dans les pièces ornementales que la fonte se fait davantage remarquer. On privilégie en effet ce matériau pour les rosaces qui remplacent les esses retenant les tirants, pour les linteaux qui se substituent à la pierre, pour les éléments qui décorent les balustrades des galeries. Les belles clôtures en fonte, comme à la basilique-cathédrale Notre-Dame de Québec, mettent en valeur les entrées et parvis. L'architecte Charles Baillairgé, à qui on doit plusieurs ouvrages en fonte à Québec, conçoit même avec ce matériau des escaliers qui relient la haute-ville et la basse-ville, dont les escaliers Charles-Baillairgé, Lépine et du Faubourg.

Vers la fin du 19^e siècle, un nouvel alliage de fer et de carbone donne naissance à l'acier qui révolutionne l'architecture. Ce matériau très résistant, qu'il est possible



de transformer en pièces complexes aux profils variés par moulage ou laminage, permet la fabrication de poutres et de colonnes qui sont associées aux structures en hauteur. Pensons par exemple à l'édifice Price et à la tour centrale du Château Frontenac, ou encore aux vastes espaces intérieurs de la gare du Palais.

Le laminage de différents métaux comme le fer, l'acier, l'aluminium, le zinc ou le cuivre produit diverses tôles minces, très utilisées dans l'architecture de l'arrondissement de La Cité-Limoilou. Vu les risques d'incendie que représentait le bardeau de bois sur les toitures des maisons urbaines, la tôle est rapidement devenue un substitut intéressant. D'abord en fer-blanc, les toitures en tôle à la canadienne, très populaires à partir de 1750, consistent en un assemblage de tôles de petites dimensions, pliées et chevauchées selon un motif rappelant une multitude d'écaillés plates. Aussi très fréquente, la tôle à baguettes, importée d'Europe vers 1800, doit son nom aux baguettes de bois sur lesquelles sont assemblés les joints des longues feuilles de métal. Avec le temps, le fer-blanc et la tôle plombée ont fait place à des alliages plus résistants, dont l'acier galvanisé et inoxydable ainsi que l'aluminium prépeint.

Le travail artisanal des couvertures de tôle traditionnelle relève des

ferblantiers-couvreur. Moins sollicités après que les toits plats ont fait leur apparition au tournant du 20^e siècle, ils proposent de nouveaux produits pour compenser leur perte de revenus, dont les corniches en tôle ouvragée. Ces éléments décoratifs aux motifs variés surmontent plusieurs maisons à toit plat des faubourgs de Québec et du quartier de Limoilou. Par ailleurs, la tôle embossée imitant la pierre recouvre plusieurs murs extérieurs. Un décor peint en trompe-l'œil entièrement en tôle orne même l'intérieur de la chapelle du Séminaire de Québec! Le cuivre revêtant les toitures en pente est quant à lui revenu à la mode avec la construction de plusieurs immeubles de style château, comme le Château Frontenac et la gare du Palais. Surtout utilisé à la manière de la tôle à baguettes, le cuivre est ainsi devenu un matériau identitaire de l'arrondissement.

De nos jours, divers revêtements métalliques aux alliages variés servent encore de parements extérieurs. L'acier préoxydé, appelé Corten, est même employé pour donner un caractère industriel à certains immeubles.

- ∨ Toiture en tôle à baguettes du Pavillon des arts à ExpoCité. Photographie Ville de Québec.
- > Fenêtres traditionnelles à battants à grands carreaux et à guillottes à petits carreaux, sur des maisons du Vieux-Québec. Photographie Ville de Québec.



∧ Le Château Frontenac et ses toitures en cuivre. Photographie Ville de Québec.

La transparence du verre

Le verre qui garnit les fenêtres des bâtiments a beaucoup évolué avec le temps. Au début de la colonie française, les carreaux de verre doivent être importés d'Europe, parfois dans des barils de mélasse pour les protéger. Les méthodes de fabrication ne permettent alors de produire que des vitres de dimensions réduites, d'où la petitesse des carreaux de fenêtres qui caractérisent les bâtiments du Régime français. À partir





Les maisons de la terrasse Parent, Grande Allée, comptent parmi les premières à utiliser le béton à Québec. Les blocs imitent la pierre de taille traditionnelle. Photographie Ville de Québec.



La verrière du hall du Centre des congrès de Québec. Photographie Ville de Québec.



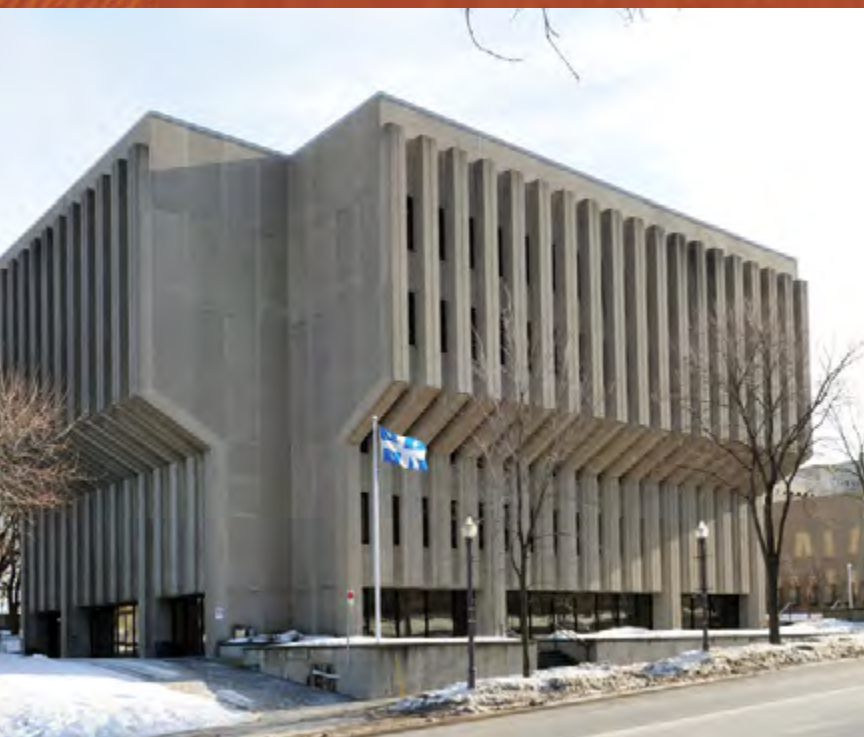
du 19^e siècle, les verres produits ici sont de plus en plus grands, ce qui se reflète dans la dimension des carreaux des fenêtres. Avec l'ère industrielle, la production du verre se répand et les nouvelles techniques permettent une variété de formes de fenêtres et de verrières, de serres et de vitrines commerciales de plus en plus imposantes. Le verre devient au 20^e siècle un matériau à part entière de l'architecture moderne. Des murs entièrement vitrés, appelés murs-rideaux, viennent s'accrocher aux structures, formant des parois légères et transparentes qui optimisent l'apport de lumière dans les bâtiments. De nos jours, les garde-corps en verre, les puits de lumière et les blocs de verre font également partie des composantes architecturales.

En architecture religieuse surtout, mais aussi dans l'architecture résidentielle et institutionnelle, l'art du vitrail est indissociable du verre. Cette tradition provenant du Moyen Âge, qui consiste à assembler des morceaux de verre coloré ou à peindre le verre afin de créer des tableaux de lumière, est très présente dans les églises de l'arrondissement de La Cité-Limoilou, qu'elles soient traditionnelles ou plus modernes. Plusieurs maîtres verriers et des artistes renommés comme John Patrick O'Shea, Guido Nincheri, Marius Plamondon ou les ateliers Gauthier et Frères et la maison Hobbs ont ainsi laissé leurs traces dans l'art religieux de la ville.

Une architecture béton !

Alors que les autres matériaux couvrent plusieurs siècles d'architecture dans l'arrondissement de La Cité-Limoilou, le béton est surtout associé au 20^e siècle. Bien que certains types de ciments existent depuis l'Antiquité romaine et que les mortiers à base de chaux retiennent les ouvrages de maçonnerie depuis fort longtemps, le béton tel qu'on le connaît aujourd'hui est un matériau relativement jeune. Composé d'un savant mélange de ciment Portland, de gravier, de sable et d'eau, le béton est utilisé au début comme substitut à la pierre taillée, dont il tente d'imiter l'apparence. Ce n'est qu'à partir du milieu du 20^e siècle, avec le courant moderniste en architecture, que le béton est exploité à part entière pour ses qualités plastiques et expressives. Le béton armé, auquel on ajoute des barres d'acier pour lui donner encore plus de résistance, devient alors le matériau par excellence pour ériger de grandes structures, mais





Les façades en modules de béton préfabriqués de l'édifice Jean-Talon, sur la colline Parlementaire. Photographie Ville de Québec.



Immeuble du quartier de Saint-Roch, revêtu de carreaux de béton léger rappelant les anciennes plaques d'amiante-ciment. Photographie Ville de Québec.

aussi comme matériau de revêtement extérieur que l'on peut mouler sur place ou préfabriquer, selon la forme désirée. Les grands immeubles de la colline Parlementaire érigés dans les années 1960 et 1970, dont les édifices Marie-Guyart et Jean-Talon, le Grand Théâtre et l'hôtel Le Concorde ont grandement tiré parti du béton. Telles de grandes sculptures urbaines, ces immeubles issus du courant « brutaliste » misent sur l'expressivité primaire des formes et des textures qu'offre ce matériau.

De nos jours, outre les ponts et ouvrages d'art, le béton est surtout utilisé pour les structures des bâtiments. Les nouvelles techniques de fabrication permettent des ouvrages plus résistants et des formes très fluides. Le béton est également

disponible sous forme de panneaux muraux préfabriqués et de parement léger appelé fibrociment, qui remplace les plaques d'amiante-ciment d'autrefois. L'ajout de fibres de diverses natures permet d'augmenter la résistance du béton tout en l'amincissant au maximum.

Architectures matérielles

Grâce à ce survol architectural de l'arrondissement de La Cité-Limoilou, à travers les matières que sont la pierre, le bois, la brique, le métal, le verre et le béton, nous pouvons apprécier le caractère à la fois distinctif et multiple de son patrimoine bâti. Qu'il s'agisse de maisons françaises et londoniennes du Vieux-Québec, de maisons de faubourg des quartiers

de Saint-Jean-Baptiste, de Saint-Roch et de Saint-Sauveur, d'immeubles à logements des quartiers de Montcalm, Saint-Sacrement et Limoilou; qu'il s'agisse d'édifices publics ou commerciaux, d'ouvrages d'art ou de constructions militaires, toutes ces architectures sont issues de matières premières qui participent à leur identité.

Cette matérialité architecturale constitue un patrimoine ancien et récent à conserver, à entretenir, à réhabiliter et à mettre en valeur. Les fonctions des bâtiments et leurs occupants permettent de rendre cette matière bien vivante. Et l'arrondissement peut se targuer d'avoir l'éventail d'architectures le plus complet de la ville de Québec en termes d'époques, de styles, de formes, de fonctions et de matériaux.

DES PROMENADES DANS LA CITÉ-LIMOILOU

LE SITE PATRIMONIAL DU VIEUX-QUÉBEC

Le site patrimonial du Vieux-Québec est certainement l'un des grands attraits de l'arrondissement. Il est même exceptionnel, comme l'a reconnu l'Unesco en l'inscrivant en 1985 sur la Liste du patrimoine mondial. Son intérêt tient à la préservation de ses caractéristiques de ville coloniale, dont sa trame urbaine et son architecture aux influences française et anglaise, son port actif depuis le 17^e siècle, ses institutions séculaires et ses ouvrages défensifs français et britannique : remparts, citadelle, poudrières et redoutes. Le Vieux-Québec est aussi reconnu pour le site incomparable qu'il occupe sur le cap Diamant, siège de la ville haute, et au bord du Saint-Laurent, où se sont développées les activités portuaires et la ville basse.

Pour découvrir ses paysages, ses trésors patrimoniaux et ses curiosités, il faut arpenter les rues étroites qui sillonnent le cap ou qui s'étendent à ses pieds; il faut admirer les façades en pierre de taille et en brique d'Écosse, compter les clochers de la ville haute, observer les toitures de tôle et de cuivre, s'arrêter dans les jardins ombragés ou les places animées, dont la place Royale, berceau de l'Amérique française. On prendra aussi plaisir à parcourir les remparts qui entourent la haute-ville, une promenade offrant des points de vue uniques, parfois spectaculaires, sur le Vieux-Québec, les anciens faubourgs et la région.

Une partie du site patrimonial du Vieux-Québec. *Photographie Ville de Québec.*



^ La grande salle lumineuse de la Maison de la littérature. *Photographie Ville de Québec.*

LIEUX DE CULTURE ET DE PATRIMOINE

L'arrondissement est renommé pour la richesse de ses équipements culturels. On y compte une douzaine de musées, autant de théâtres et de salles de spectacles... et encore plus de centres d'interprétation, de galeries d'art et d'ateliers d'artistes. Au cœur du Vieux-Québec, la **Maison de la littérature**, lieu de création, d'animation et de diffusion, est également un ajout de taille à l'offre culturelle de La Cité-Limoilou et de l'ensemble de la ville.

Parmi les institutions muséales, deux incontournables : le **Musée national des beaux-arts du Québec** et le **Musée de la civilisation**. Il ne faut pas manquer non plus le **Musée des Ursulines de Québec** et le **Monastère des Augustines**, qui s'intéressent à l'histoire de l'éducation et des soins de santé, se rapportant à l'œuvre pionnière de ces deux communautés religieuses établies à Québec en 1639.

Si on cherche à en connaître plus sur l'archéologie urbaine, il faut se rendre à l'**îlot des Palais**, site historique d'exception occupé depuis le 17^e siècle. On en retrace l'histoire grâce à une exposition à la fine pointe de la technologie qui met en valeur une partie de l'importante collection d'artéfacts découverts sur place.

Le **Morrin Centre**, centre culturel de langue anglaise, propose aussi d'intéressantes visites. Dans cette ancienne prison reconvertie en collège, on pourra voir deux blocs cellulaires du 19^e siècle, un ancien laboratoire de chimie et une magnifique bibliothèque victorienne ouverte en 1868 et toujours en activité.

D'autres centres d'interprétation s'intéressent à différents thèmes, comme l'histoire des fortifications et le passé militaire de la ville. On consultera à ce sujet les sites web de Parcs Canada et de la **Citadelle de Québec**.

LES GRANDS ESPACES VERTS

Le plus vaste et le mieux connu des espaces verts de l'arrondissement est le parc des Champs-de-Bataille, qui englobe notamment deux sites historiques liés à la guerre de la Conquête : le **parc des Braves** et les **plaines d'Abraham**. Le premier, situé au nord du plateau de Québec, a été aménagé derrière le monument des Braves élevé à la mémoire des soldats morts au cours de la bataille de Sainte-Foy de 1760. Ses six hectares de verdure et de tranquillité surplombent le quartier de Saint-Sauveur. Les plaines d'Abraham rappellent pour leur part la célèbre bataille du même nom, survenue le 13 septembre 1759.

C'est à même une partie de l'ancien champ de bataille que le premier architecte paysagiste du Canada, Frederick G. Todd, a conçu en 1909 ce parc urbain de 103 hectares, formé de plaines, de vallons, de boisés et de jardins. On y pratique en toute saison de nombreuses activités sportives et récréatives. Fréquentées l'été par des milliers de personnes à l'occasion de grands spectacles extérieurs, les plaines d'Abraham se prêtent aussi à la détente et à l'observation de la nature. On y découvrira des arbres rares et des aménagements floraux remarquables, comme au **jardin Jeanne-d'Arc**. Il faut aussi pique-niquer à l'ombre des ormes d'Amérique ou simplement admirer le Saint-Laurent depuis les hauteurs.

Inauguré en 1897 à la limite des populeux quartiers de Saint-Roch et de Saint-Sauveur, le **parc Victoria** est le plus ancien grand parc urbain de la ville. Il est conçu à l'origine comme un jardin à l'anglaise au charme insulaire, puisqu'à l'époque il est presque entièrement



▲ Le jardin Jeanne-d'Arc sur les plaines d'Abraham. Photographie Ville de Québec.

entouré d'un méandre de la Saint-Charles, aujourd'hui disparu. S'il a perdu plusieurs caractéristiques de son aménagement d'origine et une partie de sa surface initiale, il demeure un parc important de la basse-ville, dédié aux activités sportives et à la détente.

C'est aussi le cas du **domaine de Maizerets**, un autre parc d'envergure aménagé aux limites orientales de l'arrondissement. Celui-ci est formé d'un boisé, d'un arboretum et d'un noyau historique comprenant la maison Maizerets, une ancienne résidence de campagne ayant appartenu au Séminaire de Québec.



Oasis de verdure en bordure d'une zone portuaire, le domaine de Maizerets est aussi le rendez-vous des entomologistes, des ornithologues et des mycologues, attirés entre autres par des activités d'interprétation de la nature.

À ces grands espaces verts et petits parcs que l'on retrouve dans tous les quartiers, s'ajoutent les **berges naturalisées de la rivière Saint-Charles**, comprises dans un parc linéaire de 32 kilomètres qui s'étend du lac Saint-Charles jusqu'à l'estuaire. Dans le seul arrondissement de La Cité-Limoilou, cette promenade aménagée sur les deux rives offre des points de vue inhabituels sur les quartiers centraux qu'elle traverse. On y trouvera aussi des œuvres d'art public dont d'élégants oiseaux de métal perchés sur d'anciens fûts de lampadaires.

Promenade au parc Cartier-Brébeuf. Photographie Ville de Québec.



▲ *Do Ré Mi Fa Sol La Si Do, une œuvre de Joe Fafard. Photographie Ville de Québec.*

Tout aussi linéaire, le **parc du coteau Sainte-Geneviève** est un espace vert qui gagne à être connu. On apprécie la beauté de cette forêt urbaine implantée entre la haute-ville et la basse-ville en s'arrêtant dans les nombreux escaliers du coteau ou le long de la côte Badelard, une voie désormais piétonnière. On peut également accéder à une partie de cette ceinture verte par le parc de la côte Sauvageau, un ancien lieu de pèlerinage restauré, dans le quartier de Saint-Sauveur. La mise en valeur du coteau Sainte-Geneviève se poursuit aujourd'hui dans le quartier de Saint-Sacrement.

SOUS L'ANGLE DES ŒUVRES D'ART PUBLIC

L'arrondissement de La Cité-Limoilou compte de nombreux monuments et bustes représentant des personnages passés à l'histoire, hommes et femmes politiques, pionniers de la colonisation française ou héros nationaux, poètes et artistes d'ici et d'ailleurs. On y trouve aussi plusieurs œuvres d'art public que l'on découvre au détour d'une rue, au centre d'une place ou aux abords d'un édifice public. Elles sont discrètes ou audacieuses, classiques ou excentriques, toujours intéressantes. Pensons par exemple à l'œuvre de Luce Pelletier installée en 2014 sur la place d'Armes pour rappeler la désignation il y a 50 ans du site patrimonial du Vieux-Québec. Sur un socle de pierre, la sculpture d'aluminium évoque les caractéristiques du site, sa richesse architecturale, sa vocation maritime et son rôle de centre institutionnel.

Un parcours sous l'angle de l'art public est une source de plaisirs assurés. On découvrira des œuvres qui séduisent, questionnent, amusent, charment ou qui aident à se souvenir... Car certaines sont commémoratives, comme *Québec, printemps 1918* d'Aline Martineau, dans le quartier de Saint-Sauveur; d'autres, de nature identitaire, comme l'ensemble sculptural de Claude Pelletier dans Limoilou, à l'angle de la 3^e Rue et de la 1^{re} Avenue. Souvent, les œuvres d'art public valorisent des secteurs de la ville, telle l'impressionnante sculpture-fontaine de Charles Daudelin (*Éclatement II*) aux abords de la gare du Palais, ou encore les grands mâts surmontés de clochers d'église de Paul Béliveau (*Les vents déferlants*), avenue Honoré-Mercier. La plupart du temps, ces œuvres s'enracinent dans le paysage jusqu'à en devenir indissociables, comme la fontaine de Tourny devant le parlement et les huit chevaux d'acier de Joe Fafard dans le parc Notre-Dame-de-la-Garde.

Pour découvrir ces œuvres, on peut consulter en ligne le répertoire des œuvres d'art public de la Ville de Québec.

LES ESCALIERS

Pour les sportifs aguerris, mais aussi pour les personnes qui cherchent des points de vue différents sur la ville, des paysages urbains inhabituels, parfois exceptionnels, hors des sentiers battus, il faut emprunter les escaliers publics des quartiers centraux. Une excursion qui se fait nécessairement en plusieurs étapes : il y a plus d'une vingtaine de ces escaliers, dont certains ont des centaines de marches. On les retrouve dans le Vieux-Québec et sur les versants nord et sud du plateau, depuis le secteur du Cap-Blanc jusqu'aux confins du quartier de Saint-Sauveur. Créés pour la plupart au 19^e siècle, ces liens indispensables entre la basse-ville et la haute-ville s'inscrivent depuis 2009 dans une compétition annuelle, le Défi des escaliers de Québec, qui propose aux participants de parcourir les escaliers sur une vingtaine de kilomètres, en gravissant jusqu'à 3 000 marches !

L'escalier Casse-Cou est le premier de ces liens. Il est apparu au 17^e siècle et a été reconstruit à plusieurs reprises, notamment à la fin du 19^e siècle, comme les escaliers Charles-Baillairgé, du Faubourg et Lépine, œuvres de fer et de fonte de l'architecte et ingénieur réputé Charles Baillairgé. Symboles de modernité, à l'aube d'un siècle nouveau, ils figurent parmi les plus beaux escaliers de la ville. Il faut aussi gravir **l'escalier de bois du Cap-**



L'escalier des Franciscains relie les quartiers de Saint-Sauveur et de Montcalm. Photographie Ville de Québec.

Blanc, le plus long d'entre eux, bien connu des sportifs avec ses 398 marches. **L'escalier de la promenade du Gouverneur** compte lui-même plus de 300 marches qui longent le cap Diamant devant l'un des plus remarquables panoramas de la région. Parmi les plus pittoresques, mentionnons les **escaliers de bois Colbert et des Franciscains**. Ce dernier a été immortalisé dans le roman de Roger Lemelin, *Au pied de la pente douce* : c'est là, près du troisième palier, qu'Ovide Plouffe embrasse la belle Rita Toulouse pour la première fois.

QUELQUES REPÈRES CHRONOLOGIQUES

- vers 1000** Des groupes d'Amérindiens nomades séjournent régulièrement à la pointe de Québec.
- vers 1535** Des centaines d'Iroquoiens sont établis à Stadaconé, une bourgade d'une vingtaine de maisons longues.
- 1535** L'explorateur français Jacques Cartier hiverne en bordure de la Saint-Charles, près de Stadaconé.
- 1608** Samuel de Champlain fonde Québec sur le site actuel de la place Royale.
- vers 1636** Le gouverneur de Montmagny conçoit l'aménagement de la ville.
- 1663** Québec devient la capitale de la Nouvelle-France.
- 1690-1712** Construction des premières enceintes de la ville.
- vers 1730** Naissance des faubourgs Saint-Jean, Saint-Louis et Saint-Roch.
- 1745-1750** Construction du rempart ouest.
- 1759** Le 18 septembre, capitulation de Québec aux mains des Britanniques, cinq jours après la défaite des plaines d'Abraham.
- vers 1806** Essor de la construction navale et du commerce du bois avec l'Angleterre.
- 1806-1831** Divers ouvrages défensifs sont construits dont les tours Martello et la citadelle.
- 1831** Québec compte 27 141 habitants qui vivent majoritairement dans les faubourgs.
- 1845** Destruction par le feu des faubourgs Saint-Roch et Saint-Jean.
- vers 1850** Naissance des noyaux d'origine de Saint-Sauveur, Limoilou et Montcalm.
- 1861** La population, au tiers irlandaise, atteint les 60 000 habitants.
- 1866** Le quartier de Saint-Roch et le futur village de Saint-Sauveur sont ravagés par le feu.
- 1872** Formation de la municipalité de Saint-Sauveur.
- 1874** Création de la municipalité de Notre-Dame-de-Québec-banlieue, qui devient en 1908 Ville-Montcalm.
- vers 1874** L'industrie manufacturière s'implante dans Saint-Roch.



Au pied de la tour Martello N° 4, le quartier de Saint-Roch à la fin du 19^e siècle. AVQ; photographie Louis-Prudent Vallée; N030874.

- 1889** Incendie important à Saint-Sauveur, annexée à Québec la même année.
- 1893** Création des municipalités de Limoilou et de Saint-Malo.
- 1908-1909** Annexion des municipalités de Saint-Malo et de Limoilou.
- 1913** Annexion de Ville-Montcalm.
- 1921** La population dépasse les 110 000 habitants.
- 1964** Création de l'arrondissement historique de Québec, aujourd'hui le site patrimonial du Vieux-Québec.
- 1965** Début des travaux d'aménagement de la colline Parlementaire.
- 1985** Le Vieux-Québec est inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco.
- 1988** Création des quartiers de Saint-Sacrement, de Lairet et de Maizerets.
- 1989** Début de la revitalisation du quartier de Saint-Roch.
- 1996** Début du réaménagement de la colline Parlementaire.
- 2002** Création des arrondissements de La Cité et de Limoilou, fusionnés en 2009.



PORTRAIT DE FAMILLE Visages d'hier et d'aujourd'hui, au cœur de l'arrondissement.



Des élèves de l'école
 Notre-Dame-de-la-Garde,
 en 1907. Collection
 Renée Clément.



Plaisirs d'hiver en famille au domaine de Maizerets.
 Photographie Ville de Québec.



Madame Joncas Deraïche devant la porte
 Saint-Jean, vers 1945. Collection Daniel Deraïche.



Fête populaire à l'îlot des Tanneurs, rue Turgeon.
 Collection Verdir et divertir.



À l'occasion d'une fête populaire dans le Vieux-Limoilou. Photographie Ville de Québec.



Un mariage dans la famille Bussièrès de Saint-Sacrement. Collection Yvon Bussièrès.



« Carnavalèux » devant la halle Berthelot, dans Saint-Jean-Baptiste, en février 1902. Collection Madeleine Bernard Lemay.



Emma Demers Gosselin et ses filles, rue Saint-Cyrille, vers 1929. Collection Monique Dumont.



Maquillage au marché Saint-Sauveur. Collectif Fardoche; photographie Annie Bérubé.

LA CITÉ-LIMOILOU EN TROIS TEMPS

1799



1920



1948



1799

La population est concentrée à la haute-ville (1), siège de l'élite et des grandes institutions, et à la basse-ville (2), centre de l'activité portuaire et marchande. À l'aube d'une période de forte croissance, les quais se multiplient et certains secteurs (3) sont déjà voués au commerce du bois et à la construction navale. Hors du rempart de la ville, les faubourgs Saint-Jean (4) et Saint-Roch (5) se développent. Quelques habitations rurales bordent les chemins de Lorette (6), aujourd'hui Saint-Vallier Ouest, de la Canardière (7) et de Charlesbourg (8), soit l'actuelle 1^{re} Avenue. Sur le plateau, le chemin Sainte-Foy (9) et la Grande Allée (10) traversent aussi des terres agricoles.

1920

L'activité industrielle concentrée dans le quartier de Saint-Roch (11) contribue grandement à la croissance de la ville, de même que l'extension du réseau ferroviaire et des installations portuaires (12). Le quartier ouvrier de Saint-Sauveur (13) continue de s'étendre vers l'ouest et celui de Limoilou, vers le nord (14). Tandis que le quartier de Montcalm (15) prend forme, le lotissement s'amorce à peine dans les futurs quartiers de Saint-Sacrement (16) et de Maizerets (17). La Ville s'est dotée de quelques espaces de détente et de loisir : le parc Victoria (18), le parc des Champs-de-Bataille (19) et le parc de l'Exposition provinciale (20). Dans Saint-Malo, les usines ferroviaires du National Transcontinental (21) sont enfin opérationnelles après des années de retard.

1948

Au moment où l'urbanisation gagne les villes de la périphérie, le développement se poursuit dans les quartiers de Lairet (22) et de Maizerets (23). Le futur quartier de Saint-Sacrement est aussi en pleine expansion (24). Quant au quartier de Saint-Sauveur, sa croissance s'est achevée pendant la Seconde Guerre mondiale avec la construction des ensembles de maisons (25) de la Wartime Housing, une société de la Couronne. Le nouveau parc industriel Saint-Malo (26) mobilise déjà une nombreuse main-d'œuvre, de même que la nouvelle zone portuaire du Cap-Blanc (27).

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- AMYOT, Nancy et al. *St-Charles de Limoilou : son développement, ses attraits*. Québec, Société de recherche sur le patrimoine, 1983.
- ARCHITHÈME. *Patrimoine du quartier Saint-Roch. La mémoire du paysage. Histoire de la forme urbaine*. Ville de Québec, 1996.
- ARCHITHÈME. *Patrimoine du quartier Saint-Sauveur. Histoire de la forme urbaine*. Ville de Québec, 2000.
- BÉLANGER, Conrad. *Paroisse du Très-Saint-Sacrement 1921-Québec-1996*. [Québec, fabrique du Très-Saint-Sacrement, 1996].
- BERGERON GAGNON INC. *Patrimoine du quartier Montcalm. Histoire de la forme urbaine*. Ville de Québec, 2000.
- BERGERON GAGNON INC. *Patrimoine du quartier Montcalm. Étude de l'architecture*. Ville de Québec, 2000.
- BOUTIN, Marc. *Le faubourg Saint-Jean. Une étude socioéconomique*. Québec, Comité populaire Saint-Jean-Baptiste, 2013.
- BUREAU, René. *Je suis né en 1915 à Saint-Jean-Baptiste. Une découverte inédite des modes de vie, des savoirs et des savoir-faire du quartier Saint-Jean-Baptiste*. [Québec], Comité du patrimoine de Saint-Jean-Baptiste, 2010.
- CARRIER, Frédérick. *De la « parole habitante » au territoire. Le cas du quartier Saint-Sauveur à Québec au XX^e siècle*. Mémoire de maîtrise, Université Laval, 2013.
- COLLECTIF. « Limoilou, Un siècle d'histoire ». *Cap-aux-Diamants*. Hors-série 1996.
- COLLECTIF. « Saint-Jean-Baptiste. La paroisse, le quartier, le faubourg ». *Cap-aux-Diamants*. Vol 3, n^o 1, printemps 1987.
- DALE, Gilbert. *Vivre son quartier, vivre sa ville au cœur du XX^e siècle : Modes d'expression de la culture urbaine en milieu populaire québécois dans le quartier Saint-Sauveur de Québec, 1930-1980*. Thèse, Université Laval, 2011.
- DE KONINCK, Godelieve. *Souvenirs pour demain*. Québec, G. De Koninck, 2011.
- ETHNOSCOPIE. *Étude d'ensemble du sous-secteur du Séminaire. Arrondissement historique du Vieux-Québec. Rapport de synthèse*. Ville de Québec, 1998.
- GARNEAU, Renée. *L'œuf de coq. Chronique d'une enfance à Québec*. [Montréal], Éditions du Jour, Collection « Bout de chemin », 1975.
- GAUTHIER, Pierre. *Morphogénèse et syntaxe spatiale des tissus résidentiels du quartier Saint-Sauveur de Québec*. Mémoire de maîtrise, Université Laval, 1997.
- GOSELIN-COILLARD, François. *Saint-Roch une histoire populaire*. saint-roch.blogspot.ca
- LACHANCE, Jonathan. *L'architecture des bungalows de la SCHL : 1946-1974*. Mémoire de maîtrise, UQAM, 2009.
- LACROIX, Daniel. *Le quartier de Maizerets vu par la typomorphologie*. Ville de Québec, 2005.
- LACROIX, François, NOLET, Denis et Guy MERCIER. *Lecture morphologique et analyse du secteur Limoilou à Québec*. Essai de baccalauréat en géographie, Université Laval, 1981.
- LAROQUE, Paul. *Aperçu de la condition ouvrière à Saint-Roch*. Mémoire de maîtrise, Université Laval, 1971.
- MORISSET, Lucie K. *La mémoire du paysage. Histoire de la forme urbaine d'un centre-ville : Saint-Roch*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2001.
- PATRI-ARCH. *Étude d'ensemble du quartier Cap-Blanc. Histoire de la forme urbaine*. Ville de Québec, 2002.
- PATRI-ARCH. *Étude d'ensemble du quartier Cap-Blanc. Le patrimoine architectural*. Ville de Québec, 2002.
- PATRI-ARCH. *Inventaire du patrimoine bâti à Sainte-Foy, Sillery et Saint-Sacrement à Québec. Synthèse architecturale et patrimoniale*. Ville de Québec, 2011.
- PATRI-ARCH. *Inventaire du patrimoine bâti des quartiers Lairet, Maizerets, Vanier, Duberger, Les Saules, Neufchatel-Est et Lebourgneuf à Québec*. Ville de Québec, 2014.
- PROVOST, Honorius. *Notre-Dame-de-la-Garde de Québec 1877-1977*. Québec, La Société historique de Québec, 1977.
- SAINT-PIERRE, Jacques. *Lettres de Limoilou. De Cartier à aujourd'hui*. [Québec], Caisse populaire Desjardins de Limoilou et Ville de Québec, 2008.
- SAINT-PIERRE, Jacques. *Hommage à Limoilou*. [Québec], Caisse populaire Desjardins de Limoilou, 2003.
- VACHON, Geneviève. *Histoire, développement et forme du quartier Limoilou de Québec : morphogénèse et morphologie d'un tissu résidentiel (1906-1950)*, Université Laval, 1994.
- VALLIÈRES, Marc et al. *Histoire de Québec et sa région*. 3 tomes. Québec, PUL, 2008. Collection « Les régions du Québec » de l'INRS.
- Et de nombreuses autres études et monographies, documents d'archives, plans anciens, articles de journaux, d'encyclopédies et de revues spécialisées, l'application *Découvrir Québec* de même que les blogues monlimoilou.com, monsaintroch.com, monsaintsauveur.com et monmontcalm.com.

LISTE DES SIGLES

ACMM	Archives du Centre Monseigneur-Marcoux
ARTSS	Archives provinciales des religieux du Très-Saint-Sacrement
ASSSCM	Archives des Sœurs servantes du Saint-Cœur de Marie
AVQ	Archives de la Ville de Québec
BAC	Bibliothèque et Archives Canada
BAnQ	Bibliothèque et Archives nationales du Québec
BnF	Bibliothèque nationale de France
MC	Les Musées de la civilisation
MNBAQ	Musée national des beaux-arts du Québec
ROM	Musée royal de l'Ontario

TOUT CE QUE VOUS AVEZ TOUJOURS VOULU SAVOIR SUR L'ARRONDISSEMENT DE LA CITÉ-LIMOILOU :

- Des rues habitées depuis plus de 300 ans
- Un faubourg coloré à flanc de coteau
- Un secteur du bord de l'eau au parfum d'Irlande
- Des quartiers populaires qui font place aux jeunes
- Des manufactures occupées par des artistes
- Des avenues bourgeoises au charme à l'anglaise
- Des quartiers rêvés par des promoteurs célèbres
- Des maisons en série pour servir l'effort de guerre
- Un paysage bleu et vert du haut des airs
- Un site patrimonial exceptionnel reconnu au patrimoine mondial de l'Unesco
- D'anciens champs de bataille devenus de magnifiques espaces verts
- Des maisons et des édifices aux matériaux riches et variés
- Des vestiges archéologiques qui révèlent même des jeux d'enfants
- Un arrondissement qui déborde d'œuvres d'art public, de musées et de centres d'interprétation

ET PLUS ENCORE : • Des textes simples et dynamiques
• Plusieurs dizaines de photos anciennes et actuelles • Des cartes géographiques illustrées • Une brève chronologie • Des suggestions de promenades...

Entente de développement culturel

5,00 \$

VILLE DE
QUÉBEC

Culture
et Communications
Québec



50%



L'intérieur de ce cahier est imprimé sur du papier Rolland ST50 contenant 50 % de fibres recyclées postindustrielles, certifié Choix environnemental et fabriqué au Québec à partir d'énergie biogaz.

